

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-UNIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

GL
Estate of Prof. K. T. Rowe
fren
2-15-89

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

M.

MÉTAMORPHOSE, MÉTEMPSYCOSE.

N'EST-IL pas bien naturel que toutes les métamorphoses dont la terre est couverte aient fait imaginer dans l'Orient, où on a imaginé tout, que nos ames passaient d'un corps à un autre; un point presqu'imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon; un gland se transforme en chêne, un œuf en oiseau; l'eau devient nuage & tonnerre; le bois se change en feu & en cendre; tout paraît enfin métamorphosé dans la nature. On attribua bientôt aux ames, qu'on regardait comme des figures légères, ce qu'on voyait sensiblement dans des corps plus grossiers. L'idée de la métempsycose est peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu, & il règne encore dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il est encore très-naturel que toutes les métamorphoses dont nous sommes les témoins aient produit ces anciennes fables qu'*Ovide* a recueillies dans son admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu aussi leurs métamorphoses. Si *Niobé* fut changée en marbre, *Edith*, femme de *Loth*, fut changée en statue de sel. Si *Eurydice* resta dans les enfers pour avoir regardé derrière

elle, c'eſt auſſi pour la même indiſcrétion que cette femme de *Loth* fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient *Baucis* & *Philémon* en Phrygie eſt changé en un lac; la même choſe arrive à Sodome. Les filles d'*Anius* changeaient l'eau en huile, nous avons dans l'Ecriture une métamorphoſe à peu près ſemblable, mais plus vraie & plus ſacrée. *Cadmus* fut changé en ſerpent; la verge d'*Aaròn* devint ſerpent auſſi.

Les dieux ſe changeaient très-ſouvent en hommes, les Juifs n'ont jamais vu les anges que ſous la forme humaine: les anges mangèrent chez *Abraham*. *Paul*, dans ſon épître aux Corinthiens, dit que l'ange de *Sathan* lui a donné des ſoufflets: *Angelos Sathana me colaphiſei*.

MÉTAPHYSIQUE.

TRANS naturam, au-delà de la nature. Mais ce qui eſt au-delà de la nature eſt-il quelque choſe? par *nature* on entend donc *matière*, & métaphyſique eſt ce qui n'eſt pas matière.

Par exemple, votre raiſonnement qui n'eſt ni long ni large, ni haut ni ſolide, ni pointu.

Votre ame à vous inconnue qui produit votre raiſonnement.

Les eſprits dont on a toujours parlé, auxquels on a donné long-temps un corps ſi délié qu'il n'était plus corps, & auxquels on a ôté enfin toute ombre de corps, ſans ſavoir ce qui leur reſtait.

La manière dont ces eſprits ſentent ſans

avoir l'embarras des cinq sens, celle dont ils pensent sans tête, celle dont ils se communiquent leurs pensées sans paroles & sans signes.

Enfin, DIEU que nous connaissons par ses ouvrages, mais que notre orgueil veut définir; DIEU dont nous sentons le pouvoir immense; DIEU entre lequel & nous est l'abyme de l'infini, & dont nous osons sonder la nature.

Ce sont-là les objets de la métaphysique.

On pourrait encore y joindre les principes mêmes des mathématiques, des points sans étendue, des lignes sans largeur, des surfaces sans profondeur, des unités divisibles à l'infini, &c.

Bayle lui-même croyait que ces objets étaient des êtres de raison; mais ce ne sont en effet que les choses matérielles considérées dans leurs masses, dans leurs superficies, dans leurs simples longueurs ou largeurs, dans les extrémités de ces simples longueurs ou largeurs. Toutes les mesures sont justes & démontrées, & la méthaphysique n'a rien à voir dans la géométrie.

C'est pourquoi on peut être métaphysicien sans être géomètre. La métaphysique est plus amusante; c'est souvent le roman de l'esprit. En géométrie, au contraire, il faut calculer, mesurer. C'est une gêne continuelle, & plusieurs esprits ont mieux aimé rêver doucement que se fatiguer.

êtres vivans ! Il dirait donc : Je n'ai pu parvenir par la fabrique de l'univers, par mes décrets divins, par mes lois éternelles, à remplir un certain dessein ; je vais changer mes éternelles idées, mes lois immuables, pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pu faire par elles. Ce serait un aveu de sa faiblesse, & non de sa puissance ; ce serait, ce semble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainsi donc, oser supposer à DIEU des miracles, c'est réellement l'insulter, (si des hommes peuvent insulter DIEU.) C'est lui dire : Vous êtes un être faible & inconséquent. Il est donc absurde de croire des miracles, c'est déshonorer en quelque sorte la Divinité.

On presse ces philosophes ; on leur dit : Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'être suprême, l'éternité de ses lois, la régularité de ses mondes infinis ; notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles ; les histoires sont aussi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du grand-prêtre *Anius* changeaient tout ce qu'elles voulaient en blé, en vin ou en huile ; *Athalide* fille de *Mercure* ressuscita plusieurs fois ; *Esculape* ressuscita *Hippolyte* ; *Hercule* arracha *Alceste* à la mort ; *Hérès* revint au monde après avoir passé quinze jours dans les enfers. *Romulus* & *Rémus* naquirent d'un dieu & d'une vestale ; le palladium tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de *Bérénice* devint un assemblage d'étoiles ; la cabane de *Baucis* & de *Philémon* fut changée en un superbe temple ; la tête d'*Orphée* rendait des oracles après sa mort ; les murailles de Thèbes se construisirent d'elles-

mêmes au ſon de la flûte, en préſence des Grecs; les guériſons faites dans le temple d'*Eſculape* étaient innombrables, & nous avons encore des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'*Eſculape*.

Nommez-moi un peuple chez lequel il ne ſe ſoit pas opéré des prodiges incroyables, ſur-tout dans des temps où l'on ſavait à peine lire & écrire.

Les philoſophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules; mais les philoſophes chrétiens diſent: Nous croyons aux miracles opérés dans notre ſainte religion; nous les croyons par la foi, & non par notre raiſon que nous nous gardons bien d'écouter; car lorſque la foi parle, on ſait aſſez que la raiſon ne doit pas dire un ſeul mot: nous avons une croyance ferme & entière dans les miracles de JESUS-CHRIST & des apôtres, mais permettez-nous de douter un peu de pluſieurs autres; ſouffrez, par exemple, que nous ſuſpendions notre jugement ſur ce que rapporte un homme ſimple auquel on a donné le nom de grand. Il aſſure qu'un petit moine était ſi fort accoutumé de faire des miracles, que le prieur lui défendit enfin d'exercer ſon talent. Le petit moine obéit; mais ayant vu un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le déſir de lui ſauver la vie, & la ſainte obédience. Il ordonna ſeulement au couvreur de reſter en l'air juſqu'à nouvel ordre, & courut vîte conter à ſon prieur l'état des choſes. Le prieur lui donna l'abſolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle ſans permiſſion, & lui permit de l'ache-

ver, pourvu qu'il s'en tînt là, & qu'il n'y revînt plus. On accorde aux philoſophes qu'il faut un peu ſe défier de cette hiſtoire.

Mais comment oſeriez-vous nier, leur dit-on, que *St Gervais* & *St Protais* aient apparu en ſonge à *St Ambroiſe*, qu'ils lui aient enſeigné l'endroit où étaient leurs reliques? que *St Ambroiſe* les ait déterrées, & qu'elles aient guéri un aveugle? *St Auguſtin* était alors à Milan; c'eſt lui qui rapporte ce miracle, *immenſo populo teſte*, dit-il dans ſa Cité de DIEU, livre XXII. Voilà un miracle des mieux conſtatés. Les philoſophes diſent qu'ils n'en croient rien, que *Gervais* & *Protais* n'apparaiſſent à perſonne, qu'il importe fort peu au genre-humain qu'on ſache où ſont les reſtes de leurs carcaſſes, qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle qu'à celui de *Veſpaſien*; que c'eſt un miracle inutile; que DIEU ne fait rien d'inutile; & ils ſe tiennent fermes dans leurs principes. Mon reſpect pour *St Gervais* & *St Protais* ne me permet pas d'être de l'avis de ces philoſophes; je rends compte ſeulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du paſſage de *Lucien* qui ſe trouve dans la mort de *Peregrinus*. « Quand un joueur de gobelets adroit » ſe fait chrétien, il eſt ſûr de faire fortune. » Mais comme *Lucien* eſt un auteur profane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces philoſophes ne peuvent ſe réſoudre à croire les miracles opérés dans le ſecond ſiècle. Des témoins oculaires ont beau écrire que l'évêque de Smyrne *St Polycarpe* ayant été condamné à être brûlé, & étant jeté dans les flammes, ils entendirent une voix du ciel qui

criait : Courage, *Polycarpe*, fois fort, montre-toi homme ; qu'alors les flammes du bûcher s'écartèrent de fon corps, & formèrent un pavillon de feu au-deffus de fa tête, & que du milieu du bûcher il fortit une colombe ; enfin, on fut obligé de trancher la tête de *Polycarpe*. A quoi bon ce miracle ? difent les incrédules ; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la fienne ? D'où vient que tant de martyrs font fortis fains & faufs de l'huile bouillante, & n'ont pu réfifter au tranchant du glaive ? On répond que c'eft la volonté de DIEU. Mais les philofophes voudraient avoir vu tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raifonnemens par la fcience vous diront que les pères de l'Eglife ont avoué fouvent eux-mêmes qu'il ne fe fefait plus de miracles de leur temps. *St Chrifoftome* dit expreffément : « Les dons extraordinaires » de l'efprit étaient donnés même aux indignes, » parce qu'alors l'Eglife avait befoin de mi- » racles ; mais aujourd'hui ils ne font pas même » donnés aux dignes, parce que l'Eglife n'en » a plus befoin. » Enfuite il avoue qu'il n'y a plus perfonne qui reffufcite les morts, ni même qui guériffe les malades.

Saint Auguftin lui-même, malgré le miracle de *Gervais* & de *Protais*, dit dans fa Cité de DIEU : « Pourquoi ces miracles qui fe fefaient » autrefois ne fe font-ils plus aujourd'hui ? » Et il en donne la même raifon. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta effe non fiunt? Poffem quidem dicere neceffaria priùs*

fuisse, quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.

On objecte aux philosophes que *St Augustin*, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux savetier d'Hippone qui, ayant perdu son habit, alla prier à la chapelle *des vingt martyrs*, qu'en retournant il trouva un poisson dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le cuisinier qui fit cuire le poisson dit au savetier : Voilà ce que les vingt martyrs vous donnent.

A cela les philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette histoire qui contredise les lois de la nature, que la physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un cuisinier ait donné cet anneau à un savetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces philosophes que, selon *St Jérôme*, dans sa vie de l'ermite *Paul*, cet ermite eut plusieurs conversations avec des satyres & avec des faunes, qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour son dîner, & un pain tout entier le jour que *St Antoine* vint le voir, ils pourront répondre encore que tout cela n'est pas absolument contre la physique, que des satyres & des faunes peuvent avoir existé, & qu'en tout cas, si ce conte est une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses apôtres. Plusieurs bons chrétiens ont combattu l'histoire de *St Siméon Stylite*, écrite par *Théodoret*; beaucoup de miracles qui passent pour authentiques dans l'Eglise grecque ont été révoqués en doute par plusieurs latins, de même que

les miracles latins ont été suspects à l'Eglise grecque ; les protestans sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Eglise.

Un savant jésuite, (*) qui a prêché longtemps dans les Indes, se plaint de ce que ni ses confrères ni lui n'ont jamais pu faire de miracle. *Xavier* se lamente, dans plusieurs de ses lettres, de n'avoir point le don des langues ; il dit qu'il n'est chez le Japonais que comme une statue muette : cependant les jésuites ont écrit qu'il avait ressuscité huit morts, c'est beaucoup ; mais il faut aussi considérer qu'il les ressuscitait à six mille lieues d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'abolissement des jésuites en France est un beaucoup plus grand miracle que ceux de *Xavier* & d'*Ignace*.

Quoi qu'il en soit, tous les chrétiens conviennent que les miracles de JESUS-CHRIST & des apôtres sont d'une vérité incontestable ; mais qu'on peut douter à toute force de quelques miracles faits dans nos derniers temps, & qui n'ont pas eu une authenticité certaine.

On souhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'académie des sciences de Paris, ou de la société royale de Londres, & de la faculté de médecine, assistées d'un détachement du régiment des gardes, pour contenir la foule du peuple qui pourrait par son indiscrétion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un philosophe ce

(*) *Ospiniam*, pag. 230.

qu'il dirait s'il voyait le ſoleil s'arrêter, c'eſt-à-dire, ſi le mouvement de la terre autour de cet aſtre ceſſait; ſi tous les morts reſſuſcitaient, & ſi toutes les montagnes allaient ſe jeter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante, comme, par exemple, la grâce verſatile? Ce que je dirais, répondit le philoſophe, je me ferais manichéen; je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

SECTION II.

DÉFINISSEZ les termes, vous dis-je, ou jamais nous ne nous entendrons. *Miraculum*, *res miranda*, *prodigium*, *portentum*, *monſtrum*. Miracle, choſe admirable; *prodigium*, qui annonce choſe étonnante; *portentum*, porteur de nouveauté; *monſtrum*, choſe à montrer par rareté.

Voilà les premières idées qu'on eut d'abord des miracles.

Comme on raffine ſur tout, on raffina ſur cette définition; on appela *miracle* ce qui eſt impoſſible à la nature. Mais on ne ſongea pas que c'était dire que tout miracle eſt réellement impoſſible. Car qu'eſt-ce que la nature? vous entendez par ce mot l'ordre éternel des choſes. Un miracle ſerait donc impoſſible dans cet ordre. En ce ſens DIEU ne pourrait faire de miracle.

Si vous entendez par miracle un effet dont vous ne pouvez voir la cauſe, en ce ſens tout eſt miracle. L'attraction & la direction de l'ai-

mant font des miracles continuels. Un limaçon auquel il revient une tête est un miracle. La naissance de chaque animal, la production de chaque végétal sont des miracles de tous les jours.

Mais nous sommes si accoutumés à ces prodiges, qu'ils ont perdu leur nom d'*admirables*, de *miraculeux*. Le canon n'étonne plus les Indiens.

Nous nous sommes donc fait une autre idée de miracle. C'est, selon l'opinion vulgaire, ce qui n'était jamais arrivé & ce qui n'arrivera jamais. Voilà l'idée qu'on se forme de la mâchoire d'âne de *Samson*, des discours de l'ânesse de *Balaam*, de ceux d'un serpent avec *Eve*, des quatre chevaux qui enlevèrent *Elie*, du poisson qui garda *Jonas* soixante & douze heures dans son ventre, des dix plaies d'Egypte, des murs de Jéricho, du soleil & de la lune arrêtés à midi, &c. &c. &c. &c.

Pour croire un miracle, ce n'est pas assez de l'avoir vu; car on peut se tromper. On appelle un sot, *témoin des miracles* : & non-seulement bien des gens pensent avoir vu ce qu'ils n'ont pas vu, & avoir entendu ce qu'on ne leur a point dit; non-seulement ils sont témoins de miracles, mais ils sont sujets de miracles. Ils ont été tantôt malades, tantôt guéris par un pouvoir surnaturel. Ils ont été changés en loups; ils ont traversé les airs sur un manche à balai, ils ont été incubes & succubes.

Il faut que le miracle ait été bien vu par un grand nombre de gens très-sensés, se portant bien, & n'ayant nul intérêt à la chose.

Il faut sur-tout qu'il ait été solennellement attesté par eux ; car si on a besoin de formalités authentiques pour les actes les plus simples, comme l'achat d'une maison, un contrat de mariage, un testament, quelles formalités ne faudra-t-il pas pour constater des choses naturellement impossibles, & dont le destin de la terre doit dépendre ?

Quand un miracle authentique est fait, il ne prouve encore rien ; car l'Ecriture vous dit en vingt endroits que des imposteurs peuvent faire des miracles, & que si un homme, après en avoir fait, annonce un autre dieu que le dieu des Juifs, il faut le lapider.

On exige donc que la doctrine soit appuyée par les miracles, & les miracles par la doctrine.

Ce n'est point encore assez. Comme un fripon peut prêcher une très-bonne morale pour mieux séduire, & qu'il est reconnu que des fripons, comme les sorciers de *Pharaon*, peuvent faire des miracles, il faut que ces miracles soient annoncés par des prophéties.

Pour être sûr de la vérité de ces prophéties, il faut les avoir entendu annoncer clairement, & les avoir vu s'accomplir réellement. (*) Il faut posséder parfaitement la langue dans laquelle elles sont conservées.

Il ne suffit pas même que vous soyez témoin de leur accomplissement miraculeux : car vous pouvez être trompé par de fausses apparences. Il est nécessaire que le miracle & la prophétie soient juridiquement constatés par les premiers

(*) Voyez *Prophétie*.

de

de la nation ; & encore ſe trouvera-t-il des douteurs. Car il ſe peut que la nation ſoit intéreſſée à ſuppoſer une prophétie & un miracle ; & dès que l'intérêt s'en mêle, ne comptez ſur rien. Si un miracle prédit n'eſt pas auſſi public, auſſi avéré qu'une éclipſe annoncée dans l'almanach, ſoyez ſûr que ce miracle n'eſt qu'un tour de gibecière, ou un conte de vieille.

SECTION III.

Un gouvernement théocratique ne peut être fondé que ſur des miracles, tout doit y être divin. Le grand ſouverain ne parle aux hommes que par des prodiges ; ce ſont-là ſes miniſtres & ſes lettres-patentes. Ses ordres ſont intimés par l'Océan qui couvre toute la terre pour noyer les nations, ou qui ouvre le fond de ſon abyme pour leur donner paſſage.

Auſſi vous voyez que dans l'hiſtoire juive tout eſt miracle depuis la création d'*Adam* & la formation d'*Eve*, pétrie d'une côte d'*Adam*, juſqu'au melch ou roitelet *Saül*.

Au temps de ce *Saül* la théocratie partage encore le pouvoir avec la royauté. Il y a encore par conſéquent des miracles de temps en temps ; mais ce n'eſt plus cette ſuite éclatante de prodiges qui étonnent continuellement la nature. On ne renouvelle point les dix plaies d'Egypte ; le ſoleil & la lune ne s'arrêtent point en plein midi pour donner le temps à un capitaine d'exterminer quelques fuyards déjà écraſés par une pluie de pierres tombées

[illegible] plus [illegible]
[illegible] Les [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible] de [illegible]
[illegible]
[illegible] fon aller [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] fut [illegible]
[illegible] de cert[illegible]
[illegible]
[illegible] avoi[illegible]

[illegible] de tour[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]

if *Alexandre* par l
d *Antoine* donne l
quand *Titus* pren
d elle est rasée pa
un miracle. Il en e
de la terre. On com
on finit par les chos
; les sociétés perfe
es, moins il y a

la théocratie des Ju
& que celles des aut
mais il arriva la mê
z les Juifs.
de *Vulcain* & de ce
tait hors des lois de
ous les *Ptolomées*.
os, de *Chrysos* & d'
mortels conversai
aldée. Un dieu ave
ıra un déluge en *A*
'il bâtisse vîte un va
ngueur & de deux
rivent pas aux *Dar*

rtait autrefois tous
ır aller prêcher sur
jourd'hui de poiss
vrai que *St Antoi*
, mais c'est un fa
'il ne tire pas à cor

conversations ave
voit pas que *Césa*
qu'il descendît d'ell

des nues. Un *Samſon* n'extermine plus mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne. Les âneſſes ne parlent plus, les murailles ne tombent plus au ſon du cornet ; les villes ne ſont plus abymées dans un lac par le feu du ciel ; la race humaine n'eſt plus détruite par le déluge. Mais le doigt de DIEU ſe manifeſte encore ; l'ombre de *Saül* apparaît à une magicienne. DIEU lui-même promet à *David* qu'il déſera les Philiſtins à Baal-pharaſim.

DIEU *aſſemble ſon armée céleſte du temps d'Achab, & demande aux eſprits* : (*a*) *Qui eſt-ce qui trompera Achab, & qui le fera aller à la guerre contre Ramoth en Galgala ? & un eſprit s'avança devant le Seigneur, & dit : Ce ſera moi qui le tromperai.* Mais ce ne fut que le prophète *Michée* qui fut témoin de cette converſation, encore reçut-il un ſoufflet d'un autre prophète nommé *Sédékias*, pour avoir annoncé ce prodige.

Des miracles qui s'opèrent aux yeux de toute la nation, & qui changent les lois de la nature entière, on n'en voit guère juſqu'au temps d'*Elie*, à qui le Seigneur envoya un char de feu & des chevaux de feu qui enlevèrent *Elie* des bords du Jourdain au ciel, ſans qu'on ſache en quel endroit du ciel.

Depuis le commencement des temps hiſtoriques, c'eſt-à-dire depuis les conquêtes d'*Alexandre*, vous ne voyez plus de miracles chez les Juifs.

Quand *Pompée* vient s'emparer de Jéruſalem, quand *Craſſus* pille le temple, quand

(*a*) Rois, liv. III, chap. XXII.

Pompée fait paſſer le roi juif *Alexandre* par la main du bourreau, quand *Antoine* donne la Judée à l'arabe *Hérode*, quand *Titus* prend d'aſſaut Jéruſalem, quand elle eſt raſée par *Adrien*, il ne ſe fait aucun miracle. Il en eſt ainſi chez tous les peuples de la terre. On commence par la théocratie, on finit par les choſes purement humaines. Plus les ſociétés perfectionnent les connaiſſances, moins il y a de prodiges.

Nous ſavons bien que la théocratie des Juifs était la ſeule véritable, & que celles des autres peuples étaient fauſſes; mais il arriva la même choſe chez eux que chez les Juifs.

En Egypte, du temps de *Vulcain* & de celui d'*Iſis* & d'*Oſiris*, tout était hors des lois de la nature; tout y rentra ſous les *Ptolomées*.

Dans les ſiècles de *Phos*, de *Chryſos* & d'*Epheſte*, les dieux & les mortels converſaient très-familièrement en Chaldée. Un dieu avertit le roi *Xiſſutre* qu'il y aura un déluge en Arménie, & qu'il faut qu'il bâtiſſe vîte un vaiſſeau de cinq ſtades de longueur & de deux de largeur. Ce choſes n'arrivent pas aux *Darius* & aux *Alexandres*.

Le poiſſon *Oannès* ſortait autrefois tous les jours de l'Euphrate pour aller prêcher ſur le rivage. Il n'y a plus aujourd'hui de poiſſon qui prêche. Il eſt bien vrai que *St Antoine* de Padoue les a prêchés, mais c'eſt un fait qui arrive ſi rarement qu'il ne tire pas à conſéquence.

Numa avait de longues converſations avec la nymphe *Egérie*; on ne voit pas que *Céſar* en eût avec *Vénus*, quoiqu'il deſcendît d'elle

ne ſe diſent pas les vrais diſciples de JESUS ; puiſqu'ils font le même métier. Mais je ſuis fort aiſe qu'il n'ait pas extorqué de l'argent de la Samaritaine, comme font nos prêtres modernes, qui ſe font largement payer pour leurs divinations. (e)

Je ſuis les numéros des pages. L'auteur paſſe de-là à l'entrée de JESUS-CHRIST dans Jéruſalem. On ne ſait, dit-il, (f) s'il était monté ſur un âne, ou ſur une âneſſe, ou ſur un ânon, ou ſur tous les trois à la fois.

Il compare JESUS tenté par le diable à *St Dunſtan* qui prit le diable par le nez, (g) & il donne à *St Dunſtan* la préférence.

A l'article du miracle du figuier ſéché pour n'avoir pas porté des figues hors de la ſaiſon ; c'était, dit-il, (h) un vagabond, un gueux, tel qu'un frère quêteur, *a wanderer, a mendicant like, a friar*, & qui, avant de ſe faire prédicateur de grand chemin, n'avait été qu'un miſérable garçon charpentier, *no better than a journeyman carpenter.* Il eſt ſurprenant que la cour de Rome n'ait pas parmi ſes reliques quelque ouvrage de ſa façon, un eſcabeau, un caſſe-noiſette. En un mot, il eſt difficile de pouſſer plus loin le blaſphème.

Il s'égaie ſur la piſcine probatique de Betſaïda, dont un ange venait troubler l'eau tous les ans. Il demande comment il ſe peut que ni *Flavien Joſephe*, ni *Philon* n'aient point parlé

(e) Page 55.

(f) Page 65.

(g) Page 66.

(h) Troiſième diſcours, page 8.

de cet ange, pourquoi *St Jean* eſt le ſeul qui raconte ce miracle annuel ; par quel autre miracle aucun romain ne vit jamais cet ange, (*i*) & n'en entendit jamais parler.

L'eau changée en vin aux noces de Cana excite, ſelon lui, le rire & le mépris de tous les hommes qui ne ſont pas abrutis par la ſuperſtition.

Quoi ! s'écrie-t-il, (*k*) *Jean* dit expreſſément que les convives étaient déjà ivres, *methuſtoſi* ; & DIEU deſcendu ſur la terre opère ſon premier miracle pour les faire boire encore !

DIEU fait homme commence ſa miſſion par aſſiſter à une noce de village. Il n'eſt pas certain que JESUS & ſa mère fuſſent ivres comme le reſte de la compagnie. (*l*) *Whether Jeſus and his mother them ſelves were all out as were others of the company, it is not certain*. Quoique la familiarité de la dame avec un ſoldat faſſe préſumer qu'elle aimait la bouteille, il paraît cependant que ſon fils était en pointe de vin, puiſqu'il lui répondit avec tant d'aigreur & d'inſolence, (*m*) *Waſpishly and ſnappishly* ; femme, qu'ai-je à faire à toi ? Il paraît par ces paroles que *Marie* n'était point vierge, & que JESUS n'était point ſon fils ; autrement, JESUS n'eût point ainſi inſulté ſon père & ſa mère, & violé un des plus ſacrés commandemens de la loi. Cependant il fait ce que ſa mère lui demande, il remplit dix-huit cruches d'eau,

(*i*) Tome I, pag. 60.

(*k*) Quatrième diſcours, page 31.

(*l*) Page 32.

(*m*) Page 34.

& en fait du punch. Ce sont les propres paroles de *Thomas Wolston*. Elles saisissent d'indignation toute ame chrétienne.

C'est à regret, c'est en tremblant que je rapporte ces passages; mais il y a eu soixante mille exemplaires de ce livre, portant tous le nom de l'auteur, & tous vendus publiquement chez lui. On ne peut pas dire que je le calomnie.

C'est aux morts ressuscités par JESUS-CHRIST qu'il en veut principalement. Il affirme qu'un mort ressuscité eût été l'objet de l'attention & de l'étonnement de l'univers; que toute la magistrature juive, que sur-tout *Pilate* en auraient fait les procès-verbaux les plus authentiques; que *Tibère* ordonnait à tous les proconsuls, préteurs, présidens des provinces de l'informer exactement de tout; qu'on aurait interrogé *Lazare* qui avait été mort quatre jours entiers, qu'on aurait voulu savoir ce qu'était devenue son ame pendant ce temps-là.

Avec quelle curiosité avide *Tibère* & tout le sénat de Rome ne l'eussent-ils par interrogé; & non-seulement lui, mais la fille de *Jaïr* & le fils de *Naïm*? Trois morts rendus à la vie auraient été trois témoignages de la divinité de JESUS, qui auraient rendu en un moment le monde entier chrétien. Mais au contraire, tout l'univers ignore pendant plus de deux siècles ces preuves éclatantes. Ce n'est qu'au bout de cent ans que quelques hommes obscurs se montrent les uns aux autres dans le plus grand secret les écrits qui contiennent ces miracles. Quatre-vingt-neuf empereurs, en comptant ceux à qui on ne donna que le nom de

de *tyrans*, n'entendent jamais parler de ces résurrections qui devaient tenir toute la nature dans la surprise. Ni l'historien juif *Flavien Joseph*, ni le savant *Philon*, ni aucun historien grec ou romain ne fait mention de ces prodiges. Enfin, *Wolston* a l'impudence de dire que l'histoire du *Lazare* est si pleine d'absurdités, que *St Jean* radotait quand il l'écrivit. *Is so brim-full of absurdities that St John, when he wrote, it had liv'd beyond his senses.* Pag. 38, tom. II.

Supposons, dit *Wolston*, (*n*) que DIEU envoyât aujourd'hui un ambassadeur à Londres pour convertir le clergé mercenaire, & que cet ambassadeur ressuscitât des morts, que diraient nos prêtres ?

Il blasphème l'incarnation, la résurrection l'ascension de JESUS-CHRIST suivant les mêmes principes. (*o*) Il appelle ces miracles, l'imposture la plus effrontée & la plus manifeste qu'on ait jamais produite dans le monde. *The most manifest, and the most bare-faced imposture that ever was put upon the world.*

Ce qu'il y a peut-être de plus étrange encore, c'est que chacun de ses discours est dédié à un évêque. Ce ne sont pas assurément des dédicaces à la française. Il n'y a ni compliment ni flatterie. Il leur reproche leur orgueil, leur avarice, leur ambition, leurs cabales ; il rit de les voir soumis aux lois de l'Etat comme les autres citoyens.

(*n*) Tome II, page 47.

(*o*) Tome II, discours VI, pag. 27.

A la fin, ces évêques lassés d'être outragés par un simple membre de l'université de Cambridge, implorèrent contre lui les lois auxquelles ils sont assujettis. Ils lui intentèrent procès au banc du roi par devant le lord justice *Raimon* en 1739. *Wolston* fut mis en prison, & condamné à une amende & à donner caution pour cent cinquante livres sterlings. Ses amis fournirent la caution, & il ne mourut point en prison, comme il est dit dans quelques-uns de nos dictionnaires faits au hasard. Il mourut chez lui à Londres après avoir prononcé ces paroles : *This is a pass that every man must come to.* C'est un pas que tout homme doit faire. Quelque temps avant sa mort, une dévote le rencontrant dans la rue, lui cracha au visage ; il s'essuya, & la salua. Ses mœurs étaient simples & douces ; il s'était trop entêté du sens mystique, & avait blasphémé le sens littéral ; mais il est à croire qu'il se repentit à la mort, & que DIEU lui a fait miséricorde.

En ce même temps parut en France le testament de *Jean Meslier* curé de But & d'Etrepigni en Champagne, duquel nous avons déjà parlé à l'article *Contradiction.*

C'était une chose bien étonnante & bien triste, que deux prêtres écrivissent en même temps contre la religion chrétienne. Le curé *Meslier* est encore plus emporté que *Wolston* ; il ose traiter le transport de notre Sauveur par le diable sur la montagne, la noce de Cana, les pains & les poissons, de contes absurdes, injurieux à la Divinité, qui furent ignorés pendant trois cents ans de tout l'empire ro-

main, & qui enfin paſsèrent de la canaille juſqu'au palais des empereurs, quand la politique les obligea d'adopter les folies du peuple pour le mieux ſubjuguer. Les déclamations du prêtre anglais n'approchent pas de celles du prêtre champenois. *Wolſton* a quelquefois des ménagemens; *Meſlier* n'en a point; c'eſt un homme ſi profondément ulcéré des crimes dont il a été témoin, qu'il en rend la religion chrétienne reſponſable, en oubliant qu'elle les condamne. Point de miracle qui ne ſoit pour lui un objet de mépris & d'horreur; point de prophétie qu'il ne compare à celles de *Noſtradamus*. Il va même juſqu'à comparer JESUS-CHRIST à dom *Quichotte* & *St Pierre* à *Sancho-Pança*; & ce qui eſt plus déplorable, c'eſt qu'il écrivait ces blaſphèmes contre JESUS-CHRIST entre les bras de la mort, dans un temps où les plus diſſimulés n'oſent mentir & où les plus intrépides tremblent. Trop pénétré de quelques injuſtices de ſes ſupérieurs, trop frappé des grandes difficultés qu'il trouvait dans l'Ecriture, il ſe déchaîna contr'elle plus que les *Acoſta* & tous les Juifs, plus que les fameux *Porphyres*, les *Celſes*, les *Iambliques*, les *Juliens*, les *Libanius*, les *Maximes*, les *Simmaques* & tous les partiſans de la raiſon humaine n'ont jamais éclaté contre nos incompréhenſibilités divines. On a imprimé pluſieurs abrégés de ſon livre: mais heureuſement ceux qui ont en main l'autorité, les ont ſupprimés autant qu'ils l'ont pu.

Un curé de Bonne-Nouvelle près de Paris écrivit encore ſur le même ſujet; de ſorte qu'en même temps l'abbé *Becheran* & les au-

tres convulſionnaires feſaient des miracles, & trois prêtres écrivaient contre les miracles véritables.

Le livre le plus fort contre les miracles & contre les prophéties eſt celui de milord *Bolingbrocke*. (*p*) Mais par bonheur, il eſt ſi volumineux, ſi dénué de méthode, ſon ſtyle eſt ſi verbeux, ſes phraſes ſi longues, qu'il faut une extrême patience pour le lire.

Il s'eſt trouvé des eſprits qui, étant enchantés des miracles de *Moïſe* & de *Joſué*, n'ont pas eu pour ceux de JESUS-CHRIST la vénération qu'on leur doit; leur imagination élevée par le grand ſpectacle de la mer qui ouvrait ſes abymes & qui ſuſpendait ſes flots pour laiſſer paſſer la horde hébraïque, par les dix plaies d'Egypte, par les aſtres qui s'arrêtaient dans leur courſe ſur Gabaon & ſur Aïalon, &c. ne pouvait plus ſe rabaiſſer à de petits miracles comme de l'eau changée en vin, un figuier ſéché, des cochons noyés dans un lac.

Vaghenſel diſait avec impiété que c'était entendre une chanſon de village au ſortir d'un grand concert.

Le Talmud prétend qu'il y a eu beaucoup de chrétiens qui, comparant les miracles de l'ancien Teſtament à ceux du nouveau, ont embraſſé le judaïſme : ils croyaient qu'il n'eſt pas poſſible que le maître de la nature eût fait tant de prodiges pour une religion qu'il voulait anéantir. Quoi! diſaient-ils, il y aura eu pendant des ſiècles une ſuite de miracles

(*p*) En ſix volumes.

épouvantables en faveur d'une religion véritable qui deviendra fausse ! quoi ! DIEU même aura écrit que cette religion ne périra jamais, & qu'il faut lapider ceux qui voudront la détruire ! & cependant il enverra son propre fils, qui est lui-même, pour anéantir ce qu'il a édifié pendant tant de siècles !

Il y a bien plus ; ce fils, continuent-ils, ce DIEU éternel s'étant fait juif, est attaché à la religion juive pendant toute sa vie ; il en fait toutes les fonctions, il fréquente le temple juif, il n'annonce rien de contraire à la loi juive, tous ses disciples sont juifs, tous observent les cérémonies juives. Ce n'est certainement pas lui, disent-ils, qui a établi la religion chrétienne ; ce sont des juifs diffidens qui se sont joints à des platoniciens. Il n'y a pas un dogme du christianisme qui ait été prêché par JESUS-CHRIST.

C'est ainsi que raisonnent ces hommes téméraires qui, ayant à la fois l'esprit faux & audacieux, osent juger les œuvres de DIEU, & n'admettent les miracles de l'ancien Testament que pour rejeter tous ceux du nouveau.

De ce nombre fut cet infortuné prêtre de Pont-à-Mousson en Lorraine, nommé *Nicolas Antoine;* on ne lui connaît point d'autre nom. Ayant reçu ce qu'on appelle les *quatre mineurs* en Lorraine, le prédicant *Ferri* en passant à Pont-à-Mousson lui donna de grands scrupules, & lui persuada que les quatre mineurs étaient le signe de la bête. *Antoine*, désespéré de porter le signe de la bête, le fit effacer par *Ferri*, embrassa la religion protestante, & fut ministre à Genève vers l'an 1630.

Plein de la lecture des rabbins, il crut que si les protestans avaient raison contre les papistes, les Juifs avaient bien plus raison contre toutes les sectes chrétiennes. Du village de Divonne où il était pasteur il alla se faire recevoir juif à Venise, avec un petit apprentif en théologie qu'il avait persuadé, & qui après l'abandonna, n'ayant point de vocation pour le martyre.

D'abord le ministre *Nicolas Antoine* s'abstint de prononcer le nom de JESUS-CHRIST dans ses sermons & dans ses prières : mais bientôt échauffé & enhardi par l'exemple des saints juifs qui professaient hardiment le judaïsme devant les princes de Tyr & de Babylone, il s'en alla pieds nus à Genève confesser devant les juges & devant les commis des halles, qu'il n'y a qu'une seule religion sur la terre, parce qu'il n'y a qu'un DIEU ; que cette religion est la juive, qu'il faut absolument se faire circoncire ; que c'est un crime horrible de manger du lard & du boudin. Il exhorta pathétiquement tous les genevois qui s'attroupèrent, à cesser d'être enfans de *Bélial*, à être bons juifs, afin de mériter le royaume des cieux. On le prit, on le lia.

Le petit conseil de Genève, qui ne sesait rien alors sans consulter le conseil des prédicans, leur demanda leur avis. Les plus sensés de ces prêtres opinèrent à faire saigner *Nicolas Antoine* à la veine céphalique, à le baigner & le nourrir de bons potages, après quoi on l'accoutumerait insensiblement à prononcer le nom de JESUS-CHRIST, ou du moins à l'entendre prononcer sans grincer des dents

comme il lui arrivait toujours. Ils ajoutèrent que les lois souffraient les Juifs, qu'il y en avait huit mille à Rome, que beaucoup de marchands sont de vrais juifs; & que puisque Rome admettait huit mille enfans de la synagogue, Genève pouvait bien en tolérer un. A ce mot de *tolérance*, les autres pasteurs en plus grand nombre, grinçant des dents beaucoup plus qu'*Antoine* au nom de JESUS-CHRIST, & charmés d'ailleurs de trouver une occasion de pouvoir faire brûler un homme, ce qui arrivait très-rarement, furent absolument pour la brûlure. Ils décidèrent que rien ne servirait mieux à raffermir le véritable christianisme; que les Espagnols n'avaient acquis tant de réputation dans le monde que parce qu'ils fesaient brûler des juifs tous les ans; & qu'après tout, si l'ancien Testament devait l'emporter sur le nouveau, DIEU ne manquerait pas de venir éteindre lui-même la flamme du bûcher, comme il fit dans Babylone pour *Sidrac*, *Misac* & *Abdenago*; qu'alors on reviendrait à l'ancien Testament; mais qu'en attendant il fallait absolument brûler *Nicolas Antoine*. Partant, ils conclurent *à ôter le méchant*; ce sont leurs propres paroles.

Le syndic *Sarasin* & le syndic *Godefroi*, qui étaient de bonnes têtes, trouvèrent le raisonnement du sanhédrin genevois admirable; & comme les plus forts, ils condamnèrent *Nicolas Antoine* le plus faible, à mourir de la mort de *Calanus* & du conseiller *Dubourg*. Cela fut exécuté le 20 avril 1632 dans une très-belle place champêtre appelée *Plain-palais*, en présence de vingt mille hommes

qui bénissaient la nouvelle loi & le grand sens du syndic *Sarasin* & du syndic *Godefroi.*

Le Dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* & de *Jacob*, ne renouvela point le miracle de la fournaise de Babylone en faveur d'*Antoine.*

Abauzit, homme très-véridique, rapporte dans ses notes, qu'il mourut avec la plus grande constance, & qu'il persista sur le bûcher dans ses sentimens. Il ne s'emporta point contre ses juges lorsqu'on le lia au poteau; il ne montra ni orgueil ni bassesse, il ne pleura point, il ne soupira point, il se résigna. Jamais martyr ne consomma son sacrifice avec une foi plus vive; jamais philosophe n'envisagea une mort horrible avec plus de fermeté. Cela prouve évidemment que sa folie n'était autre chose qu'une forte persuasion. Prions le DIEU de l'ancien & du nouveau Testament de lui faire miséricorde.

J'en dis autant pour le jésuite *Malagrida* qui était encore plus fou que *Nicolas Antoine*, pour l'ex-jésuite *Patouillet* & pour l'ex-jésuite *Paulian*, si jamais on les brûle.

Des écrivains en grand nombre, qui ont eu le malheur d'être plus philosophes que chrétiens, ont été assez hardis pour nier les miracles de notre Seigneur; mais après les quatre prêtres dont nous avons parlé, il ne faut plus citer personne. Plaignons ces quatre infortunés aveuglés par leurs lumières trompeuses, & animés par leur mélancolie qui les précipita dans un abyme si funeste. (*)

(*) Voyez l'ouvrage intitulé : *questions sur les miracles*, volume de *Facéties*.

MISSIONS.

Ce n'est pas du zèle de nos missionnaires, & de la vérité de notre religion qu'il s'agit; on les connaît assez dans notre Europe chrétienne, & on les respecte assez.

Je ne veux parler que des lettres curieuses & édifiantes des révérends pères jésuites qui ne sont pas aussi respectables. A peine sont-ils arrivés dans l'Inde, qu'ils y prêchent, qu'ils y convertissent des milliers d'indiens, & qu'ils font des milliers de miracles. Dieu me préserve de les contredire : on sait combien il est facile à un biscaïen, à un bergamasque, à un normand d'apprendre la langue indienne en peu de jours, & de prêcher en indien.

A l'égard des miracles, rien n'est plus aisé que d'en faire à six mille lieues de nous, puisqu'on en a tant fait à Paris dans la paroisse St Médard. La grâce suffisante des molinistes a pu sans doute opérer sur les bords du Gange, aussi-bien que la grâce efficace des jansénistes au bord de la rivière des Gobelins. Mais nous avons déjà tant parlé de miracles que nous n'en dirons plus rien.

Un révérend père jésuite arriva l'an passé à Déli, à la cour du grand-mogol : ce n'était pas un jésuite mathématicien & homme d'esprit, venu pour corriger le calendrier & pour faire fortune ; c'était un de ces pauvres jésuites de bonne foi, un de ces soldats que leur général envoie, & qui obéissent sans raisonner.

M. *Audrais* mon commiſſionnaire lui demanda ce qu'il venait faire à Déli ; il répondit qu'il avait ordre du révérend père *Ricci* de délivrer le grand-mogol des griffes du diable, & de convertir toute ſa cour. J'ai déjà, dit-il, baptiſé plus de vingt enfans dans la rue ſans qu'ils en ſuſſent rien, en leur jetant quelques gouttes d'eau ſur la tête. Ce ſont autant d'anges, pourvu qu'ils aient le bonheur de mourir inceſſamment. J'ai guéri une pauvre vieille femme de la migraine en feſant le ſigne de la croix derrière elle. J'eſpère en peu de temps convertir les mahométans de la cour & les gentous du peuple. Vous verrez dans Déli, dans Agra & dans Bénarès autant de bons catholiques adorateurs de la vierge *Marie*, que d'idolâtres adorateurs du démon.

M. AUDRAIS.

Vous croyez donc, mon révérend père, que les peuples de ces contrées immenſes adorent des idoles & le diable ?

LE JÉSUITE.

Sans doute, puiſqu'ils ne ſont pas de ma religion.

M. AUDRAIS.

Fort bien. Mais quand il y aura dans l'Inde autant de catholiques que d'idolâtres, ne craignez-vous point qu'ils ne ſe battent, que le ſang ne coule long-temps, que tout le pays ne ſoit ſaccagé ? cela eſt déjà arrivé par-tout où vous avez mis le pied.

LE JÉSUITE.

Vous m'y faites penſer ; rien ne ſerait plus ſalutaire. Les catholiques égorgés iraient en paradis (dans le jardin) & les gentous dans l'enfer éternel créé pour eux de toute éternité, ſelon la grande miſéricorde de DIEU, & pour ſa grande gloire, car DIEU eſt exceſſivement glorieux.

M. AUDRAIS.

Mais ſi on vous dénonçait, & ſi on vous donnait les étrivières ?

LE JÉSUITE.

Ce ſerait encore pour ſa gloire ; mais je vous conjure de me garder le ſecret, & de m'épargner le bonheur du martyre.

MOÏSE.

SECTION PREMIÈRE.

LA philoſophie dont on a quelquefois paſſé les bornes, les recherches de l'antiquité, l'eſprit de diſcuſſion & de critique, ont été pouſſés ſi loin, qu'enfin pluſieurs ſavans ont douté s'il y avait jamais eu un *Moïſe*, & ſi cet homme n'était pas un être fantaſtique tels que l'ont été probablement *Perſée*, *Bacchus*, *Atlas*, *Penthéſilée*, *Veſta*, *Rhéa Sylvia*, *Iſis*, *Sammonocodom*, *Fo*, *Mercure Triſmégiſte*, *Odin*, *Merlin*, *Francus*, *Robert le diable*, & tant d'autres héros de romans, dont on a écrit la vie & les proueſſes.

Il n'eſt pas vraiſemblable, diſent les incrédules, qu'il ait exiſté un homme dont toute la vie eût un prodige continuel.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'il eût fait tant de miracles épouvantables en Egypte, en Arabie & en Syrie, ſans qu'ils euſſent retenti dans toute la terre.

Il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucun écrivain égyptien ou grec n'eût tranſmis ces miracles à la poſtérité. Il n'en eſt cependant fait mention que par les ſeuls Juifs : & dans quelque temps que cette hiſtoire ait été écrite par eux, elle n'a été connue d'aucune nation que vers le ſecond ſiècle. Le premier auteur qui cite expreſſément les livres de *Moïſe*, eſt *Longin*, miniſtre de la reine *Zénobie* du temps de l'empereur *Aurélien*. (*a*)

Il eſt à remarquer que l'auteur du *Mercure Triſmégiſte*, qui certainement était égyptien, ne dit pas un ſeul mot de ce *Moïſe*.

Si un ſeul auteur ancien avait rapporté un ſeul de ces miracles, *Euſèbe* aurait ſans doute triomphé de ce témoignage, ſoit dans ſon hiſtoire, ſoit dans ſa *Préparation évangélique*.

Il reconnaît à la vérité des auteurs qui ont cité ſon nom, mais aucun qui ait cité ſes prodiges. Avant lui les juifs *Joſephe* & *Philon*, qui ont tant célébré leur nation, ont recherché tous les écrivains chez leſquels le nom de *Moïſe* ſe trouvait ; mais il n'y en a pas un ſeul qui faſſe la moindre mention des actions merveilleuſes qu'on lui attribue.

Dans ce ſilence général du monde entier,

(*a*) *Longin, traité du ſublime.*

voici comme les incrédules raisonnent avec une témérité qui se refute d'elle-même.

Les Juifs sont les seuls qui aient eu le Pentateuque qu'ils attribuent à *Moïse*. Il est dit dans leurs livres même, que ce Pentateuque ne fut connu que sous leur roi *Josias*, trente-six ans avant la première destruction de Jérusalem & de la captivité ; on n'en trouva qu'un seul exemplaire chez le pontife *Helcias* (*b*) qui le déterra au fond d'un coffre-fort en comptant de l'argent. Le pontife l'envoya au roi par son scribe *Saphan*.

Cela pourrait, disent-ils, obscurcir l'authenticité du Pentateuque.

En effet, eût-il été possible que si le Pentateuque eût été connu de tous les Juifs, *Salomon*, le sage *Salomon* inspiré de DIEU même, en lui bâtissant un temple par son ordre, eût orné ce temple de tant de figures contre la loi expresse de *Moïse ?*

Tous les prophètes juifs qui avaient prophétisé au nom du Seigneur depuis *Moïse* jusqu'à ce roi *Josias*, ne se seraient-ils pas appuyés dans leurs prédications de toutes les lois de *Moïse ?* n'auraient-ils pas cité mille fois ses propres paroles ? ne les auraient-ils pas commentées ? aucun d'eux cependant n'en cite deux lignes ; aucun ne rappelle le texte de *Moïse ;* ils lui sont même contraires en plusieurs endroits.

Selon ces incrédules, les livres attribués à *Moïse* n'ont été écrits que parmi les Babylo-

(*b*) IV. Rois, chap. XII, & Paralipom. II, chap. XXXIV.

niens pendant la captivité, ou immédiatement après par *Esdras*. On ne voit en effet que des terminaisons persanes & chaldéennes dans les écrits juifs; *Babel*, porte de dieu; *Phégor-beel* ou *Beel-phégor*, dieu du précipice; *Zebuth-beel* ou *Beel-zebuth*, dieu des insectes; *Bethel*, maison de dieu; *Daniel*, jugement de dieu; *Gabriel*, homme de dieu; *Jahel*, affligé de dieu; *Jaïel*, la vie de dieu; *Israël*, voyant dieu; *Oziel*, force de dieu; *Raphël*, secours de dieu; *Uriel*, le feu de dieu.

Ainsi tout est étranger chez la nation juive, étrangère elle-même en Palestine; circoncision, cérémonies, sacrifices, arche, chérubins, bouc *Hazazel*; baptême de justice, baptême simple, épreuves, divination, explication des songes, enchantement des serpens, rien ne venait de ce peuple; rien ne fut inventé par lui.

Le célébre milord *Bolingbroke* ne croit point du tout que *Moïse* ait existé; il croit voir dans le Pentateuque une foule de contradictions & de fautes de chronologie & de géographie qui épouvantent; des noms de plusieurs villes qui n'étaient pas encore bâties, des préceptes donnés aux rois, dans un temps où non-seulement les Juifs n'avaient point de rois, mais où il n'était pas probable qu'ils en eussent jamais; puisqu'ils vivaient dans des déserts sous des tentes à la manière des Arabes Bédouins.

Ce qui lui paraît sur-tout de la contradiction la plus palpable, c'est le don de quarante-huit villes avec leurs fauxbourgs fait aux lévites, dans un pays où il n'y avait pas un seul vil-

lage : c'est principalement sur ces quarante-huit villes qu'il relance *Abadie*, & qu'il a même la dureté de le traiter avec l'horreur & le mépris d'un seigneur de la chambre haute & d'un ministre d'Etat pour un petit prêtre étranger qui veut faire le raisonneur.

Je prendrai la liberté de représenter au vicomte de *Bolingbroke*, & à tous ceux qui pensent comme lui, que non-seulement la nation Juive a toujours cru à l'existence de *Moïse* & à celle de ses livres, mais que JESUS-CHRIST même lui a rendu témoignage. Les quatre évangélistes, les Actes des apôtres la reconnaissent ; *St Matthieu* dit expressément que *Moïse* & *Elie* apparurent à JESUS-CHRIST sur la montagne, pendant la nuit de la transfiguration, & *St Luc* en dit autant.

JESUS-CHRIST déclare dans *St Matthieu* qu'il n'est point venu pour abolir cette loi, mais pour l'accomplir. On renvoie souvent dans le nouveau Testament à la loi de *Moïse* & aux prophètes, l'Eglise entière a toujours cru le Pentateuque écrit par *Moïse* ; & de plus, de cinq cents sociétés différentes qui se sont établies depuis si long-temps dans le christianisme, aucune n'a jamais douté de l'existence de ce grand prophète : il faut donc soumettre notre raison, comme tant d'hommes ont soumis la leur.

Je sais fort bien que je ne gagnerai rien sur l'esprit du vicomte ni de ses semblables. Ils sont trop persuadés que les livres juifs ne furent écrits que très-tard, qu'ils ne furent écrits que pendant la captivité de deux tribus

qui restaient. Mais nous aurons la consolation d'avoir l'Eglise pour nous.

Si vous voulez vous instruire & vous amuser de l'antiquité, lisez la vie de *Moïse* à l'article *Apocryphe*.

SECTION II.

En vain plusieurs savans ont cru que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par *Moïse*. (c) Ils disent que par l'Ecriture même

(c) Est-il bien vrai qu'il y ait eu un *Moïse*? Si un homme qui commandait à la nature entière eût existé chez les Egyptiens, de si prodigieux événemens n'auraient-ils pas fait la partie principale de l'histoire d'Egypte? *Sanchoniathon*, *Manéthon*, *Mégasthène*, *Hérodote* n'en auraient-ils point parlé? *Josephe* l'historien a recueilli tous les témoignages possibles en faveur des Juifs; il n'ose dire qu'aucun des auteurs qu'il cite, ait dit un seul mot des miracles de *Moïse*. Quoi! le Nil aura été changé en sang; un ange aura égorgé tous les premiers-nés dans l'Egypte; la mer se sera ouverte, ses eaux auront été suspendues à droite & à gauche, & nul auteur n'en aura parlé! & les nations auront oublié ces prodiges, & il n'y aura qu'un petit peuple d'esclaves barbares qui nous aura conté ces histoires des milliers d'années après l'événement.

Quel est donc ce *Moïse* inconnu à la terre entière jusqu'au temps où un *Ptolomée* eut, dit on, la curiosité de faire traduire en grec les écrits des Juifs? Il y avait un grand nombre de siècles que les fables orientales attribuaient à *Bacchus* tout ce que les Juifs ont dit de *Moïse*. *Bacchus* avait passé la mer Rouge à pied sec, *Bacchus* avait changé les eaux en sang, *Bacchus* avait journellement opéré des miracles avec sa verge; tous ces faits étaient chantés dans les orgies de *Bacchus* avant qu'on eût le moindre commerce avec les Juifs, avant qu'on sût seulement si ce pauvre peuple avait des livres. N'est-il pas de la plus extrême vraisemblance que ce peu-

il est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du temps du roi *Josias*, & que cet unique exemplaire fut apporté au roi par le secrétaire *Saphan*. Or, entre *Moïse* & cette aventure du secrétaire *Saphan*, il y a mille cent soixante-sept années par le comput hébraïque. Car DIEU apparut à *Moïse* dans le buisson ardent l'an du monde 2213, & le secrétaire *Saphan* publia le livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé sous *Josias* fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babylone; & il est dit que ce fut *Esdras*, inspiré de DIEU, qui mit en lumière toutes les saintes écritures.

Mais que ce soit *Esdras* ou un autre qui ait rédigé ce livre, cela est absolument indifférent dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que *Moïse* en soit l'auteur; il serait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'Esprit divin l'aura dicté, si l'Eglise n'avait pas d'ailleurs décidé que le livre est de *Moïse*.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun prophète n'a cité les livres du Pentateuque, qu'il n'en est question ni dans les Pseaumes, ni dans les livres attribués à *Salomon*, ni dans *Jérémie*, ni dans *Isaïe*, ni enfin dans

ple si nouveau, si long-temps errant, si tard connu, établi si tard en Palestine, prit avec la langue phénicienne, les fables phéniciennes, sur lesquelles il enchérit encore ainsi que font tous les imitateurs grossiers? Un peuple si pauvre, si ignorant, si étranger dans tous les arts, pouvait-il faire autre chose que de copier ses voisins? Ne sait-on pas que jusqu'au nom d'*Adonaï*, d'*Ihaho*, d'*Eloï*, ou *Eloa* qui signifia Dieu chez la nation juive, tout était phénicien?

aucun livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deutéronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit reconnu par eux pour authentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1°. En quelle langue *Moïse* aurait-il écrit dans un désert sauvage? Ce ne pouvait être qu'en égyptien; car par ce livre même on voit que *Moïse* & tout son peuple étaient nés en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encore du papyros; on gravait des hiéroglyphes sur le marbre & sur le bois. Il est même dit que les tables des commandemens furent gravées sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un temps prodigieux.

2°. Est-il vraisemblable que dans un désert où le peuple juif n'avait ni cordonnier ni tailleur, & où le DIEU de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chimie ordinaire, non encore inventée; qui construisirent le tabernacle, qui l'ornèrent de trente-quatre colonnes d'airain avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin, d'hyacinthe, de pourpre & d'écarlate;

mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs. Ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habit ni pain.

3°. Si *Moïse* avait écrit le premier chapitre de la Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre? aurait-on porté si peu de respect au législateur? Si c'était *Moïse* qui eût dit que DIEU punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatrième génération, *Ezéchiel* aurait-il osé dire le contraire?

4°. Si *Moïse* avait écrit le Lévitique, aurait-il pu se contredire dans le Deutéronome? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frère, le Deutéronome l'ordonne.

5°. *Moïse* aurait-il parlé dans son livre de villes qui n'existaient pas de son temps? Aurait-il dit que des villes qui étaient pour lui à l'orient du Jourdain, étaient à l'occident?

6°. Aurait-il assigné quarante-huit villes aux lévites dans un pays où il n'y a jamais eu dix villes, & dans un désert où il a toujours erré sans avoir une maison?

7°. Aurait-il prescrit des règles pour les rois juifs, tandis que non-seulement il n'y avait point de rois chez ce peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais? Quoi! *Moïse* au-

rait donné des préceptes pour la conduite des rois qui ne vinrent que cinq cents années après lui, & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifes qui lui succédèrent? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du temps des rois, & que les cérémonies instituées par *Moïse* n'avaient été qu'une tradition?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs: Je vous ai fait sortir au nombre de six cents mille combattans de la terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu: Il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cents mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son pays? Quoi! le dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers-nés d'Egypte, & s'il y a dans ce pays-là trois cents mille familles, cela fait trois cents mille hommes morts en une nuit pour nous venger; & vous n'avez pas secondé votre dieu? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre? vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des déserts, entre les précipices & les montagnes? Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan sur laquelle nous n'avons nul droit, que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pu encore entrer.

Il était naturel que de la terre de Gessen

nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée ; mais vous nous faites passer l'isthme de Suez presque tout entier ; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusque par-delà Memphis, & nous nous trouvons à Béel-Sephon, au bord de la mer Rouge, tournant le dos à la terre de Canaan, ayant marché quatre-vingts lieues dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de *Pharaon!*

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? DIEU nous a sauvés par un miracle, dites-vous ; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer ; mais après une telle faveur fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan, de Cadès-Barné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos pères ont péri dans ces solitudes affreuses, & vous nous venez dire au bout de quarante ans que DIEU a eu un soin particulier de nos pères!

Voilà ce que ces juifs murmurateurs, ces enfans injustes de juifs vagabonds, morts dans les déserts, auraient pu dire à *Moïse*, s'il leur avait lu l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous osez nous conter que votre frère fit un veau pour nos pères, quand vous étiez avec DIEU sur la montagne ; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé avec DIEU face à face & tantôt que vous n'avez pu le voir que par derrière! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frère jette en fonte un veau d'or en un seul jour, & nous le

donne pour l'adorer ; & au lieu de punir votre indigne frère, vous le faites notre pontife, & vous ordonnez à vos lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre peuple ; nos pères l'auraient-ils souffert, se seraient-ils laissé assommer comme des victimes par des prêtres sanguinaires? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encore massacrer vingt-quatre mille de vos pauvres suivans, parce que l'un deux avait couché avec une madianite ; tandis que vous-même avez épousé une madianite ; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encore quelques actions de cette douceur, & il ne serait plus resté personne.

Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté, si vous aviez pu l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce sont-là, à peu près les objections que font les savans à ceux qui pensent que *Moïse* est l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de DIEU ne sont pas celles des hommes ; que DIEU a éprouvé, conduit & abandonné son peuple par une sagesse qui nous est inconnue ; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont cru que *Moïse* est l'auteur de ces livres ; que l'Eglise qui a succédé à la synagogue, & qui est infaillible comme elle, a décidé ce point de controverse, & que les savans doivent se taire quand l'Eglise parle.

SECTION III. (1)

ON ne peut douter qu'il n'y ait eu un *Moïse* législateur du peuple juif. On examinera ici son histoire suivant les seules règles de la critque, le divin n'est pas soumis à l'examen. Il faut donc se borner au probable; les hommes ne peuvent juger qu'en hommes. Il est d'abord très-naturel & très-probable qu'une nation arabe ait habité sur les confins de l'Egypte, du côté de l'Arabie déserte, qu'elle ait été tributaire ou esclave des rois égyptiens, & qu'ensuite elle ait cherché à s'établir ailleurs; mais ce que la raison seule ne saurait admettre, c'est que cette nation composée de soixante & dix personnes tout au plus, du temps de *Joseph*, se fût accrue en deux cents quinze ans, depuis *Joseph* jusqu'à *Moïse*, au nombre de six cents mille combattans, selon le livre de l'Exode; car six cents mille hommes en état de porter les armes supposent une multitude d'environ deux millions, en comptant les vieillards, les femmes & les enfans. Il n'est certainement pas dans le cours de la nature qu'une colonie de soixante & dix personnes, tant mâles que femelles, ait pu produire en deux siècles deux millions d'habitans. Les calculs faits sur cette progression par des hommes très-peu versés dans les

(1) Cette troisième section est tirée du manuscrit dont nous avons parlé dans l'avertissement. Nous avons cru devoir conserver cet article, quoiqu'il se trouve en partie dans les précédens.

choses de ce monde sont démentis par l'expérience de toutes les nations & de tous les temps. On ne fait pas, comme on a dit, des enfans d'un trait de plume. Songe-t-on bien qu'à ce compte une peuplade de dix mille personnes en deux cents ans produirait beaucoup plus d'habitans que le globe de la terre n'en peut nourrir?

Il n'est pas plus probable que ces six cents mille combattans favorisés par le maître de la nature, qui fesait pour eux tant de prodiges, se fussent bornés à errer dans des déserts où ils moururent, au lieu de chercher à s'emparer de la fertile Egypte.

Ces premières règles d'une critique humaine & raisonnable établies, il faut convenir qu'il est très-vraisemblable que *Moïse* ait conduit hors des confins de l'Egypte une petite peuplade. Il y avait chez les Egyptiens une ancienne tradition rapportée par *Plutarque* dans son traité d'*Isis* & d'*Osiris*, que *Tiphon* père de *Jérossalaïm* & de *Juddecus* s'était enfui d'Egypte sur un âne. Il est clair par ce passage que les ancêtres des Juifs habitans de Jérusalem passaient pour avoir été des fugitifs de l'Egypte. Une tradition non moins ancienne & plus répandue, est que les Juifs avaient été chassés d'Egypte, soit comme une troupe de brigands indisciplinable, soit comme une peuplade infectée de la lèpre. Cette double accusation tirait sa vraisemblance de la terre même de Gessen qu'ils avaient habitée, terre voisine des Arabes vagabonds, & où la maladie de la lèpre particulière aux Arabes devait être commune. Il paraît par l'Ecriture même, que ce

ce peuple était sorti d'Egypte malgré lui. Le dix-septième chapitre du Deutéronome défend aux rois de songer à ramener les Juifs en Egypte.

La conformité de plusieurs coutumes égyptiennes & juives fortifient encore l'opinion que ce peuple était une colonie égyptienne, & ce qui lui donne un nouveau degré de probabilité, c'est la fête de la pâque, c'est-à-dire, de la fuite ou du passage, instituée en mémoire de leur évasion. Cette fête seule ne serait pas une preuve, car il y a eu chez tous les peuples des solemnités établies pour célébrer des événemens fabuleux & incroyables, telles étaient la plupart des fêtes des Grecs & des Romains; mais une fuite d'un pays dans un autre n'a rien que de très-commun, & se concilie la créance. La preuve tirée de cette fête de la pâque reçoit encore une force nouvelle par celle des tabernacles en mémoire du temps où les Juifs habitaient les déserts au sortir de l'Egypte. Ces vraisemblances réunies avec tant d'autres prouvent qu'en effet une colonie sortie d'Egypte s'établit enfin pour quelque temps dans la Palestine.

Presque tout le reste est d'un genre si merveilleux que la sagacité humaine n'y a plus de prise. Tout ce qu'on peut faire, c'est de rechercher en quel temps l'histoire de cette fuite, c'est-à-dire, le livre de l'Exode a pu être écrit, & de démêler les opinions qui régnaient alors, opinions dont la preuve est dans ce livre même comparé avec les anciens usages des nations.

A l'égard des livres attribués à *Moïse*, les

règles les plus communes de la critique ne permettent pas de croire qu'il en soit l'auteur.

1°. Il n'y pas d'apparence qu'il eût appelé les endroits dont il parle de noms qui ne leur furent imposés que long-temps après. Il est fait mention dans ce livre de villes de Jaïr, & tout le monde convient qu'elles ne furent ainsi nommées que long-temps après la mort de *Moïse*, il y est parlé du pays de *Dan*, & la tribu de *Dan* n'avait pas encore donné son nom à ce pays dont elle n'était pas la maîtresse.

2°. Comment *Moïse* aurait-il cité le livre des guerres du Seigneur, quand ces guerres & ce livre perdu lui sont postérieurs ?

3°. Comment *Moïse* aurait-il parlé de la défaite prétendue d'un géant nommé *Og*, roi de Bazan, vaincu dans le désert la dernière année de son gouvernement ; & comment aurait-il ajouté qu'on voit encore son lit de fer de neuf coudées dans Rabath ? Cette ville de Rabath était la capitale des Ammonites, les Hébreux n'avaient point encore pénétré dans ce pays, n'est-il pas apparent qu'un tel passage est d'un écrivain postérieur que son inadvertance trahit. Il veut apporter en témoignage de la victoire remportée sur un géant, le lit qu'on disait être encore à Rabath, & il oublie qu'il fait parler *Moïse*.

4°. Comment *Moïse* aurait-il appelé villes au delà du Jourdain les villes qui, à son égard, étaient en de çà ? N'est-il point palpable que le livre qu'on lui attribue fut écrit long-temps après que les Israëlites eurent passé cette petite

rivière du Jourdain, qu'ils ne passèrent jamais sous sa conduite ?

5°. Est-il bien vraisemblable que *Moïse* ait dit à son peuple que dans la dernière année de son gouvernement, il a pris dans le petit canton d'Argob, pays stérile & affreux de l'Arabie pétrée, soixante grandes villes entourées de hautes murailles fortifiées, sans compter un nombre infini de villes ouvertes ? N'est-il pas de la plus grande probabilité que ces exagérations furent écrites dans la suite par un homme qui voulait flatter une nation grossière ?

6°. Il est encore moins vraisemblable que *Moïse* ait rapporté les miracles dont cette histoire est remplie.

On peut bien persuader à un peuple heureux & victorieux que DIEU a combattu pour lui ; mais il n'est pas dans la nature humaine qu'un peuple croie avoir vu cent miracles en sa faveur, quand tous ces prodiges n'aboutissent qu'à le faire périr dans un désert. Examinons quelques miracles rapportés dans l'Exode.

7°. Il paraît contradictoire & injurieux à l'essence divine que DIEU s'étant formé un peuple pour être le seul dépositaire de ses lois, & pour dominer sur toutes les nations, il envoie un homme de ce peuple demander au roi son oppresseur la permission d'aller sacrifier à son dieu dans le désert, afin que ce peuple puisse s'enfuir sous le prétexte de ce sacrifice ? Nos idées communes ne peuvent qu'attacher une idée de bassesse & de fourberie à ce manége, loin d'y reconnaître la majesté & la puissance de l'Etre suprême.

Quand nous lisons immédiatement après que *Moïse* change devant le roi sa baguette en serpent, & toutes les eaux du royaume en sang, qu'il fait naître des grenouilles qui couvrent la terre, qu'il change en poux toute la poussière, qu'il remplit les airs d'insectes ailés venimeux, qu'il frappe tous les hommes & tous les animaux du pays d'affreux ulcères, qu'il appelle la grêle, les tempêtes & le tonnerre pour ruiner toute la contrée, qu'il la couvre de sauterelles, qu'il la plonge dans des ténèbres palpables pendant trois jours, qu'enfin un ange exterminateur frappe de mort tous les premiers-nés des hommes & des animaux d'Egypte, à commencer par le fils du roi; quand nous voyons ensuite ce peuple marchant à travers les flots de la mer Rouge suspendus en montagnes d'eau à droite & à gauche, & retombant ensuite sur l'armée de *Pharaon* qu'ils engloutissent; lors, dis-je, qu'on lit tous ces miracles, la première idée qui vient dans l'esprit c'est de dire: Ce peuple pour qui DIEU a fait des choses si étonnantes va sans doute être le maître de l'univers; mais non, le fruit de tant de merveilles est de souffrir la disette & la faim dans des sables arides; & de prodige en prodige, tout meurt avant d'avoir vu le petit coin de terre où leurs descendans s'établissent ensuite pour quelques années. Il est pardonnable sans doute de ne pas croire cette foule de merveilles dont la moindre révolte la raison.

Cette raison abandonnée à elle-même ne peut se persuader que *Moïse* ait écrit des choses si étranges. Comment peut-on faire accroire

à une génération tant de miracles inutilement faits pour elle, & tous ceux qu'on dit opérés dans le désert ? Quel personnage fait-on jouer à la Divinité, de l'employer à conserver les habits & les souliers de ce peuple pendant quarante ans, après avoir armé en leur faveur toute la nature !

Il est donc très-naturel de penser que toute cette histoire prodigieuse fut écrite long-temps après *Moïse*, comme les romans de *Charlemagne* furent forgés trois siècles après lui, & comme les origines de toutes les nations ont été écrites dans des temps où ces origines perdues de vue laissaient à l'imagination la liberté d'inventer. Plus un peuple est grossier & malheureux, plus il cherche à relever son ancienne histoire, & quel peuple a été plus long-temps misérable & barbare que le peuple juif ?

Il n'est pas à croire que lorsqu'ils n'avaient pas de quoi se faire des souliers dans leurs déserts, sous la domination de *Moïse*, on fût chez eux fort curieux d'écrire. On doit présumer que les malheureux nés dans ces déserts ne reçurent pas une éducation bien brillante, & que la nation ne commença à lire & à écrire que lorsqu'elle eut quelque commerce avec les Phéniciens. C'est probablement dans les commencemens de la monarchie que les Juifs qui se sentirent quelque génie mirent par écrit le Pentateuque, & ajustèrent comme ils purent leurs traditions. Aurait-on fait recommander par *Moïse* aux rois de lire & d'écrire même sa loi, dans le temps qu'il n'y avait pas encore de rois ? n'est-il pas probable que le dix-septième chapitre du Deutéronome est

fait pour modérer le pouvoir de la royauté, & qu'il fut écrit par les prêtres du temps de *Saül* ?

C'est vraisemblablement à cette époque qu'il faut placer la rédaction de Pentateuque. Les fréquens esclavages que ce peuple avait subis, ne semblent pas propres à établir la littérature dans une nation, & à rendre les livres fort communs, & plus ces livres furent rares dans les commencemens, plus les auteurs s'enhardirent à les remplir des prodiges.

Le Pentateuque attribué à *Moïse* est très-ancien, sans doute, s'il est rédigé du temps de *Saül* & de *Samuel* ; c'est environ vers le temps de la guerre de Troye, & c'est un des plus curieux monumens de la manière de penser des hommes de ce temps-là. On voit que toutes les nations connues étaient amoureuses des prodiges à proportion de leur ignorance. Tout se fesait alors par le ministère céleste, en Egypte, en Phrygie, en Grèce, en Asie.

Les auteurs du Pentateuque donnent à entendre que chaque nation a ses dieux, & que ces dieux ont, à peu de chose près, un égal pouvoir.

Si *Moïse* change au nom de son dieu sa verge en serpent, les prêtres de *Pharaon* en font autant : s'il change toutes les eaux de l'Egypte en sang, jusqu'à celle qui était dans les vases, les prêtres font sur le champ le même prodige sans qu'on puisse concevoir sur qu'elles eaux ces prêtres opéraient cette métamorphose, à moins qu'ils n'eussent créé de nouvelles [illegible] exprès. L'écrivain juif aime

encore mieux être réduit nécessairement à cette absurdité, que de laisser douter que les dieux d'Egypte n'eussent pas le pouvoir de changer l'eau en sang aussi-bien que le dieu de *Jacob*.

Mais quand celui-ci vient à remplir de poux toute la terre d'Egypte, à changer en poux toute la poussière, alors paraît sa supériorité toute entière, les mages ne peuvent l'imiter, & on fait parler ainsi le dieu des Juifs : *Pharaon saura que rien n'est semblable à moi.* Ces paroles qu'on met dans sa bouche marquent un être qui se croit seulement plus puissant que ses rivaux : il a été égalé dans la métamorphose d'une verge en serpent, & dans celle des eaux en sang, mais il gagne la partie sur l'article des poux & sur les suivans.

Cette idée de la puissance surnaturelle des prêtres de tous les pays est marquée dans plusieurs endroits de l'Ecriture. Quand *Balaam*, prêtre du petit Etat d'un roitelet nommé *Balac*, au milieu des déserts, est prêt de maudire les Juifs, leur dieu apparaît à ce prêtre pour l'en empêcher. Il semble que la malédiction de *Balaam* fût très à craindre. Ce n'est pas même assez pour contenir ce prêtre que DIEU lui ait parlé, il envoie devant lui un ange avec une épée, & lui fait encore parler par son ânesse. Toutes ces précautions prouvent certainement l'opinion où l'on était que la malédiction d'un prêtre, quel qu'il fût, entraînait des effets funestes.

Cette idée d'un dieu supérieur seulement aux autres dieux, quoiqu'il eût fait le ciel & la terre, était tellement enracinée dans toutes

les têtes, que *Salomon*, dans sa dernière prière, s'écrie : *O mon Dieu, il n'y a aucun dieu semblable à toi, sur la terre, ni dans le ciel.* C'est cette opinion qui rendait les Juifs si crédules sur tous les sortiléges, sur tous les enchantemens des autres nations. C'est ce qui donna lieu à l'histoire de la pythonisse d'Endor, qui eut le pouvoir d'évoquer l'ombre de *Samuel*. Chaque peuple eut ses prodiges & ses oracles, & il ne vint même dans l'esprit d'aucune nation de douter des miracles & des prophéties des autres. On se contentait de leur opposer de pareilles armes, il semblait que les prêtres, en niant les prodiges des nations voisines, eussent craint de décréditer les leurs. Cette espèce de théologie prévalut long-temps dans toute la terre.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de tout ce qui est écrit sur *Moïse*. On parle de ses lois en plus d'un endroit de cet ouvrage. On se bornera ici à remarquer combien on est étonné de voir un législateur inspiré de DIEU, un prophète qui fait parler DIEU même, & qui ne propose point aux hommes une vie à venir. Il n'y a pas un seul mot dans le Lévitique qui puisse faire soupçonner l'immortalité de l'ame. On répond à cette accablante difficulté que DIEU se proportionnait à la grossièreté des Juifs. Quelle misérable réponse ! c'était à DIEU à élever les Juifs jusqu'aux connaissances nécessaires, ce n'était pas à lui à se rabaisser jusqu'à eux. Si l'ame est immortelle, s'il est des récompenses & des peines dans une autre vie, il est nécessaire que les hommes en soient instruits. Si DIEU parle,

il faut qu'il les informe de ce dogme fondamental. Quel législateur & quel dieu que celui qui ne propose à son peuple que du vin, de l'huile & du lait ! quel dieu qui encourage toujours ses croyans comme un chef de brigands encourage sa troupe par l'espérance de la rapine ! Il est bien pardonnable, encore une fois, à la raison humaine de ne voir dans une telle histoire que la grossièreté barbare des premiers temps d'un peuple sauvage. L'homme, quoi qu'il fasse ; ne peut raisonner autrement : mais si DIEU en effet est l'auteur du Pentateuque, il faut se soumettre sans raisonner.

MONDE.

Du meilleur des mondes possibles.

En courant de tous côtés pour m'instruire ; je rencontrai un jour des disciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux ; vous êtes dans le meilleur des mondes ; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son temps que cinq mondes possibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, DIEU a choisi le meilleur ; venez, & vous vous en trouverez bien. Je lui répondis humblement : Les mondes que DIEU pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires ; il ne pouvait prendre le pire ; ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence ; ils étaient en-

tièrement les mêmes : on n'a pu choisir entr'eux ; prendre l'un, c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent ?

Il me fit de très-belles distinctions, assurant toujours, sans s'entendre, que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, & souffrant des douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin fesant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles, mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés & disséqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, & que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi dans cette maison environ mille personnes des deux sexes qui ressemblaient à des spectres hideux, & qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature, & parce que la nature avait, je ne sais comment, pris la précaution d'em-

poiſonner en eux le ſource de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la veſſie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière ; quand je fus guéri, & qu'il ne me reſta plus que quelques incommodités douloureuſes pour le reſte de mes jours, je fis mes repréſentations à mes guides ; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puiſqu'on m'avait tiré quatre cailloux du ſein de mes entrailles déchirées, mais que j'aurais encore mieux aimé que les veſſies euſſent été des lanternes, que non pas qu'elles fuſſent des carrières. Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entr'eux, qui était un allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'eſt qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre-humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, & que *Lucrèce* ſe poignardât, parce qu'on chaſſa les tyrans, & que le viol, le ſuicide & la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois & des Eſpagnols, dont on dit que *Céſar* fit périr trois millions. Les dévaſtations & les rapines me parurent auſſi quelque-choſe de déſagréable. Mais le défenſeur de l'optimiſme n'en démordit point ; il me diſait toujours comme le géolier de dom *Carlos : Paix, paix, c'eſt pour votre bien*. Enfin, étant pouſſé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à

ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Taureau & ailleurs, tout est parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout nécessaire qu'il y eût du mal sur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien; & pour vous le prouver, sachez que les choses se passèrent ainsi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'est bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

MONSTRES.

Il est plus difficile qu'on ne pense de définir les monstres. Donnerons-nous ce nom à un animal énorme, à un poisson, à un serpent de quinze pieds de long? mais il y en a de vingt, de trente pieds, auprès desquels les premiers seraient peu de chose.

Il y a les monstres par défaut. Mais si les quatre petits doigts des pieds & des mains manquent à un homme bien fait, & d'une figure gracieuse, sera-t-il un monstre? Les dents lui sont plus nécessaires. J'ai vu un homme né sans aucune dent; il était d'ailleurs très-agréable. La privation des organes de la génération, bien plus nécessaires encore, ne constituent point un animal monstrueux.

Il y a les monstres par excès; mais ceux qui ont six doigts, le croupion alongé en forme

de petite queue, trois testicules, deux orifices à la verge, ne sont pas réputés monstres.

La troisième espèce est de ceux qui auraient des membres d'autres animaux, comme un lion avec des ailes d'autruche, un serpent avec des ailes d'aigle, tel que le griffon & l'ixion des Juifs. Mais toutes les chauve-souris sont pourvues d'ailes; les poissons volans en ont, & ne sont point des monstres.

Réservons donc ce nom pour les animaux dont les difformités nous font horreur.

Le premier nègre pourtant fut un monstre pour les femmes blanches, & la première de nos beautés fut un monstre aux yeux des Nègres.

Si *Poliphème* & les cyclopes avaient existé, les gens qui portaient des yeux aux deux côtés de la racine du nez, auraient été déclarés monstres dans l'île de Lipari & dans le voisinage de l'Etna.

J'ai vu une femme à la foire qui avait quatre mamelles & une queue de vache à la poitrine. Elle était monstre sans difficulté, quand elle laissait voir sa gorge, & femme de mise quand elle la cachait.

Les centaures, les minotaures auraient été des monstres, mais de beaux monstres. Surtout un corps de cheval bien proportionné, qui aurait servi de base à la partie supérieure d'un homme, aurait été un chef-d'œuvre sur la terre; ainsi que nous nous figurons comme des chefs-d'œuvre du ciel, ces esprits que nous appelons *anges*, & que nous peignons, que



nous sculptons dans nos églises, tantôt ornés de deux ailes, tantôt de quatre, & même de six.

Nous avons déjà demandé avec le sage *Locke* quelle est la borne entre la figure humaine & l'animale, quel est le point de monstruosité auquel il faut se fixer pour ne pas baptiser un enfant, pour ne pas le compter de notre espèce, pour ne lui pas accorder une ame. Nous avons vu que cette borne est aussi difficile à poser qu'il est difficile de savoir ce que c'est qu'une ame, car il n'y a que les théologiens qui le sachent.

Pourquoi les satyres que vit *St Jérôme*, nés de filles & de singes, auraient-ils été réputés monstres? ne se seraient-ils pas crus au contraire mieux partagés que nous? n'auraient-ils pas eu plus de force & plus d'agilité? ne se seraient-ils pas moqués de notre espèce, à qui la cruelle nature a refusé des vêtemens & des queues? un mulet né de deux espèces différentes, un jumart fils d'un taureau & d'une jument, un tarin né, dit-on, d'un serin & d'une linotte, ne sont point des monstres.

Mais comment les mulets, les jumarts, les tarins, &c. qui sont engendrés, n'engendrent-ils point? & comment les séministes, les ovistes, les animalculistes expliquent-ils la formation de ces métis?

Je vous répondrai qu'ils ne l'expliquent point du tout. Les séministes n'ont jamais connu la façon dont la semence d'un âne ne communique à son mulet que ses oreilles & un peu de son derrière. Les ovistes ne font comprendre, ni ne comprennent par quel art une jument peut

avoir dans son œuf autre chose qu'un cheval. Et les animaculistes ne voient point comment un petit embryon d'âne vient mettre ses oreilles dans une matrice de cavale.

Celui qui, dans sa *Vénus physique*, prétendit que tous les animaux & tous les monstres se formaient par attraction, réussit encore moins que les autres à rendre raison de ces phénomènes si communs & si surprenans.

Hélas! mes amis, nul de vous ne sait comment il fait des enfans; vous ignorez les secrets de la nature dans l'homme, & vous voulez les deviner dans le mulet!

A toute force vous pourrez dire d'un monstre par défaut: Toute la semence nécessaire n'est pas parvenue à sa place, ou bien le petit ver spermatique a perdu quelque chose de sa substance, ou bien l'œuf s'est froissé. Vous pourrez, sur un monstre par excès, imaginer que quelques parties superflues du sperme ont surabondé, que de deux vers spermatiques réunis, l'un n'a pu animer qu'un membre de l'animal, & que ce membre est resté de surérogation; que deux œufs se sont mêlés, & qu'un de ces œufs n'a produit qu'un membre, lequel s'est joint au corps de l'autre.

Mais que direz-vous de tant de monstruosités par addition de parties animales étrangères? comment expliquerez-vous une écrevisse sur le cou d'une fille? une queue de rat sur une cuisse, & sur-tout les quatre pis de vache avec la queue qu'on a vus à la foire St Germain? vous serez réduits à supposer que la mère de cette femme était de la famille de *Pasiphaé*,

Allons, courage, difons enfemble : *Que fais-je ?*

MONTAGNE.

C'EST une fable bien ancienne, bien univerfelle que celle de la montagne, qui, ayant effrayé tout le pays par fes clameurs en travail d'enfant, fut fifflée de tous les affiftans, quand elle ne mit au monde qu'une fouris. Le parterre n'était pas philofophe. Les fiffleurs devaient admirer. Il était auffi beau à la montagne d'accoucher d'une fouris, qu'à la fouris d'accoucher d'une montagne. Un rocher qui produit un rat, eft quelque chofe de très-prodigieux ; & jamais la terre n'a vu rien qui approche d'un tel miracle. Tous les globes de l'univers enfemble ne pourraient pas faire naître une mouche. Là où le vulgaire rit, le philofophe admire ; & il rit où le vulgaire ouvre de grands yeux ftupides d'étonnement.

MORALE.

BAVARDS prédicateurs, extravagans controverfiftes, tâchez de vous fouvenir que votre maître n'a jamais annoncé que le facrement était le figne vifible d'une chofe invifible ; il n'a jamais admis quatre vertus cardinales & trois théologales ; il n'a jamais examiné fi fa mère était venue au monde maculée ou immaculée ; il n'a jamais dit que les petits enfans qui mouraient fans baptême feraient damnés,

nés. Cessez de lui faire dire des choses auxquelles il ne pensa point. Il a dit, selon la vérité aussi ancienne que le monde : Aimez DIEU & votre prochain ; tenez-vous-en là, misérables ergoteurs, prêchez la morale & rien de plus. Mais observez-la cette morale ; que les tribunaux ne retentissent plus de vos procès ; n'arrachez plus par la griffe d'un procureur un peu de farine à la bouche de la veuve & de l'orphelin. Ne disputez plus un petit bénéfice avec la même fureur qu'on disputa la papauté dans le grand schisme d'Occident. Moines, ne mettez plus (autant qu'il est en vous) l'univers à contribution ; & alors nous pourrons vous croire.

Je viens de lire ces mots dans une déclamation en quatorze volumes, intitulée : *Histoire du bas empire.*

Les chrétiens avaient une morale ; mais les païens n'en avaient point.

Ah ! M. *le Beau*, auteur de ces quatorze volumes, où avez vous pris cette sottise ! eh ! qu'est-ce donc que la morale de *Socrate*, de *Zaleucus*, de *Charondas*, de *Cicéron*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin ?*

Il n'y a qu'une morale, M. *le Beau*, comme il n'y a qu'une géométrie. Mais, me dira-t-on, la plus grande partie des hommes ignore la géométrie. Oui ; mais dès qu'on s'y applique un peu, tout le monde est d'accord. Les agriculteurs, les manœuvres, les artistes n'ont point fait de cours de morale ; ils n'ont lu ni *de finibus* de *Cicéron*, ni les éthiques d'*Aristote* : mais sitôt qu'ils réfléchissent, il sont sans le savoir les disciples de *Cicéron* ; le tein-

turier indien, le berger tartare, & le matelot d'Angleterre connaissent le juste & l'injuste. *Confucius* n'a point inventé un système de morale, comme on bâtit un système de physique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du préteur *Festus* quand les Juifs le pressèrent de faire mourir *Paul* qui avait amené des étrangers dans leur temple. *Sachez*, leur dit-il, *que jamais les Romains ne condamnent personne sans l'entendre.*

Si les Juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale, les Romains la connaissaient & lui rendaient gloire.

La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différens, & que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient donc de DIEU comme la lumière. Nos superstitions ne sont que ténèbres. Lecteur, réfléchissez : étendez cette vérité ; tirez vos conséquences.

MOUVEMENT.

UN philosophe des environs du mont Krapac, me disait que le mouvement est essentiel à la matière.

Tout se meut, disait-il ; le soleil tourne continuellement sur lui-même, les planètes en font autant, chaque planète a plusieurs mouvemens

différens, & dans chaque planète tout tranſpire, tout eſt crible, tout eſt criblé ; le plus dur métal eſt percé d'une infinité de pores, par leſquels s'échappe continuellement un torrent de vapeurs qui circulent dans l'eſpace. L'univers n'eſt que mouvement ; donc le mouvement eſt eſſentiel à la matière.

Monſieur, lui dis-je, ne pourrait-on pas vous répondre : ce bloc de marbre, ce canon, cette maiſon, cette montagne ne remuent pas ; donc le mouvement n'eſt pas eſſentiel.

Ils remuent, répondit-il ; ils vont dans l'eſpace avec la terre par leur mouvement commun, & ils remuent ſi bien, (quoiqu'inſenſiblement) par leur mouvement propre, qu'au bout de quelques ſiècles, il ne reſtera rien de leurs maſſes, dont chaque inſtant détache continuellement des particules.

Mais, Monſieur, je puis concevoir la matière en repos ; donc le mouvement n'eſt pas de ſon eſſence.

Vraiment, je me ſoucie bien que vous conceviez ou que vous ne conceviez pas la matière en repos. Je vous dis qu'elle ne peut y être.

Cela eſt hardi ; & le chaos, s'il vous plait ?

Ah, ah ! le chaos ! ſi nous voulions parler du chaos, je vous dirais que tout y était néceſſairement en mouvement, & que le *ſouffle de Dieu y était porté ſur les eaux* ; que l'élément de l'eau étant reconnu exiſtant, les autres élémens exiſtaient auſſi ; que par conſéquent le feu exiſtait, qu'il n'y a point de feu ſans mouvement, que le mouvement eſt

essentiel au feu. Vous n'auriez pas beau jeu avec le chaos.

Hélas ! qui peut avoir beau jeu avec tous ces sujets de dispute ? mais vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi un corps en pousse un autre, parce que la matière est impénétrable ; parce que deux corps ne peuvent être ensemble dans le même lieu ? Parce qu'en tout genre le plus faible est chassé par le plus fort ?

Votre dernière raison est plus plaisante que philosophique. Personne n'a pu encore deviner la cause de la communication du mouvement.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit essentiel à la matière. Personne n'a pu deviner la cause du sentiment dans les animaux ; cependant, ce sentiment leur est si essentiel, que si vous supprimez l'idée de sentiment, vous anéantissez l'idée d'animal.

Hé bien, je vous accorde pour un moment que le mouvement soit essentiel à la matière, (pour un moment au moins, car je ne veux pas me brouiller avec les théologiens). Dites-nous donc comment une boule en fait mouvoir une autre ?

Vous êtes trop curieux, vous voulez que je vous dise ce qu'aucun philosophe n'a pu nous apprendre.

Il est plaisant que nous connaissions les lois du mouvement, & que nous ignorions le principe de toute communication de mouvement.

Il en est ainsi de tout ; nous savons les lois du raisonnement, & nous ne savons pas ce qui raisonne en nous. Les canaux dans lesquels

notre ſang & nos liqueurs coulent nous ſont très-connus, & nous ignorons ce qui forme notre ſang & nos liqueurs. Nous ſommes en vie, & nous ne ſavons pas ce qui nous donne la vie.

Apprenez-moi du moins ſi le mouvement étant eſſentiel, il n'y a pas toujours égale quantité de mouvement dans le monde.

C'eſt une ancienne chimère d'*Epicure* renouvelée par *Deſcartes*. Je ne vois pas que cette égalité de mouvement dans le monde ſoit plus néceſſaire qu'une égalité de triangles. Il eſt eſſentiel qu'un triangle ait trois angles & trois côtés; mais il n'eſt pas eſſentiel qu'il y ait toujours un nombre égal de triangles ſur ce globe.

Mais n'y a-t-il pas toujours égalité de forces, comme le diſent d'autres philoſophes ? (1)

C'eſt la même chimère. Il faudrait qu'en ce cas il y eût toujours un nombre égal d'hommes, d'animaux, d'êtres mobiles, ce qui eſt abſurde.

A propos, qu'eſt-ce que la force d'un corps en mouvement ? C'eſt le produit de ſa maſſe

(1) Il y a toujours égalité de forces vives, mais avec deux conditions. La première, que ſi une force variable dépendante du temps ou du lieu du corps influe ſur ſon mouvement, ce n'eſt plus la ſomme des forces qui reſte conſtante, mais la ſomme des forces vives; plus une certaine quantité variable qui dépend de cette force. La ſeconde, que cette égalité des forces vives ceſſe d'avoir lieu toutes les fois qu'on eſt obligé de ſuppoſer un changement qui ne ſe faſſe pas d'une manière inſenſible. Ainſi ce principe peut être vrai comme un principe mathématique d'une vérité de définition, mais non comme principe métaphyſique.

par sa vîtesse dans un temps donné. La masse d'un corps est quatre, sa vîtesse est quatre, la force de son coup sera seize. Un autre corps est deux, sa vîtesse deux, sa force est quatre; c'est le principe de toutes les mécaniques. *Leibnitz* annonça emphatiquement que ce principe était défectueux. Il prétendit qu'il fallait mesurer cette force, ce produit par la masse multipliée par le quarré de la vîtesse, Ce n'était qu'une chicane, une équivoque indigne d'un philosophe, fondée sur l'abus de la découverte du grand *Galilée*, que les espaces parcourus dans le mouvement uniformément accéléré étaient comme les quarrés des temps & des vîtesses.

Leibnitz ne considérait par le temps qu'il fallait considérer. Aucun mathématicien anglais n'adopta ce système de *Leibnitz*. Il fut reçu quelque temps en France par un petit nombre de géomètres. Il infecta quelques livres & même les Institutions physiques d'une personne illustre. *Maupertuis* traite fort mal *Mairan*, dans un livret intitulé A B C, comme s'il avait voulu enseigner l'*a b c* à celui qui suivait l'ancien & véritable calcul. *Mairan* avait raison; il tenait pour l'ancienne mesure de la masse multipliée par la vîtesse. On revint enfin à lui; le scandale mathématique disparut, & on renvoya dans les espaces imaginaires le charlatanisme du quarré de la vîtesse, avec les monades, qui sont le miroir concentrique de l'univers, & avec l'harmonie préétablie.

N.

NATURE.

Dialogue entre le philosophe & la nature.

LE PHILOSOPHE.

QUI es-tu, Nature, je vis dans toi, il y a cinquante ans que je te cherche, & je n'ai pu te trouver encore.

LA NATURE.

Les anciens Egyptiens, qui vivaient, dit-on, des douze cents ans, me firent le même reproche. Ils m'appelaient *Isis*; il me mirent un grand voile sur la tête, & ils dirent que personne ne pouvait le lever.

LE PHILOSOPHE.

C'est ce qui fait que je m'adresse à toi. J'ai bien pu mesurer quelques-uns de tes globes, connaître leurs routes, assigner les lois du mouvement; mais je n'ai pu savoir qui tu es.

Es-tu toujours agissante? es-tu toujours passive? tes élémens se sont-il arrangés d'eux-mêmes, comme l'eau se place sur le sable, l'huile sur l'eau, l'air sur l'huile? as-tu un esprit qui dirige toutes tes opérations, comme les conciles sont inspirés dès qu'ils sont assemblés, quoique leurs membres soient quelquefois des ignorans? de grâce, dis-moi le mot de ton énigme.

Allons, courage, disons ensemble : *Que sais-je ?*

MONTAGNE.

C'EST une fable bien ancienne, bien universelle que celle de la montagne, qui, ayant effrayé tout le pays par ses clameurs en travail d'enfant, fut sifflée de tous les assistans, quand elle ne mit au monde qu'une souris. Le parterre n'était pas philosophe. Les siffleurs devaient admirer. Il était aussi beau à la montagne d'accoucher d'une souris, qu'à la souris d'accoucher d'une montagne. Un rocher qui produit un rat, est quelque chose de très-prodigieux ; & jamais la terre n'a vu rien qui approche d'un tel miracle. Tous les globes de l'univers ensemble ne pourraient pas faire naître une mouche. Là où le vulgaire rit, le philosophe admire ; & il rit où le vulgaire ouvre de grands yeux stupides d'étonnement.

MORALE.

BAVARDS prédicateurs, extravagans controversistes, tâchez de vous souvenir que votre maître n'a jamais annoncé que le sacrement était le signe visible d'une chose invisible ; il n'a jamais admis quatre vertus cardinales & trois théologales ; il n'a jamais examiné si sa mère était venue au monde maculée ou immaculée ; il n'a jamais dit que les petits enfans qui mouraient sans baptême seraient damnés,

nés. Cessez de lui faire dire des choses auxquelles il ne pensa point. Il a dit, selon la vérité aussi ancienne que le monde : Aimez DIEU & votre prochain ; tenez-vous-en là, misérables ergoteurs, prêchez la morale & rien de plus. Mais observez-la cette morale ; que les tribunaux ne retentissent plus de vos procès ; n'arrachez plus par la griffe d'un procureur un peu de farine à la bouche de la veuve & de l'orphelin. Ne disputez plus un petit bénéfice avec la même fureur qu'on disputa la papauté dans le grand schisme d'Occident. Moines, ne mettez plus (autant qu'il est en vous) l'univers à contribution ; & alors nous pourrons vous croire.

Je viens de lire ces mots dans une déclamation en quatorze volumes, intitulée : *Histoire du bas empire.*

Les chrétiens avaient une morale ; mais les païens n'en avaient point.

Ah ! M. *le Beau*, auteur de ces quatorze volumes, où avez vous pris cette sottise ! eh ! qu'est-ce donc que la morale de *Socrate*, de *Zaleucus*, de *Charondas*, de *Cicéron*, d'*Epictète*, de *Marc-Antonin ?*

Il n'y a qu'une morale, M. *le Beau*, comme il n'y a qu'une géométrie. Mais, me dira-t-on, la plus grande partie des hommes ignore la géométrie. Oui ; mais dès qu'on s'y applique un peu, tout le monde est d'accord. Les agriculteurs, les manœuvres, les artistes n'ont point fait de cours de morale ; ils n'ont lu ni *de finibus* de *Cicéron*, ni les éthiques d'*Aristote* : mais sitôt qu'ils réfléchissent, il sont sans le savoir les disciples de *Cicéron* ; le tein-

turier indien, le berger tartare, & le matelot d'Angleterre connaissent le juste & l'injuste. *Confucius* n'a point inventé un système de morale, comme on bâtit un système de physique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du préteur *Festus* quand les Juifs le pressèrent de faire mourir *Paul* qui avait amené des étrangers dans leur temple. *Sachez*, leur dit-il, *que jamais les Romains ne condamnent personne sans l'entendre.*

Si les Juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale, les Romains la connaissaient & lui rendaient gloire.

La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différens, & que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient donc de DIEU comme la lumière. Nos superstitions ne sont que ténèbres. Lecteur, réfléchissez : étendez cette vérité ; tirez vos conséquences.

MOUVEMENT.

Un philosophe des environs du mont Krapac, me disait que le mouvement est essentiel à la matière.

Tout se meut, disait-il ; le soleil tourne continuellement sur lui-même, les planètes en font autant, chaque planète a plusieurs mouvemens

différens, & dans chaque planète tout transpire, tout est crible, tout est criblé; le plus dur métal est percé d'une infinité de pores, par lesquels s'échappe continuellement un torrent de vapeurs qui circulent dans l'espace. L'univers n'est que mouvement; donc le mouvement est essentiel à la matière.

Monsieur, lui dis-je, ne pourrait-on pas vous répondre: ce bloc de marbre, ce canon, cette maison, cette montagne ne remuent pas; donc le mouvement n'est pas essentiel.

Ils remuent, répondit-il; ils vont dans l'espace avec la terre par leur mouvement commun, & ils remuent si bien, (quoiqu'insensiblement) par leur mouvement propre, qu'au bout de quelques siècles, il ne restera rien de leurs masses, dont chaque instant détache continuellement des particules.

Mais, Monsieur, je puis concevoir la matière en repos; donc le mouvement n'est pas de son essence.

Vraiment, je me soucie bien que vous conceviez ou que vous ne conceviez pas la matière en repos. Je vous dis qu'elle ne peut y être.

Cela est hardi; & le chaos, s'il vous plait?

Ah, ah! le chaos! si nous voulions parler du chaos, je vous dirais que tout y était nécessairement en mouvement, & que le *souffle de Dieu y était porté sur les eaux*; que l'élément de l'eau étant reconnu existant, les autres élémens existaient aussi; que par conséquent le feu existait, qu'il n'y a point de feu sans mouvement, que le mouvement est

effentiel au feu. Vous n'auriez pas beau jeu avec le chaos.

Hélas ! qui peut avoir beau jeu avec tous ces fujets de difpute ? mais vous qui en favez tant, dites-moi pourquoi un corps en pouffe un autre, parce que la matière eft impénétrable ; parce que deux corps ne peuvent être enfemble dans le même lieu ? Parce qu'en tout genre le plus faible eft chaffé par le plus fort ?

Votre dernière raifon eft plus plaifante que philofophique. Perfonne n'a pu encore deviner la caufe de la communication du mouvement.

Cela n'empêche pas qu'il ne foit effentiel à la matière. Perfonne n'a pu deviner la caufe du fentiment dans les animaux ; cependant, ce fentiment leur eft fi effentiel, que fi vous fupprimez l'idée de fentiment, vous anéantiffez l'idée d'animal.

Hé bien, je vous accorde pour un moment que le mouvement foit effentiel à la matière, (pour un moment au moins, car je ne veux pas me brouiller avec les théologiens). Dites-nous donc comment une boule en fait mouvoir une autre ?

Vous êtes trop curieux, vous voulez que je vous dife ce qu'aucun philofophe n'a pu nous apprendre.

Il eft plaifant que nous connaiffions les lois du mouvement, & que nous ignorions le principe de toute communication de mouvement.

Il en eft ainfi de tout ; nous favons les lois du raifonnement, & nous ne favons pas ce qui raifonne en nous. Les canaux dans lefquels

notre sang & nos liqueurs coulent nous sont très-connus, & nous ignorons ce qui forme notre sang & nos liqueurs. Nous sommes en vie, & nous ne savons pas ce qui nous donne la vie.

Apprenez-moi du moins si le mouvement étant essentiel, il n'y a pas toujours égale quantité de mouvement dans le monde.

C'est une ancienne chimère d'*Epicure* renouvelée par *Descartes*. Je ne vois pas que cette égalité de mouvement dans le monde soit plus nécessaire qu'une égalité de triangles. Il est essentiel qu'un triangle ait trois angles & trois côtés; mais il n'est pas essentiel qu'il y ait toujours un nombre égal de triangles sur ce globe.

Mais n'y a-t-il pas toujours égalité de forces, comme le disent d'autres philosophes ? (1)

C'est la même chimère. Il faudrait qu'en ce cas il y eût toujours un nombre égal d'hommes, d'animaux, d'êtres mobiles, ce qui est absurde.

A propos, qu'est-ce que la force d'un corps en mouvement ? C'est le produit de sa masse

(1) Il y a toujours égalité de forces vives, mais avec deux conditions. La première, que si une force variable dépendante du temps ou du lieu du corps influe sur son mouvement, ce n'est plus la somme des forces qui reste constante, mais la somme des forces vives; plus une certaine quantité variable qui dépend de cette force. La seconde, que cette égalité des forces vives cesse d'avoir lieu toutes les fois qu'on est obligé de supposer un changement qui ne se fasse pas d'une manière insensible. Ainsi ce principe peut être vrai comme un principe mathématique d'une vérité de définition, mais non comme principe métaphysique.

par sa vîtesse dans un temps donné. La masse d'un corps est quatre, sa vîtesse est quatre, la force de son coup sera seize. Un autre corps est deux, sa vîtesse deux, sa force est quatre; c'est le principe de toutes les mécaniques. *Leibnitz* annonça emphatiquement que ce principe était défectueux. Il prétendit qu'il fallait mesurer cette force, ce produit par la masse multipliée par le quarré de la vîtesse, Ce n'était qu'une chicane, une équivoque indigne d'un philosophe, fondée sur l'abus de la découverte du grand *Galilée*, que les espaces parcourus dans le mouvement uniformément accéléré étaient comme les quarrés des temps & des vîtesses.

Leibnitz ne considérait par le temps qu'il fallait considérer. Aucun mathématicien anglais n'adopta ce systême de *Leibnitz*. Il fut reçu quelque temps en France par un petit nombre de géomètres. Il infecta quelques livres & même les Institutions physiques d'une personne illustre. *Maupertuis* traite fort mal *Mairan*, dans un livret intitulé A B C, comme s'il avait voulu enseigner l'*a b c* à celui qui suivait l'ancien & véritable calcul. *Mairan* avait raison; il tenait pour l'ancienne mesure de la masse multipliée par la vîtesse. On revint enfin à lui; le scandale mathématique disparut, & on renvoya dans les espaces imaginaires le charlatanisme du quarré de la vîtesse, avec les monades, qui sont le miroir concentrique de l'univers, & avec l'harmonie préétablie.

N.

NATURE.

Dialogue entre le philosophe & la nature.

LE PHILOSOPHE.

Qui es-tu, Nature, je vis dans toi, il y a cinquante ans que je te cherche, & je n'ai pu te trouver encore.

LA NATURE.

Les anciens Egyptiens, qui vivaient, dit-on, des douze cents ans, me firent le même reproche. Ils m'appelaient *Isis*; il me mirent un grand voile sur la tête, & ils dirent que personne ne pouvait le lever.

LE PHILOSOPHE.

C'est ce qui fait que je m'adresse à toi. J'ai bien pu mesurer quelques-uns de tes globes, connaître leurs routes, assigner les lois du mouvement; mais je n'ai pu savoir qui tu es.

Es-tu toujours agissante? es-tu toujours passive? tes élémens se sont-il arrangés d'eux-mêmes, comme l'eau se place sur le sable, l'huile sur l'eau, l'air sur l'huile? as-tu un esprit qui dirige toutes tes opérations, comme les conciles sont inspirés dès qu'ils sont assemblés, quoique leurs membres soient quelquefois des ignorans? de grâce, dis-moi le mot de ton énigme.

LA NATURE.

Je suis le grand tout. Je n'en sais pas davantage. Je ne suis pas mathématicienne ; & tout est arrangé chez moi selon les lois mathématiques. Devine si tu peux comment tout cela s'est fait.

LE PHILOSOPHE.

Certainement, puisque ton grand tout ne fait pas les mathématiques, & que tes lois sont de la plus profonde géométrie, il faut qu'il y ait un éternel géomètre qui te dirige, une intelligence suprême qui préside à tes opérations.

LA NATURE.

Tu as raison ; je suis eau, terre, feu, atmosphère, métal, minéral, pierre, végétal, animal. Je sens bien qu'il y a dans moi une intelligence ; tu en as une, tu ne la vois pas. Je ne vois pas non plus la mienne ; je sens cette puissance invisible ; je ne puis la connaître : pourquoi voudrais-tu, toi qui n'es qu'une petite partie de moi-même, savoir ce que je ne sais pas ?

LE PHILOSOPHE.

Nous sommes curieux. Je voudrais savoir comment étant si brute dans tes montagnes, dans tes déserts, dans tes mers, tu parais pourtant si industrieuse dans tes animaux, dans tes végétaux.

LA NATURE.

Mon pauvre enfant, veux-tu que je te dise la vérité ? c'est qu'on m'a donné un nom qui ne

ne me convient pas ; on m'appelle *nature* & je ſuis tout art.

LE PHILOSOPHE.

Ce mot dérange toutes mes idées. Quoi ! la nature ne ſerait que l'art ?

LA NATURE.

Oui, ſans doute. Ne ſais-tu pas qu'il y a un art infini dans ces mers, dans ces montagnes que tu trouves ſi brutes ? ne ſais-tu pas que toutes ces eaux gravitent vers le centre de la terre, & ne s'élèvent que par des lois immuables ; que ces montagnes qui couronnent la terre ſont les immenſes réſervoirs des neiges éternelles qui produiſent ſans ceſſe ces fontaines, ces lacs, ces fleuves, ſans leſquels mon genre animal & mon genre végétal périraient ? Et quant à ce qu'on appelle mes règnes animal, végétal, minéral, tu n'en vois ici que trois, apprends que j'en ai des millions. Mais ſi tu conſidères ſeulement la formation d'un inſecte, d'un épi de blé, de l'or & du cuivre, tout te paraîtra merveilles de l'art.

LE PHILOSOPHE.

Il eſt vrai. Plus j'y ſonge, plus je vois que tu n'es que l'art de je ne ſais quel grand être bien puiſſant & bien induſtrieux, qui ſe cache & qui te fait paraître. Tous les raiſonneurs depuis *Thalès*, & probablement long-temps avant lui, ont joué à colin-maillard avec toi ; ils ont dit : je te tiens, & ils ne tenaient rien. Nous reſſemblons tous à *Ixion* ; il croyait embraſſer *Junon*, & il ne jouiſſait que d'une nuée.

LA NATURE.

Puisque je suis tout ce qui eſt, comment un être tel que toi, une ſi petite partie de moi-même pourrait-elle me ſaiſir ? contentez-vous, atomes mes enfans, de voir quelques atomes qui vous environnent, de boire quelques gouttes de mon lait, de végéter quelques momens ſur mon ſein, & de mourir ſans avoir connu votre mère & votre nourrice.

LE PHILOSOPHE.

Ma chère mère, dis-moi un peu pourquoi tu exiſtes, pourquoi il y a quelque choſe ?

LA NATURE.

Je te répondrai ce que je réponds depuis tant de ſiècles à tous ceux qui m'interrogent ſur les premiers principes ; *je n'en ſais rien.*

LE PHILOSOPHE.

Le néant vaudrait-il mieux que cette multitude d'exiſtences faites pour être continuellement diſſoutes, cette foule d'animaux nés & reproduits pour en dévorer d'autres & pour être dévorés, cette foule d'êtres ſenſibles formés pour tant de ſenſations douloureuſes ; cette autre foule d'intelligences qui ſi rarement entendent raiſon, à quoi bon tout cela, nature ?

LA NATURE.

Oh ! va interroger celui qui m'a faite.

NÉCESSAIRE.

OSMIN.

Ne dites-vous pas que tout eſt néceſſaire ?

SELIM.

Si tout n'était pas néceſſaire, il s'enſuivrait que DIEU aurait fait des choſes inutiles.

OSMIN.

C'eſt-à-dire, qu'il était néceſſaire à la nature divine qu'elle fît tout ce qu'elle a fait ?

SELIM.

Je le crois, ou du moins je le ſoupçonne, il y a des gens qui penſent autrement ; je ne les entends point, peut-être ont-ils raiſon. Je crains la diſpute ſur cette matière.

OSMIN.

C'eſt auſſi d'un autre néceſſaire que je veux vous parler.

SELIM.

Quoi donc ? de ce qui eſt néceſſaire à un honnête homme pour vivre ? du malheur où l'on eſt réduit quand on manque du néceſſaire ?

OSMIN.

Non, car ce qui eſt néceſſaire à l'un ne l'eſt pas toujours à l'autre ; il eſt néceſſaire à un Indien d'avoir du riz, à un Anglais d'avoir de la viande, il faut une fourrure à un Ruſſe, & une étoffe de gaze à un Afri-

cain ; tel homme croit que douze chevaux de carrosse lui sont nécessaires, tel autre se borne à une paire de souliers, tel autre marche gaiement pieds nus : je veux vous parler de ce qui est nécessaire à tous les hommes.

SELIM.

Il me semble que DIEU a donné tout ce qu'il fallait à cette espèce ; des yeux pour voir ; des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un œsophage pour avaler, un estomac pour digérer, une cervelle pour raisonner, des organes pour produire leurs semblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naissent privés d'une partie de ces choses nécessaires ?

SELIM.

C'est que les lois générales de la nature ont amené des accidens qui ont fait naître des monstres ; mais en général l'homme est pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en société.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui servent à les faire vivre en société ?

SELIN.

Oui, j'ai voyagé avec *Paul Lucas*, & partout où j'ai passé j'ai vu qu'on respectait son père & sa mère, qu'on se croyait obligé de tenir sa promesse, qu'on avait de la pitié pour les innocens opprimés, qu'on détestait la

persécution, qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la nature, & les ennemis de cette liberté comme les ennemis du genre-humain ; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux & sans mains.

OSMIN.

Ces choses nécessaires, le sont-elles en tout temps & en tous lieux ?

SELIM.

Oui, sans cela elles ne seraient pas nécessaires à l'espèce humaine.

OSMIN.

Ainsi, une créance qui est nouvelle n'était pas nécessaire à cette espèce. Les hommes pouvaient très-bien vivre en société & remplir leur devoirs envers DIEU avant de croire que *Mahomet* avait eu de fréquens entretiens avec l'ange *Gabriel.*

SELIM.

Rien n'est plus évident, il serait ridicule de penser qu'on n'eût pu remplir ses devoirs d'homme avant que *Mahomet* fût venu au monde ; il n'était point du tout nécessaire à l'espèce humaine de croire à l'Alcoran : le monde allait avant *Mahomet* tout comme il va aujourd'hui. Si le mahométisme avait été nécessaire au monde il aurait existé en tous lieux ; DIEU, qui nous a donné à tous deux yeux pour voir son soleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité

de la religion musulmane. Cette secte n'est donc que comme les lois positives qui changent selon les temps & selon les lieux, comme les modes, comme les opinions des physiciens qui se succèdent les unes aux autres.

La secte musulmane ne pouvait donc être essentiellement nécessaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puisqu'elle existe, DIEU l'a permise?

SELIM.

Oui, comme il permet que le monde soit rempli de sottises, d'erreurs & de calamités. Ce n'est pas à dire que les hommes soient tous essentiellement faits pour être sots & malheureux, il permet que quelques hommes soient mangés par les serpens; mais on ne peut pas dire: DIEU a fait l'homme pour être mangé par des serpens.

OSMIN.

Qu'entendez-vous en disant DIEU permet? rien peut-il arriver sans ses ordres? permettre, vouloir, & faire, n'est-ce pas pour lui la même chose?

SELIM.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'est agir contre la justice divine, c'est désobéir à DIEU. Or, DIEU ne peut désobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime; mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup, d'où vient cela?

SELIM.

Il y a des gens qui le favent, mais ce n'eft pas moi ; tout ce que je fais bien, c'eft que l'Alcoran eft ridicule, quoique de temps en temps il y ait d'affez bonnes chofes ; certainement l'Alcoran n'était point néceffaire à l'homme, je m'en tiens là, je vois clairement ce qui eft faux, & je connais très-peu ce qui eft vrai.

OSMIN.

Je croyais que vous m'inftruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELIM.

N'eft-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs groffières & dangereufes qu'il vous débitent ?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une expofition des plantes nuifibles, & qui ne m'en montrerait pas une falutaire.

SELIM.

Je ne fuis point médecin, & vous n'êtes point malade ; mais il me femble que je vous donnerais une fort bonne recette, fi je vous difais : Défiez-vous de toutes les inventions des charlatans ; adorez DIEU ; foyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.

NEWTON ET DESCARTES.

SECTION PREMIÈRE.

UN français qui arrive à Londres, trouve les chofes bien changées en philofophie comme dans tout le refte. (1) Il a laiffé le monde plein, il le trouve vide. A Paris on voit l'univers compofé de tourbillons de matière fubtile ; à Londres on ne voit rien de cela. Chez vous c'eft la preffion de la lune qui caufe le flux de la mer : chez les anglais c'eft la mer qui gravite vers la lune ; de façon que quand vous croyez que la lune devrait nous donner marée haute, ces meffieurs croient qu'on doit avoir marée baffe ; ce qui malheureufement ne peut fe vérifier ; car il aurait fallu, pour s'en éclaircir, examiner la lune & les marées au premier inftant de la création. Vous remarquerez encore que le foleil, qui en France n'entre pour rien dans cette affaire, y contribue ici environ pour fon quart. Chez vos cartéfiens tout fe fait par une impulfion qu'on ne comprend guère ; chez M. *Newton*, c'eft par une attraction dont on ne connaît pas mieux la caufe. A Paris, vous vous figurez la terre faite comme un melon ; à Londres elle eft aplatie des deux côtés. La lumière pour un cartéfien exifte dans l'air ;

(1) Lorfque cet article a été écrit, c'eft-à-dire, vers 1730, plus de quarante ans après la publication du livre des Principes, toute la France était encore cartéfienne.

pour un newtonien, elle vient du soleil en six minutes & demie. Votre chimie fait toutes ses opérations avec des acides, des alkalis, & de la matière subtile ; l'attraction domine jusque dans la chimie anglaise.

L'essence même des choses a totalement changé. Vous ne vous accordez ni sur la définition de l'ame, ni sur celle de la matière. *Descartes* assure que l'ame est la même chose que la pensée, & M. *Locke* lui prouve assez bien le contraire. *Descartes* assure encore que l'étendue seule fait la matière ; *Newton* y ajoute la solidité. Voilà de sérieuses contrariétés !

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Ce fameux *Newton*, ce destructeur du système cartésien, mourut au mois de mars de l'an 1727. Il a vécu honoré de ses compatriotes, & a été enterré comme un roi qui aurait fait du bien à ses sujets. On a lu avec avidité, & l'on a traduit en anglais l'éloge de M. *Newton*, que M. de *Fontenelle* a prononcé dans l'académie des sciences. On attendait en Angleterre son jugement, comme une déclaration solemnelle de la supériorité de la philosophie anglaise : mais quand on a vu que non-seulement il s'était trompé en rendant compte de cette philosophie, mais qu'il comparait *Descartes* à *Newton*, toute la société royale de Londres s'est soulevée ; loin d'acquiescer au jugement, on a fort critiqué le discours. Plusieurs même (& ceux-là ne sont pas les plus philosophes) ont été choqués de cette comparaison, seulement parce que *Descartes* était français.

Il faut avouer que ces deux grands-hommes

ont été bien différens l'un de l'autre dans leur conduite, dans leur fortune & dans leur philosophie. *Descartes* était né avec une imagination brillante & forte, qui en fit un homme singulier dans sa vie privée, comme dans sa manière de raisonner. Cette imagination ne put se cacher même dans ses ouvrages philosophiques, où l'on voit à tous momens des comparaisons ingénieuses & brillantes. La nature en avait presque fait un poëte; & en effet, il composa pour la reine de Suède un divertissement en vers, que pour l'honneur de sa mémoire on n'a pas fait imprimer. Il essaya quelque temps du métier de la guerre; & depuis étant devenu tout-à-fait philosophe, il ne crut pas indigne de lui de faire l'amour. Il eut de sa maîtresse une fille nommée *Francine*, qui mourut jeune, & dont il regretta beaucoup la perte. Ainsi il éprouva tout ce qui appartient à l'humanité.

Il crut long-temps qu'il était nécessaire de fuir les hommes, & sur-tout sa patrie, pour philosopher en liberté. Il avait raison; les hommes de son temps n'en savaient pas assez pour l'éclairer, & n'étaient guère capables que de lui nuire. Il quitta la France, parce qu'il cherchait la vérité, qui était persécutée alors par la misérable philosophie de l'école; mais il ne trouva pas plus de raison dans les universités de la Hollande où il se retira. Car dans le temps qu'on condamnait en France les seules propositions de sa philosophie qui fussent vraies, il fut aussi persécuté par les prétendus philosophes de Hollande, qui ne l'entendaient pas mieux, & qui voyant de plus près sa

gloire, haïssaient davantage sa personne. Il fut obligé de sortir d'Utrecht : il essuya l'accusation d'athéisme, dernière ressource des calomniateurs ; & lui, qui avait employé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence d'un DIEU, fut accusé de n'en point reconnaître. Tant de persécutions supposaient un très-grand mérite & une réputation éclatante ; aussi avait-il l'un & l'autre. La raison perça même un peu dans le monde à travers les ténèbres de l'école & les préjugés de la superstition populaire. Son nom fit enfin tant de bruit, qu'on voulut l'attirer en France par des récompenses. On lui proposa une pension de mille écus. Il vint sur cette espérance, paya les frais de la patente qui se vendait alors, n'eut point la pension, & s'en retourna philosopher dans sa solitude de Nord-Hollande, dans le temps que le grand *Galilée*, à l'âge de quatre-vingts ans, gémissait dans les prisons de l'inquisition, pour avoir démontré le mouvement de la terre. Enfin, il mourut à Stockholm d'une mort prématurée, & causée par un mauvais régime, au milieu de quelques savans ses ennemis, & entre les mains d'un médecin qui le haïssait.

La carrière du chevalier *Newton* a été toute différente : il a vécu près de quatre-vingt-cinq ans, toujours tranquille, heureux & honoré dans sa patrie. Son grand bonheur a été non-seulement d'être né dans un pays libre, mais dans un temps où les impertinences scolastiques étant bannies, la raison seule était cultivée ; le monde ne pouvait être que son écolier & non son ennemi.

Une oppofition fingulière dans laquelle il fe trouve avec *Defcartes*, c'eft que dans le cours d'une fi longue vie, il n'a eu ni paffion ni faibleffe. Il n'a jamais approché d'aucune femme : c'eft ce qui m'a été confirmé par le médecin & le chirurgien entre les bras de qui il eft mort : (2) on peut admirer en cela *Newton* ; mais il ne faut pas blâmer *Defcartes*.

L'opinion publique en Angleterre fur ces deux philofophes, eft que le premier était un rêveur, & que l'autre etait un fage. Très-peu de perfonnes à Londres lifent *Defcartes*, dont effectivement les ouvrages font devenus inutiles ; très-peu lifent auffi *Newton*, parce qu'il faut être fort favant pour le comprendre. Cependant tout le monde parle d'eux ; on n'accorde rien au français, & on donne tout à l'anglais. Quelques gens croient que fi l'on ne s'en tient plus à l'horreur du vide, fi l'on fait que l'air eft pefant, fi l'on fe fert de lunettes d'approche, on en a l'obligation à *Newton* ; il eft ici l'*Hercule* de la fable, à qui les ignorans attribuaient tous les faits des autres héros.

Dans une critique que l'on a faite à Londres du difcours de M. de *Fontenelle*, on a ofé avancer que *Defcartes* n'était pas grand géomètre. Ceux qui parlent ainfi, peuvent fe re-

(2) Cela prouve que le médecin de *Newton* n'était pas auffi bon phyficien que lui: Il n'exifte pour les hommes aucun figne certain de virginité ; & un homme qui meurt à quatre-vingt-cinq ans, dont l'ame a été modérée, & qui a mené une vie retirée & paifible, peut avoir eu des faibleffes fans qu'il refte de témoins. D'ailleurs, quand *Newton* n'aurait jamais connu ce genre de plaifir, quel bien en réfulterait-il pour le genre-humain ?

procher de battre leur nourrice. *Descartes* a fait un aussi grand chemin, du point où il a trouvé la géométrie jusqu'au point où il l'a poussée, que *Newton* en a fait après lui. Il est le premier qui ait enseigné la manière de donner les équations algébriques des courbes. Sa géométrie, grâces à lui, devenue commune, était de son temps si profonde, qu'aucun professeur n'osa entreprendre de l'expliquer, & qu'il n'y avait guère en Hollande que *Schouten*, & en France que *Fermat*, qui l'entendissent. Il porta cet esprit de géométrie & d'invention dans la dioptrique, qui devint entre ses mains un art tout nouveau; & s'il s'y trompa beaucoup, c'est qu'un homme qui découvre de nouvelles terres, ne peut tout d'un coup en connaître toutes les propriétés.

Ceux qui le suivent lui ont au moins l'obligation de la découverte. Je ne nierai pas que tous les autres ouvrages de M. *Descartes* ne fourmillent d'erreurs.

La géométrie était un guide que lui-même avait en quelque façon formé, & qui l'aurait conduit surement dans sa physique; cependant il abandonna à la fin ce guide, & se livra à l'esprit de système. Alors sa philosophie ne fut plus qu'un roman ingénieux, & tout au plus vraisemblable pour les philosophes ignorans du même temps. Il se trompa sur la nature de l'ame, sur les lois du mouvement, sur la nature de la lumière. Il admit des idées innées; il inventa de nouveaux élémens; il créa un monde; il fit l'homme à sa mode; & on dit avec raison que l'homme de *Descartes* n'est en effet que celui de *Descartes*, fort

éloigné de l'homme véritable. Il poussa ses erreurs métaphysiques, jusqu'à prétendre que deux & deux font quatre parce que DIEU l'a voulu ainsi; mais ce n'est point trop dire qu'il était estimable, même dans ses égaremens. Il se trompa; mais ce fut au moins avec méthode, de conséquence en conséquence. S'il inventa de nouvelles chimères en physique, au moins il en détruisit d'anciennes; il apprit aux hommes de son temps à raisonner & à se servir contre lui-même de ses armes. S'il n'a pas payé en bonne monnaie, c'est beaucoup d'avoir décrié la fausse.

Descartes donna un œil aux aveugles : ils virent les fautes de l'antiquité, & les siennes; la route qu'il ouvrit est depuis lui devenue immense. Le petit livre de *Rohault* a fait pendant quelque temps une physique complète; aujourd'hui tous les recueils des académies de l'Europe ne font pas même un commencement de système. En approfondissant cet abyme, il s'est trouvé infini.

SECTION II.

NEWTON fut d'abord destiné à l'Eglise. Il commença par être théologien, & il lui en resta des marques toute sa vie. Il prit sérieusement le parti d'*Arius* contre *Athanase*. Il alla même un peu plus loin qu'*Arius*, ainsi que tous les sociniens. Il y a aujourd'hui en Europe beaucoup de savans de cette opinion; je ne dirai pas de cette communion, car ils ne font point de corps. Ils sont même par-

tagés, & plusieurs d'entr'eux réduisent leur système au pur déisme, accommodé avec la morale du CHRIST. *Newton* n'était pas de ces derniers. Il ne différait de l'Eglise anglicane que sur le point de la consubstantiabilité, & il croyait tout le reste.

Une preuve de sa bonne foi, c'est qu'il a commenté l'Apocalypse. Il y trouve clairement que le pape est l'antechrist, & il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment qu'il a voulu par ce commentaire consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle.

Bien des gens en lisant le peu de métaphysique que *Newton* a mis à la fin de ses *Principes mathématiques*, y ont trouvé quelque chose d'aussi obscur que l'Apocalypse. Les métaphysiciens & les théologiens ressemblent assez à cette espèce de gladiateurs qu'on fesait combattre les yeux couverts d'un bandeau. Mais quand *Newton* travailla les yeux ouverts à ses mathématiques, sa vue porta aux bornes du monde.

Il a inventé le calcul qu'on appelle de l'*infini*; il a découvert & démontré un principe nouveau qui fait mouvoir toute la nature. On ne connaissait point la lumière avant lui. On n'en avait que des idées confuses & fausses. Il a dit : Que la lumière soit connue, & elle l'a été.

Les télescopes de réflexion ont été inventés par lui. Le premier a été fait de ses mains ; & il a fait voir pourquoi on ne peut pas augmenter la force & la portée des télescopes ordinaires. Ce fut à l'occasion de son nou-

veau télescope qu'un jésuite allemand prit *Newton* pour un ouvrier, pour un feseur de lunettes. *Artifex quidam nomine Newton*, dit-il dans un petit livre. La postérité l'a bien vengé depuis. On lui fesait en France plus d'injustice; on le prenait pour un feseur d'expériences qui s'était trompé; & parce que *Mariotte* se servit de mauvais prismes, on rejeta les découvertes de *Newton*.

Il fut admiré de ses compatriotes dès qu'il eut écrit & opéré. Il n'a été bien connu en France qu'au bout de quarante années. Mais en récompense nous avions la matière cannelée & la matière rameuse de *Descartes*, & les petits tourbillons mollasses du révérend père *Mallebranche*, & le système de M. *Privat de Molière*, qui ne vaut pas pourtant *Poquelin de Molière*.

De tous ceux qui ont un peu vécu avec monsieur le cardinal de *Polignac*, il n'y a personne qui ne lui ait entendu dire que *Newton* était péripatéticien, & que ses rayons colorifiques, & sur-tout son attraction, sentaient beaucoup l'athéisme. Le cardinal de *Polignac* joignait à tous les avantages qu'il avait reçus de la nature une très-grande éloquence; il fesait des vers latins avec une facilité heureuse & étonnante; mais il ne savait que la philosophie de *Descartes*, & il avait retenu par cœur ses raisonnemens comme on retient des dates. Il n'était point devenu géomètre, & il n'était pas né philosophe. Il pouvait juger les Catilinaires & l'Enéide, non pas *Newton* & *Locke*.

Quand on considère que *Newton*, *Locke*, *Clarke*,

Clarke, *Leibnitz* auraient été perſécutés en France, empriſonnés à Rome, brûlés à Liſbonne, que faut-il penſer de la raiſon humaine? Elle eſt née dans ce ſiècle en Angleterre. Il y avait eu du temps de la reine *Marie* une perſécution aſſez forte ſur la manière de prononcer le grec, & les perſécuteurs ſe trompaient. Ceux qui mirent *Galilée* en pénitence ſe trômpaient encore plus. Tout inquiſiteur devrait rougir juſqu'au fond de l'ame, en voyant ſeulement une ſphère de *Copernic*. Cependant ſi *Newton* était né en Portugal, & qu'un dominicain eût vu une héréſie dans la raiſon inverſe du quarré des diſtances, on aurait revêtu le chevalier *Iſaac Newton* d'un *ſanbenito* dans un *auto-da-fé*.

On a ſouvent demandé pourquoi ceux que leur miniſtère engage à être ſavans & indulgens, ont été ſi ſouvent ignorans & impitoyables. Ils ont été ignorans parce qu'ils avaient long-temps étudié, & ils ont été cruels parce qu'ils ſentaient que leurs mauvaiſes études étaient l'objet du mépris des ſages. Certainement les inquiſiteurs qui eurent l'effronterie de condamner le ſyſtème de *Copernic*, non-ſeulement comme hérétique, mais comme abſurde, n'avaient rien à craindre de ce ſyſtème. La terre a beau être emportée autour du ſoleil ainſi que les autres planètes, ils ne perdaient rien de tous leurs revenus ni de leurs honneurs. Le dogme même eſt toujours en ſureté, quand il n'eſt combattu que par des philoſophes: toutes les académies de l'univers ne changeront rien à la croyance du peuple. Quel eſt donc le principe de cette rage qui a tant de fois animé les *Anitus* contre les *Socrates*? c'eſt

que les *Anitus* difent dans le fond de leur cœur : Les *Socrates* nous méprifent.

J'avais cru dans ma jeuneffe que *Newton* avait fait fa fortune par fon extrême mérite. Je m'étais imaginé que la cour & la ville de Londres l'avaient nommé par acclamation grand-maître des monnaies du royaume. Point du tout. *Ifaac Newton* avait une nièce affez aimable nommée madame *Conduit* ; elle plut beaucoup au grand-tréforier *Hallifax*. Le calcul infinitéfimal & la gravitation ne lui auraient fervi de rien fans une jolie nièce.

SECTION III.

De la chronologie réformée par Newton, qui fait le monde moins vieux de cinq cents ans.

Il me refte à vous parler d'un autre ouvrage plus à la portée du genre-humain, mais qui fe fent toujours de cet efprit créateur que M. *Newton* portait dans toutes fes recherches. C'eft une chronologie toute nouvelle ; car dans tout ce qu'il entreprenait, il fallait qu'il changeât les idées reçues par les autres hommes. Accoutumé à débrouiller des chaos, il a voulu porter au moins quelque lumière dans celui des fables anciennes confondues avec l'hiftoire, & fixer une chronologie incertaine. Il eft vrai qu'il n'y a point de famille, de ville, de nation qui ne cherche à reculer fon

origine. De plus, les premiers historiens sont les plus négligens à marquer les dates. Les livres étant moins communs mille fois qu'aujourd'hui, & par conséquent moins exposés à la critique, on trompait le monde plus impunément; & puisqu'on a évidemment supposé des faits, il est assez probable qu'on a supposé des dates. En général, il parut à M. *Newton* que le monde était de cinq cents ans plus jeune que les chronologistes ne le disent. Il fonde son idée sur le cours ordinaire de la nature, & sur les observations astronomiques.

On entend ici par le cours de la nature, le temps de chaque génération des hommes. Les Egyptiens s'étaient servis les premiers de cette manière incertaine de compter, quand ils voulurent écrire les commencemens de leur histoire. Ils comptaient trois cents quarante-une générations depuis *Menès* jusqu'à *Sethon*; & n'ayant pas de dates fixes, ils évaluèrent trois générations à cent ans. Ainsi ils comptèrent du règne de *Menès* au règne de *Sethon*, onze mille trois cents quarante années. Les Grecs, avant de compter par olympiades, suivirent la méthode des Egyptiens, & étendirent un peu la durée des générations, en poussant chaque génération jusqu'à quarante années. Or, en cela les Egyptiens & les Grecs se trompèrent dans leur calcul. Il est bien vrai que, selon le cours ordinaire de la nature, trois générations font environ cent à six-vingts ans; mais ils s'en faut bien que trois règnes tiennent ce nombre d'années. Il est très-évident qu'en général les hommes vivent plus long-temps que les rois ne règnent. Ainsi un

homme qui voudra écrire l'hiſtoire ſans avoir de dates préciſes, & qui ſaura qu'il y a neuf rois chez une nation, aura grand tort s'il compte trois cents ans pour ces neuf rois. Chaque génération eſt d'environ trente ans, chaque règne eſt d'environ vingt, l'un portant l'autre. Prenez les trente rois d'Angleterre depuis *Guillaume le conquérant* juſqu'à *George I*, ils ont régné ſix cents quarante-huit ans; ce qui réparti ſur les trente rois donne à chacun vingt-un ans & demi de règne. Soixante-trois rois de France ont régné, l'un portant l'autre, chacun à peu près vingt ans. Voilà le cours ordinaire de la nature. Donc les anciens ſe ſont trompés, quand ils ont égalé en général la durée des règnes à la durée des générations; donc ils ont trop compté, donc il eſt à propos de retrancher un peu de leur calcul.

Les obſervations aſtronomiques ſemblent prêter encore un plus grand ſecours à notre philoſophe. Il paraît plus fort en combattant ſur ſon terrain. Vous ſavez que la terre, outre ſon mouvement annuel, qui l'emporte autour du ſoleil d'occident en orient, dans l'eſpace d'une année, a encore une révolution ſingulière plutôt ſoupçonnée que connue juſqu'à ces derniers temps. Ses pôles ont un mouvement très-lent de rétrogradation d'orient en occident, qui fait que chaque jour leur poſition ne répond pas préciſément au même point du ciel. Cette différence, inſenſible en une année, devient aſſez forte avec le temps; & au bout de ſoixante & douze ans on trouve que la différence eſt d'un degré, c'eſt-à-dire, de la

trois cent soixantième partie de tout le ciel. Ainsi après soixante & douze années le colure de l'équinoxe du printemps, qui passait par une fixe, répond à une autre fixe éloignée de la première d'un degré. De-là vient que le soleil, au lieu d'être dans la partie du ciel où était le belier du temps d'*Hipparque*, se trouve répondre à cette partie du ciel où sont les poissons; & que les gemeaux sont à la place où le taureau était alors. Tous les signes ont changé de place; cependant nous retenons toujours la manière de parler des anciens. Nous disons que le soleil est dans le belier au printemps, par la même condescendance que nous disons que le soleil tourne.

Hipparque fut le premier chez les Grecs qui s'aperçut de quelque changement dans les constellations par rapport aux équinoxes, ou plutôt qui l'apprit des Egyptiens. Les philosophes attribuèrent ce mouvement aux étoiles; car alors on était bien loin d'imaginer une telle révolution dans la terre. On la croyait en tout sens immobile. Ils créèrent donc un ciel où ils attachèrent toutes les étoiles, & donnèrent à ce ciel un mouvement particulier, qui le fesait avancer vers l'orient, pendant que toutes les étoiles semblaient faire leur route journalière d'orient en occident. A cette erreur ils en ajoutèrent une seconde bien plus essentielle. Ils crurent que le ciel prétendu des étoiles fixes avançait d'un degré vers l'orient en cent années. Ainsi ils se trompèrent dans leur calcul astronomique, aussi-bien que dans leur système physique. Par exemple, un astronome aurait dit alors : L'équinoxe du printemps a été du temps



d'un tel obſervateur dans un tel ſigne, à une telle étoile ; il a fait deux degrés de chemin depuis cet obſervateur juſqu'à nous : or, deux degrés valent deux cents ans ; donc cet obſervateur vivait deux cents ans avant moi. Il eſt certain qu'un aſtronome, qui aurait raiſonné ainſi, ſe ſerait trompé environ de cinquante ans. Voilà pourquoi les anciens, doublement trompés, composèrent leur grande année du monde, c'eſt-à-dire, de la révolution de tout le ciel, d'environ trente-ſix mille ans. Mais les modernes ſavent que cette révolution imaginaire du ciel des étoiles n'eſt autre choſe que la révolution des pôles de la terre, qui ſe fait en vingt-cinq mille neuf cents ans. Il eſt bon de remarquer ici en paſſant que M. *Newton*, en déterminant la figure de la terre, a très-heureuſement expliqué la raiſon de cette révolution.

Tout ceci poſé, il reſte, pour fixer la chronologie, de voir par quelle étoile le colure des équinoxes coupe aujourd'hui l'écliptique au printemps, & de ſavoir s'il ne ſe trouve point quelque ancien, qui nous ait dit en quel point l'écliptique était coupée de ſon temps par le même colure des équinoxes. *Clément Alexandrin* rapporte que *Chiron*, qui était de l'expédition des Argonautes, obſerva les conſtellations au temps de cette fameuſe expédition, & fixa l'équinoxe du printemps au milieu du belier, l'équinoxe d'automne au milieu de la balance, le ſolſtice de notre été au milieu du cancre, & le ſolſtice d'hiver au milieu du capricorne.

Long-temps après l'expédition des Argo-

nautes, & un an avant la guerre du Péloponèse, *Meton* observa que le point du solstice d'été passait par le sixième degré du cancre.

Or, chaque signe du zodiaque est de trente degrés. Du temps de *Chiron*, le solstice était à la moitié du signe, c'est-à-dire, au quinzième degré; un an avant la guerre du Péloponèse il était au huitième; donc il avait rétrogradé de sept degrés; (un degré vaut soixante & douze ans) donc, du commencement de la guerre du Péloponèse à l'entreprise des Argonautes, il n'y a que sept fois soixante & douze ans, qui font cinq cents quatre ans, & non pas sept cents années, comme le disaient les Grecs. Ainsi, en comparant l'état du ciel d'aujourd'hui à l'état où il était alors, nous voyons que l'expédition des Argonautes doit être placée neuf cents ans avant JESUS-CHRIST, & non pas environ quatorze cents ans; & que par conséquent le monde est moins vieux d'environ cinq cents ans qu'on ne pensait. Par-là toutes les époques sont rapprochées, & tout est fait plus tard qu'on ne le dit. Ce système paraît vrai, je ne sais s'il fera fortune, & si l'on voudra se résoudre sur ces idées à réformer la chronologie du monde. Peut-être les savans trouveraient-ils que c'en serait trop d'accorder à un même homme l'honneur d'avoir perfectionné à la fois la physique, la géométrie & l'histoire; ce serait une espèce de monarchie universelle, dont l'amour-propre s'accommode mal-aisément. Aussi dans le temps que les partisans des tourbillons & de la matière cannelée attaquaient la gravitation démontrée, le révérend

père *Souciet* & M. *Fréret* écrivaient contre la chronologie de *Newton* avant qu'elle fût imprimée.

NOEL.

PERSONNE n'ignore que c'est la fête de la naissance de JESUS. La plus ancienne fête qui ait été célébrée dans l'Eglise après celles de la pâque & de la pentecôte, ce fut celle du baptême de JESUS. Il n'y avait encore que ces trois fêtes quand *St Chrisostôme* prononça son Homélie sur la pentecôte. Nous ne parlons pas des fêtes de martyrs qui étaient d'un ordre fort inférieur. On nomma celle du baptême de JESUS l'Epiphanie, à l'exemple des Grecs qui donnaient ce nom aux fêtes qu'ils célébraient en mémoire de l'apparition ou de la manifestation des Dieux sur la terre, parce que ce ne fut qu'après son baptême que JESUS commença de prêcher l'évangile.

On ne sait si vers la fin du quatrième siècle on solennisait cette fête dans l'île de Chypre le 6 de novembre; mais si *St Epiphane* (*a*) soutenait que JESUS avait été baptisé ce jour-là. *St Clément* d'Alexandrie (*b*) nous apprend que si les basilidiens fesaient cette fête le 15 de tybi, pendant que d'autres la mettaient au 11 du même mois, c'est-à-dire, les uns au 10 de janvier, & les autres au 6: cette dernière opinion est celle que l'on suit encore. A l'égard de sa naissance, comme on n'en savait

(*a*) Hérésie 51, n. 17 & 19.

(*b*) Stromates, l. I, p. 340.

précisément

précisément ni le jour, ni le mois, ni l'année, elle n'était point fêtée.

Suivant les remarques qui sont à la fin des œuvres du même père, ceux qui avaient recherché le plus curieusement le jour auquel JESUS était né, disaient les uns que c'était le 25 du mois égyptien pachon, c'est-à-dire, le 20 de mai, & les autres le 24 ou le 25 de pharmuthi, jours qui répondent au 19 ou 20 d'avril. Le savant M. de *Beausobre* (*c*) croit que ces derniers étaient les valentiniens. Quoi qu'il en soit, l'Orient & l'Egypte fesaient la fête de la nativité de JESUS le 6 de janvier, le même jour que celle de son baptême, sans qu'on puisse savoir au moins avec certitude, ni quand cette coutume commença, ni quelle en fut la véritable raison.

L'opinion & la pratique des Occidentaux furent toutes différentes de celles de l'Orient. Les centuriateurs de Magdebourg (*d*) rapportent un passage de *Théophile* de Césarée qui fait parler ainsi les Eglises des Gaules : Comme on célèbre la naissance de JESUS-CHRIST le 25 décembre, quelque jour de la semaine que tombe ce 25, on doit célébrer de même la résurrection de JESUS-CHRIST le 25 mars, quelque jour que ce soit, parce que le Seigneur est ressuscité ce jour-là.

Si le fait est vrai, il faut avouer que les évêques des Gaules étaient bien prudens & bien raisonnables. Persuadés, comme toute l'antiquité, que JESUS avait été crucifié le

(*c*) Hist. du Manich. t. II, p. 692.

(*d*) Cent. 2, col 118.



23 mars, & qu'il était reſſuſcité le 25, ils feſaient la pâque de ſa mort le 23, & celle de ſa réſurrection le 25, ſans ſe mettre en peine d'obſerver la pleine lune, ce qui était au fond une cérémonie judaïque, & ſans s'aſtreindre au dimanche. Si l'Egliſe les avait imités, elle eût évité les diſputes longues & ſcandaleuſes qui penſèrent diviſer l'Orient & l'Occident, & qui, après avoir duré un ſiècle & demi, ne furent terminées que par le premier concile de Nicée.

Quelques ſavans conjecturent que les Romains choiſirent le ſolſtice d'hiver pour y mettre la naiſſance de JESUS, parce que c'eſt alors que le ſoleil commence à ſe rapprocher de notre hémiſphère. Dès le temps de *Jules-Céſar*, le ſolſtice civil, politique fut fixé au 25 décembre. C'était à Rome une fête où l'on célébrait le retour du ſoleil ; ce jour s'appelait *bruma*, comme le remarque *Pline*, (*e*) qui le fixe, ainſi que *Servius*, (*f*) au 8 des kalendes de janvier. Il ſe peut que cette penſée eût quelque part au choix du jour, mais elle n'en fut pas l'origine. Un paſſage de *Joſephe*, qui eſt évidemment faux, trois ou quatre erreurs des anciens, & une explication très-myſtique d'un mot de *St Jean-Baptiſte* en ont été la cauſe, comme *Joſephe Scaliger* va nous l'apprendre.

Il plut aux anciens, dit ce ſavant critique, (*g*) de ſuppoſer premièrement que *Zacharie*

(*e*) Hiſtoire naturelle, liv. XVIII, chap. 25.

(*f*) Sur le vers 720 du ſeptième livre de l'Énéide.

(*g*) Can. iſagog. liv. III, pag. 305.

était souverain sacrificateur lorsque JESUS naquit. Rien n'est plus faux, & il n'y a plus personne qui le croie, au moins parmi ceux qui ont quelques connaissances.

Secondement, les anciens supposèrent ensuite que *Zacharie* était dans le lieu très-saint, & qu'il y offrait le parfum, lorsque l'ange lui apparut & lui annonça la naissance d'un fils.

Troisièmement, comme le souverain sacrificateur n'entrait dans le sanctuaire qu'une fois l'année, le jour des expiations, qui était le 10 du mois judaïque tifri, qui répond en partie à celui de septembre, les anciens supposèrent que ce fut le 27, & ensuite le 23 ou le 24 que *Zacharie* étant de retour chez lui après la fête, *Elisabeth* sa femme conçut *Jean-Baptiste*. C'est ce qui fit mettre la fête de la conception de ce saint à ces jours-là. Comme les femmes portent leurs enfans ordinairement deux cents soixante & dix ou deux cents soixante & quatorze jours, il fallut placer la naissance de *St Jean* au 24 juin. Voilà l'origine de St Jean; voici celle de Noël qui en dépend.

Quatrièmement, on suppose qu'il y eut six mois entiers entre la conception de *Jean-Baptiste* & celle de JESUS, quoique l'ange dit simplement à *Marie* (*h*) que c'était alors le sixième mois de la grossesse d'*Elisabeth*. On mit donc conséquemment la conception de JESUS au 25 mars, & l'on conclut de ces diverses suppositions que JESUS devait être né le 25

(*h*) *Luc*, chap. I, v. 36.

décembre, neuf mois précisément après sa conception.

Il y a bien du merveilleux dans ces arrangemens. Ce n'est pas un des moindres que les quatre points cardinaux de l'année, qui sont les deux équinoxes & les deux solstices tels qu'on les avait placés alors, soient marqués des conceptions & des naissances de *Jean-Baptiste* & de JESUS. Mais voici un merveilleux bien plus digne d'être remarqué. C'est que le solstice où JESUS naquit, est l'époque de l'accroissement des jours, au lieu que celui où *Jean-Baptiste* vint au monde est l'époque de leur diminution. C'est ce que le saint précurseur avait insinué d'une manière très-mystique dans ces mots, où parlant de JESUS, (*i*) il faut, dit-il, qu'il croisse & que je diminue.

C'est à quoi *Prudence* fait allusion dans une hymne sur la nativité du Seigneur. Cependant *St Léon* (*k*) dit que de son temps il y avait à Rome des gens qui disaient que ce qui rendait la fête vénérable, était moins la naissance de JESUS que le retour, & comme ils s'exprimaient, la nouvelle naissance du soleil. *St Epiphane* (*l*) assure qu'il est constant que JESUS naquit le 6 de janvier; mais *St Clément* d'Alexandrie, bien plus ancien & plus savant que lui, place cette naissance au 18 novembre de la vingt-huitième année d'*Auguste*. Cela se déduit, selon la remarque

(*i*) *Jean*, chap. IV, v. 30.

(*k*) Sermon 21, t. II, p. 148.

(*l*) Héréfie 51. n. 29.

du jésuite *Petau* sur *St Epiphane*, de ces paroles de *St Clément* : (*m*) Depuis la naissance de JESUS-CHRIST jusqu'à la mort de *Commode*, il y a en tout 194 ans un mois & treize jours. Or *Commode* mourut, suivant *Petau*, le dernier décembre de l'année 192 de l'ère vulgaire ; il faut donc que, selon *Clément*, JESUS soit né un mois & treize jours avant le dernier décembre, & par conséquent le 18 novembre de la vingt-huitième année d'*Auguste*. Sur quoi il faut observer que *St Clément* ne compte les années d'*Auguste* que depuis la mort d'*Antoine* & la prise d'Alexandrie, parce que ce fut alors que ce prince resta seul maître de l'empire.

Ainsi l'on n'est pas plus assuré de l'année que du jour & du mois de cette naissance. Quoique *St Luc* déclare (*n*) qu'il s'est exactement informé de toutes ces choses depuis leur premier commencement, il fait assez voir qu'il ne savait pas exactement l'âge de JESUS quand il dit (*o*) qu'il avait environ trente ans lorsqu'il fut baptisé. En effet, cet évangéliste (*p*) fait naître JESUS l'année d'un dénombrement qui fut fait, selon lui, par *Cirinus* ou *Cirinius* gouverneur de Syrie, tandis que ce fut par *Sentius Saturnius*, si l'on en croit *Tertullien*. (*q*) Mais *Saturnius* avait déjà quitté la pro-

(*m*) Stromates, l. I, p. 340.

(*n*) Ch. I, v. 3.

(*o*) Ch. III, v. 21.

(*p*) Ch. II, v. 2.

(*q*) Liv. IV, ch. XIX contre *Marcion*.

vince la dernière année d'*Hérode*, & avait eu pour successeur *Quintilius Varus*, comme nous l'apprenons de *Tacite*, (*r*) & *Publius Sulpitius Quirinus*, ou *Quirinius*, dont veut apparemment parler *St Luc*, ne succéda à *Quintilius Varus* qu'environ dix ans après la mort d'*Hérode*, lorsqu'*Archelaüs* roi de Judée fut relégué par *Auguste*, comme le dit *Josephe* dans ses Antiquités judaïques. (*s*)

Il est vrai que *Tertullien*, (*t*) & avant lui *St Justin*, (*u*) renvoyaient les païens & les hérétiques de leur temps aux archives publiques où se conservaient les registres de ce prétendu dénombrement; mais *Tertullien* renvoyait également aux archives publiques pour y trouver la nuit arrivée en plein midi au temps de la passion de JESUS, comme nous l'avons dit à l'article *Eclipse*, où nous avons observé le peu d'exactitude de ces deux pères & de leurs pareils, en citant les monumens publics, à propos de l'inscription d'une statue que *St Justin*, lequel assurait l'avoir vue à Rome, disait être dédiée à *Simon le magicien*, & qui l'était à un dieu des anciens Sabins.

Au reste, on ne sera point étonné de ces incertitudes, si l'on fait attention que JESUS ne fut connu de ses disciples qu'après qu'il eut reçu le baptême de *Jean*. C'est expressément à commencer depuis ce baptême, que

(*r*) L. V, sect. 9.

(*s*) L. XVI, c. XIII, & l. XVII, c. XIII & XIV.

(*t*) Liv. IV, chap. VII contre *Marcion*.

(*u*) II. Apol.

Pierre veut que le ſucceſſeur de *Judas* rende témoignage de JESUS, & ſelon les Actes des apôtres, (*x*) *Pierre* entend parler de tout le temps que JESUS a vécu avec eux.

NOMBRE.

EUCLIDE avait-il raiſon de définir le nombre, collection d'unités de même eſpèce ?

Quand *Newton* dit que le nombre eſt un rapport abſtrait d'une quantité à une autre de même eſpèce, n'a-t-il pas entendu par-là l'uſage des nombres en arithmétique, en géométrie ?

Wolf dit : le nombre eſt ce qui a le même rapport avec l'unité, qu'une ligne droite avec une ligne droite. N'eſt-ce pas plutôt une propriété attribuée au nombre qu'une définition ?

Si j'oſais, je définirais ſimplement le nombre, l'*idée de pluſieurs unités.*

Je vois du blanc ; j'ai une ſenſation, une idée de blanc. Je vois du vert à côté. Il n'importe que ces deux choſes ſoient ou ne ſoient pas de la même eſpèce ; je puis compter deux idées. Je vois quatre hommes & quatre chevaux ; j'ai l'idée de huit : de même trois pierres & ſix arbres me donneront l'idée de neuf.

Que j'additionne, que je multiplie, que je ſouſtraie, que je diviſe ; ce ſont des opérations de ma faculté de penſer que j'ai reçue du maître de la nature ; mais ce ne ſont point

(*x*) Ch. I, v. 22.

des propriétés inhérentes au nombre. Je puis quarrer 3, le cuber ; mais il n'y a certainement dans la nature aucun nombre qui soit quarré ou cube.

Je conçois bien ce que c'est qu'un nombre pair ou impair ; mais je ne concevrai jamais ce que c'est qu'un nombre parfait ou imparfait.

Les nombres ne peuvent avoir rien par eux-mêmes. Quelles propriétés, quelle vertu pourraient avoir dix cailloux, dix arbres, dix idées, seulement en tant qu'ils sont dix ? Quelle supériorité aura un nombre divisible en trois pairs sur un autre divisible en deux pairs ?

Pythagore est le premier, dit-on, qui ait découvert des vertus divines dans les nombres. Je doute qu'il soit le premier, car il avait voyagé en Egypte, à Babylone & dans l'Inde ; & il devait en avoir rapporté bien des connaissances & des rêveries. Les Indiens sur-tout inventeurs de ce jeu si combiné & si compliqué des échecs, & de ces chiffres si commodes que les Arabes apprirent d'eux, & qui nous ont été communiqués après tant de siècles ; ces Indiens, dis-je, joignaient à leurs sciences d'étranges chimères ; les Chaldéens en avaient encore davantage, & les Egyptiens encore plus. On sait assez que la chimère tient à notre nature. Heureux qui peut s'en préserver ! heureux qui, après avoir eu quelques accès de cette fièvre de l'esprit, peut recouvrer une santé tolérable !

Porphyre, dans la Vie de *Pythagore*, dit que le nombre 2 est funeste. On pourrait dire que c'est au contraire le plus favorable de

tous. Malheur à celui qui est toujours seul ! malheur à la nature, si l'espèce humaine & celle des animaux n'étaient souvent deux-à deux !

Si 2 était de mauvais augure, en récompense trois était admirable ; 4 était divin : mais les pythagoriciens, & leurs imitateurs oubliaient alors que ce chiffre mystérieux 4, si divin, était composé de deux fois deux, nombre diabolique. Six avait son mérite, parce que les premiers statuaires avaient partagé leurs figures en six modules. Nous avons vu que, selon les Chaldéens, DIEU avait créé le monde en 6 gahambars : mais 7 était le nombre le plus merveilleux ; car il n'y avait alors que sept planètes ; chaque planète avait son ciel, & cela composait sept cieux, sans qu'on sût ce que voulait dire ce mot de *ciel*. Toute l'Asie comptait par semaine de sept jours. On distinguait la vie de l'homme en sept âges. Que de raisons en faveur de ce nombre !

Les Juifs ramassèrent avec le temps quelques balayures de cette philosophie. Elle passa chez les premiers chrétiens d'Alexandrie avec les dogmes de *Platon*. Elle éclata principalement dans l'Apocalypse de *Cérinthe*, attribuée à *Jean le baptiseur.*

On en voit un grand exemple dans le nombre de la bête. (*a*)

On ne peut acheter ni vendre, à moins qu'on n'ait le caractère de la bête, ou son nom ou son ombre. C'est ici la science. Que celui qui a de l'entendement compte le nombre de la



(*a*) Apocalypse, chap. XIII.

bête ; car son nom est d'homme , & son nombre est 666. (1)

On sait quelle peine tous les grands docteurs ont prise pour deviner le mot de l'énigme. Ce nombre , composé de 3 fois 2 à chaque chiffre , signifiait-il 3 fois funeste à la troisième puissance ? Il y avait deux bêtes ; & l'on ne sait pas encore de laquelle l'auteur a voulu parler. Nous avons vu que l'évêque *Bossuet* , moins heureux en arithmétique qu'en oraisons funèbres , a démontré que *Dioclétien* est la bête , parce qu'on trouve en chiffres romains *666* dans les lettres de son nom , en retranchant les lettres qui gâteraient cette opération. Mais en se servant de chiffres romains , il ne s'est pas souvenu que l'Apocalypse est écrite en grec. Un homme éloquent peut tomber dans cette méprise. (*)

Le pouvoir des nombres fut d'autant plus respecté parmi nous , qu'on n'y comprenait rien.

Vous avez pu , ami lecteur , observer au mot *Figure* quelles fines allégories *Augustin* , évêque d'Hippone , tira des nombres.

Ce goût subsista si long-temps , qu'il triompha au concile de Trente. On y conserva les mystères , appelés *sacremens* dans l'Eglise latine , parce que les dominicains , & *Soto* à

(1) Ce passage peut servir à trouver le temps où l'Apocalypse a été composée. Il est probable que c'est sous l'empire du tyran dont le nom est formé par des lettres telles que la somme de leurs valeurs numérales soit 666. D'après cela on a trouvé qu'il avait été fait sous le règne de *Caligula.*

(*) Voyez *Apocalypse.*

leur tête, alléguèrent qu'il y avait fept chofes principales qui contribuaient à la vie, fept planètes, fept vertus, fept péchés mortels, fix jours de créations & un de repos qui font fept; plus fept plaies d'Egypte; plus fept béatitudes : mais malheureufement les pères oublièrent que l'Exode compte *dix* plaies, & que les béatitudes font au nombre de huit dans *St Matthieu*, & au nombre de quatre dans *St Luc*. Mais des favans ont aplani cette petite difficulté, en retranchant de *St Matthieu* les quatre béatitudes de *St Luc*; refte à fix : ajoutez l'unité à ces fix, vous aurez fept. Confultez *Fra Paolo Sarpi* au livre fecond de fon hiftoire du concile.

NOUVEAU, NOUVEAUTÉS.

IL femble que les premiers mots des Métamorphofes d'*Ovide in nova fert animus*, foient la devife du genre-humain. Perfonne n'eft touché de l'admirable fpectacle du foleil qui fe lève, ou plutôt femble fe lever tous les jours; tout le monde court au moindre petit météore qui paraît un moment dans cet amas de vapeurs qui entourent la terre, & qu'on appelle *le ciel*.

Vilia funt nobis quæcumque prioribus annis
Vidimus, & fordet quidquid fpectavimus olim.

Un colporteur ne fe chargera pas d'un Virgile, d'un Horace, mais d'un livre nouveau, fût-il déteftable. Il vous tire à part & vous

dit : Monſieur, voulez-vous des livres de Hollande ?

Les femmes ſe plaignent depuis le commencement du monde des infidélités qu'on leur fait en faveur du premier objet nouveau qui ſe préſente, & qui n'a ſouvent que cette nouveauté pour tout mérite. Pluſieurs dames (il faut bien l'avouer, malgré le reſpect infini qu'on a pour elles) ont traité les hommes comme elles ſe plaignent qu'on les a traitées ; & l'hiſtoire de *Joconde* eſt beaucoup plus ancienne que l'*Arioſte*.

Pout être ce goût univerſel pour la nouveauté eſt-il un bienfait de la nature. On nous crie : contentez-vous de ce que vous avez, ne déſirez rien au-delà de votre état ; réprimez votre curioſité, domptez les inquiétudes de votre eſprit. Ce ſont de très-bonnes maximes ; mais ſi nous les avions toujours ſuivies, nous mangerions encore du gland, nous coucherions à la belle étoile, & nous n'aurions eu ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Molière*, ni *Pouſſin*, ni *le Brun*, ni *le Moine*, ni *Pigal*.

NUDITÉ.

POURQUOI enfermerait-on un homme, une femme qui marcheraient tout nus dans les rues, & pourquoi perſonne n'eſt-il choqué des ſtatues abſolument nues, des peintures de *Magdelène* & de JESUS qu'on voit dans quelques Egliſes ?

Il eſt vraiſemblable que le genre-humain a ſubſiſté long-temps ſans être vêtu.

On a trouvé dans plus d'une île, & dans le continent de l'Amérique, des peuples qui ne connaissaient pas les vêtemens.

Les plus civilisés cachaient les organes de la génération par des feuilles, par des joncs entrelacés, par des plumes.

D'où vient cette espèce de pudeur? était-ce l'instinct d'allumer des désirs en voilant ce qu'on aimait à découvrir?

Est-il bien vrai que chez des nations un peu plus policées comme les Juifs & demi-juifs, il y ait eu des sectes entières qui n'aient voulu adorer DIEU qu'en se dépouillant de tous leurs habits? tels ont été, dit-on, les adamites & les abéliens. Ils s'assemblaient tout nus pour chanter les louanges de DIEU. *St Epiphane* & *St Augustin* le disent. Il est vrai qu'ils n'étaient pas contemporains, & qu'ils étaient fort loin de leur pays. Mais enfin cette folie est possible : elle n'est pas même plus extraordinaire, plus folie que cent autres folies qui ont fait le tour du monde l'une après l'autre.

Nous avons vu à l'article *Emblème* qu'aujourd'hui même encore les mahométans ont des saints qui sont fous, & qui vont nus comme des singes. Il se peut très-bien que des énergumènes aient cru qu'ils vaut mieux se présenter à la Divinité dans l'état où elle nous a formés, que dans le déguisement inventé par les hommes. Ils se peut qu'ils aient montré tout par dévotion. Il y a si peu de gens bien faits dans les deux sexes, que la nudité pouvait inspirer la chasteté, ou plutôt le dégoût, au lieu d'augmenter les désirs.

On dit fur-tout que les abéliens renonçaient au mariage. S'il y avait parmi eux de beaux garçons & de belles filles, ils étaient pour le moins comparables à *St Adhelme* & au bienheureux *Robert d'Arbriffelle*, qui couchaient avec les plus jolies perfonnes, pour mieux faire triompher leur continence.

J'avoue pourtant qu'il eût été affez plaifant de voir une centaine d'*Hélènes* & de *Pâris* chanter des antiennes & fe donner le baifer de paix, & faire les agapes.

Tout cela montre qu'il n'y a point de fingularité, point d'extravagance, point de fuperftition qui n'ait paffé par la tête des hommes. Heureux quand ces fuperftitions ne troublent pas la fociété & n'en font pas une fcène de difcorde, de haine & de fureur! Il vaut mieux fans doute prier DIEU tout nu, que de fouiller de fang humain fes autels & les places publiques.

O.

OCCULTES.

Qualités occultes.

On s'eft moqué fort long-temps des qualités occultes; on doit fe moquer de ceux qui n'y croient pas. Répétons cent fois que tout principe, tout premier reffort de quelque œuvre que ce puiffe être du grand Demiourgos, eft occulte & caché pour jamais aux mortels.

Qu'eft-ce que la force centripète, la force

de la gravitation qui agit sans contact à des distances immenses ?

Quelle puissance fait tordre notre cœur & ses oreillettes soixante fois par minute ? quel autre pouvoir change cette herbe en lait dans les mamelles d'une vache, & ce pain en sang, en chair, en os dans cet enfant qui croît à mesure qu'il mange, jusqu'au point déterminé qui fixe la hauteur de sa taille sans qu'aucun art puisse jamais y ajouter une ligne ?

Végétaux, minéraux, animaux, où est votre premier principe ? il est dans la main de celui qui fait tourner le soleil sur son axe, & qui l'a revêtu de lumière.

Ce plomb ne deviendra jamais argent ; cet argent ne sera jamais or ; cet or ne sera jamais diamant ; de même que cette paille ne deviendra jamais poncire ou ananas.

Quelle physique corpusculaire, quels atomes déterminent ainsi leur nature ? vous n'en savez rien, la cause sera éternellement occulte pour vous. Tout ce qui vous entoure, tout ce qui est dans vous, est une énigme dont il n'est pas donné à l'homme de deviner le mot.

Cet ignorant fourré croit savoir quelque chose quand il a dit que les bêtes ont une ame végétative, & une sensitive, & que les hommes ont l'ame végétative, la sensitive, & l'intellectuelle.

Pauvre homme pétri d'orgueil, qui n'as prononcé que des mots, as-tu jamais vu une ame, sais-tu comment cela est fait ? Nous avons beaucoup parlé d'ame dans nos *Questions*, & nous avons toujours confessé notre ignorance. Je ratifie aujourd'hui cette confession avec



d'autant plus d'empressement, qu'ayant depuis ce temps beaucoup plus lu, plus médité, & & étant plus instruit, je suis plus en état d'affirmer que je ne sais rien.

ONAN, ONANISME.

Nous avons promis à l'article *Amour socratique* de parler d'*Onan* & de l'onanisme, quoique cet onanisme n'ait rien de commun avec l'amour socratique, & qu'il soit plutôt un effet très-désordonné de l'amour propre.

La race d'*Onan* a de très-grandes singularités. Le patriarche *Juda* son père coucha, comme on sait, avec sa belle-fille *Thamar* la phénicienne, dans un grand chemin. *Jacob*, père de *Juda*, avait éte à la fois le mari de deux sœurs, filles d'un idolâtre, & il avait trompé son père & son beau-père. *Loth*, grand-oncle de *Jacob*, avait couché avec ses deux filles. *Salmon*, l'un des descendans de *Jacob* & de *Juda*, épousa *Rahab* la cananéenne prostituée. *Booz*, fils de *Salmon* & de *Rahab*, reçut dans son lit *Ruth* la madianite, & fut bisaïeul de *David*. *David* enleva *Betzabée* au capitaine *Uriah* son mari, qu'il fit assassiner pour être plus libre dans ses amours. Enfin, dans les deux généalogies de notre Seigneur JÉSUS-CHRIST si différentes en plusieurs points, mais entièrement semblables en ceux-ci, on voit qu'il naquit de cette foule de fornications, d'adultères & d'incestes. Rien n'est plus propre à confondre la prudence humaine, à humilier notre esprit borné, à nous convaincre que

que les voies de la Providence ne sont pas nos voies.

Le révérend père dom *Calmet* fait cette réflexion à propos de l'inceste de *Juda* avec *Thamar* & du péché d'*Onan*, chap. XXXVIII de la Genèse : « L'Ecriture, dit-il, nous donne » le détail d'une histoire qui dans le premier » sens qui frappe l'esprit, ne paraît pas fort » propre à édifier ; mais le sens caché & mysté- » rieux qu'elle renferme est aussi élevé que celui » de la lettre paraît bas aux yeux de la chair. » Ce n'est pas sans de bonnes raisons que le » saint-Esprit a permis que l'histoire de *Tha-* » *mar*, de *Rahab*, de *Ruth* & de *Betzabée*, se » trouvât mêlée dans la généalogie de JESUS- » CHRIST. »

Il eût été à souhaiter que dom *Calmet* nous eût développé ces bonnes raisons ; il aurait éclairé les doutes & calmé les scrupules de toutes les ames honnêtes & timorées qui voudraient comprendre comment l'être éternel, le créateur des mondes a pu naître dans un village juif d'une race de voleurs & de prostituées. Ce mystère, qui n'est pas le moins inconcevable de tous les mystères, était digne assurément d'être expliqué par un savant commentateur. Tenons-nous en ici à l'onanisme.

On sait bien quel est le crime du patriarche *Juda* ; ainsi qu'on connaît le crime des patriarches *Siméon* & *Lévi* ses frères, commis dans Sichem ; & les crimes de tous les autres patriarches, commis contre leur frère *Joseph* ; mais il est difficile de savoir précisément quel était le péché d'*Onan*. *Juda* avait marié son fils aîné *Her* à cette phénicienne *Thamar*,

Her mourut *pour avoir été méchant.* Le patriarche voulut que son second fils *Onan* épousât la veuve, selon l'ancienne loi des Egyptiens & des Phéniciens leurs voisins : cela s'appelait *susciter des enfans à son frère.* Le premier né du second mariage portait le nom du défunt, & c'est ce qu'*Onan* ne voulait pas. Il haïssait la mémoire de son frère ; & pour ne point faire d'enfant qui portât le nom de *Her*, il est dit qu'il *jetait sa semence à terre.*

Or, il reste à savoir si c'était dans la copulation avec sa femme qu'il trompait ainsi la nature, ou si c'était au moyen de la masturbation qu'il éludait le devoir conjugal. La Genèse ne nous apprend point cette particularité. Mais aujourd'hui ce qu'on appelle communément le *péché d'Onan*, c'est l'abus de soi-même avec le secours de la main, vice assez commun aux jeunes garçons & même aux jeunes filles qui ont trop de tempérament.

On a remarqué que l'espèce des hommes & celle des singes sont les seules qui tombent dans ce défaut contraire au vœu de la nature.

Un médecin a écrit en Angleterre contre ce vice un petit volume intitulé : *De l'Onanisme*, dont on compte environ quatre vingts éditions, supposé que ce nombre prodigieux ne soit pas un tour de libraire pour amorcer les lecteurs ; ce qui n'est que trop ordinaire.

M. *Tissot*, fameux médecin de Lausane, a fait aussi son *Onanisme*, plus approfondi & plus méthodique que celui d'Angleterre. Ces deux ouvrages étalent les suites funestes de cette malheureuse habitude, la perte des forces, l'impuissance, la dépravation de l'estomac &

des viſcères, les tremblemens, les vertiges, l'hébétation & ſouvent une mort prématurée. Il y en a des exemples qui font frémir.

M. *Tiſſot* a trouvé par l'expérience que le quinquina était le meilleur remède contre ces maladies, pourvu qu'on ſe défît abſolument de cette habitude honteuſe & funeſte, ſi commune aux écoliers, aux pages & aux jeunes moines.

Mais il s'eſt aperçu qu'il était plus aiſé de prendre du quinquina que de vaincre ce qui eſt devenu une ſeconde nature.

Joignez les ſuites de l'onaniſme avec la vérole, & vous verrez combien l'eſpèce humaine eſt ridicule & malheureuſe.

Pour conſoler cette eſpèce, M. *Tiſſot* rapporte autant d'exemples de malades de réplétion que de malades d'émiſſion; & ces exemples, il les trouve chez les femmes comme chez les hommes. Il n'y a point de plus fort argument contre les vœux téméraires de chaſteté. Que voulez-vous en effet que devienne une liqueur précieuſe, formée par la nature pour la propagation du genre-humain? Si on la prodigue indiſcrétement, elle peut vous tuer : ſi on la retient, elle peut vous tuer de même. On a obſervé que les pollutions nocturnes ſont fréquentes chez les perſonnes des deux ſexes non mariées, mais beaucoup plus chez les jeunes religieux que chez les jeunes recluſes; parce que le tempérament des hommes eſt plus dominant. On en a conclu que c'eſt une énorme folie de ſe condamner ſoi-même à ces turpitudes, & que c'eſt une eſpèce de ſacrilége dans les gens ſains de proſtituer ainſi le don du Créateur, & de renoncer au mariage,



ordonné expressément par DIEU même. C'est ainsi que pensent les protestans, les juifs, les musulmans & tant d'autres peuples; mais les catholiques ont d'autres raisons en faveur des couvens. Je dirai des catholiques ce que le profond *Calmet* dit du Saint-Esprit : ils ont eu sans doute de bonnes raisons.

OPINION.

QUELLE est l'opinion de toutes les nations du nord de l'Amérique, & de celles qui bordent le détroit de la Sonde, sur le meilleur des gouvernemens, sur la meilleure des religions, sur le droit public ecclésiastique, sur la manière d'écrire l'histoire, sur la nature de la tragédie, de la comédie, de l'opéra, de l'églogue, du poëme épique, sur les idées innées, la grâce concomitante & les miracles du diacre *Pâris* ? il est clair que tous ces peuples n'ont aucune opinion sur les choses dont ils n'ont point d'idées.

Ils ont un sentiment confus de leurs coutumes, & ne vont pas au-delà de cet instinct. Tels sont les peuples qui habitent les côtes de la mer Glaciale dans l'espace de quinze cents lieues. Tels sont les habitans des trois quarts de l'Afrique, & ceux de presque toutes les îles de l'Asie & vingt hordes de Tartares, & presque tous les hommes uniquement occupés du soin pénible & toujours renaissant de pourvoir à leur subsistance. Tels sont à deux pas de nous la plupart des morlaques & des uscoques, beaucoup de savoyards & quelques bourgeois de Paris.

Lorſqu'une nation commence à ſe civiliſer, elle a quelques opinions qui toutes ſont fauſſes. Elle croit aux revenans, aux ſorciers, à l'enchantement des ſerpens, à leur immortalité, aux poſſeſſions du diable, aux exorciſmes, aux aruſpices. Elle eſt perſuadée qu'il faut que les grains pourriſſent en terre pour germer, & que les quartiers de la lune ſont les cauſes des accès de fièvre.

Un talapoin perſuade à ſes dévotes que le Dieu *Sammonocodom* a ſéjourné quelque temps à Siam, & qu'il a raccourci tous les arbres d'une forêt qui l'empêchaient de jouer à ſon aiſe au cerf-volant, qui était ſon jeu favori. Cette opinion s'enracine dans les têtes, & à la fin un honnête homme, qui douterait de cette aventure de *Sammonocodom*, courrait riſque d'être lapidé. Il faut des ſiècles pour détruire une opinion populaire.

On la nomme la *reine du monde*; elle l'eſt ſi bien, que quand la raiſon vient la combattre, la raiſon eſt condamnée à la mort. Il faut qu'elle renaiſſe vingt fois de ſes cendres pour chaſſer enfin tout doucement l'uſurpatrice.

ORACLES.

SECTION PREMIÈRE.

DEPUIS que la ſecte des phariſiens, chez le peuple juif, eut fait connaiſſance avec le diable, quelques raiſonneurs d'entr'eux commencèrent à croire que ce diable & ſes com-



pagnons inspiraient chez toutes les autres nations les prêtres & les statues qui rendaient des oracles. Les saducéens n'en croyaient rien ; ils n'admettaient ni anges ni démons. Il paraît qu'ils étaient plus philosophes que les pharisiens, par conséquent moins faits pour avoir du crédit sur le peuple.

Le diable fesait tout parmi la populace juive du temps de *Gamaliel*, de *Jean le baptiseur*, de *Jacques Oblia*, & de JESUS son frère, qui fut notre sauveur JESUS-CHRIST. Aussi vous voyez que le diable transporta JESUS tantôt dans le désert, tantôt sur le faîte du temple, tantôt sur une colline voisine dont on découvre tous les royaumes de la terre ; le diable entre dans le corps des garçons & des filles, & des animaux.

Les chrétiens, quoiqu'ennemis mortels des pharisiens, adoptèrent tout ce que les pharisiens avaient imaginé du diable, ainsi que les Juifs avaient autrefois introduit chez eux les coutumes & les cérémonies des Egyptiens. Rien n'est si ordinaire que d'imiter ses ennemis, & d'employer leurs armes.

Bientôt les pères de l'Eglise attribuèrent au diable toutes les religions qui partageaient la terre, tous les prétendus prodiges, tous les grands événemens, les comètes, les pestes, le mal caduc, les écrouelles, &c. Ce pauvre diable, qu'on disait rôti dans un trou sous la terre, fut tout étonné de se trouver le maître du monde. Son pouvoir s'accrut ensuite merveilleusement par l'institution des moines.

La devise de tous ces nouveaux venus était : donnez-moi de l'argent, & je vous délivrerai

du diable. Leur puissance céleste & terrestre reçut enfin un terrible échec de la main de leur confrère *Luther*, qui se brouillant avec eux pour un intérêt de besace, découvrit tous les mystères. *Hondorf*, témoin oculaire, nous rapporte que les réformés ayant chassé les moines d'un couvent d'Eisenach dans la Thuringe, y trouvèrent une statue de la vierge *Marie* & de l'enfant JESUS faite par tel art, que lorsqu'on mettait des offrandes sur l'autel, la vierge & l'enfant baissaient la tête en signe de reconnaissance, & tournaient le dos à ceux qui venaient les mains vides.

Ce fut bien pis en Angleterre : lorsqu'on fit par ordre de *Henri VIII* la visite juridique de tous les couvens, la moitié des religieuses était grosse; & ce n'était point par l'opération du diable. L'évêque *Burnet* rapporte que dans cent quarante-quatre couvens, les procès-verbaux des commissaires du roi attestèrent des abominations dont n'approchaient pas celles de Sodome & de Gomorrhe. En effet, les moines d'Angleterre devaient être plus débauchés que les Sodomites, puisqu'ils étaient plus riches. Ils possédaient les meilleures terres du royaume. Le terrain de Sodome & de Gomorrhe, au contraire, ne produisant ni blé, ni fruits, ni légumes, & manquant d'eau potable, ne pouvait être qu'un désert affreux, habité par des misérables trop occupés de leurs besoins pour connaître les voluptés.

Enfin, ces superbes asiles de la fainéantise ayant été supprimés par acte du parlement, on étala dans la place publique tous les instrumens de leurs fraudes pieuses : le fameux crucifix de



Bokſley, qui ſe remuait & qui marchait comme une marionnette ; des phioles de liqueur rouge qu'on feſait paſſer pour du ſang que verſaient quelquefois des ſtatues des ſaints, quand ils étaient mécontens de la cour ; des moules de fer-blanc dans leſquels on avait ſoin de mettre continuellement des chandelles allumées, pour faire croire au peuple que c'était la même chandelle qui ne s'éteignait jamais ; des ſarbacanes, qui paſſaient de la ſacriſtie dans la voûte de l'égliſe, par leſquelles des voix céleſtes ſe feſaient quelquefois entendre à des dévotes payées pour les écouter ; enfin, tout ce que la friponnerie inventa jamais pour ſubjuguer l'imbécillité.

Alors pluſieurs ſavans de l'Europe, bien certains que les moines & non les diables avaient mis en uſage tous ces pieux ſtratagèmes, commencèrent à croire qu'il en avait été de même chez les anciennes religions ; que tous les oracles & tous les miracles tant vantés dans l'antiquité n'avaient été que des preſtiges de charlatans ; que le diable ne s'était jamais mêlé de rien ; mais que ſeulement les prêtres grecs, romains, ſyriens, égyptiens avaient été encore plus habiles que nos moines.

Le diable perdit donc beaucoup de ſon crédit, juſqu'à ce qu'enfin le bon-homme *Béker*, dont vous pouvez conſulter l'article, écrivit ſon ennuyeux livre contre le diable, & prouva par cent argumens qu'il n'exiſtait point. Le diable ne lui répondit point ; mais les miniſtres du St Evangile, comme vous l'avez vu, lui répondirent ; ils punirent le bon *Béker* d'avoir divulgué leur ſecret, & lui ôtèrent ſa cure ; de

de forte que *Béker* fut la victime de la nullité de *Belzébuth*.

C'était le fort de la Hollande de produire les plus grands ennemis du diable. Le médecin *Van-Dale*, philofophe humain, favant très-profond, citoyen plein de charité, efprit d'autant plus hardi que fa hardieffe était fondée fur la vertu, entreprit enfin d'éclairer les hommes, toujours efclaves des anciennes erreurs, & toujours épaiffiffant le bandeau qui leur couvre les yeux, jufqu'à ce que quelque grand trait de lumière leur découvre un coin de vérité, dont la plupart font très-indignes. Il prouva, dans un livre plein de l'érudition la plus recherchée, que les diables n'avaient jamais rendu aucun oracle, n'avaient opéré aucun prodige, ne s'étaient jamais mêlés de rien, & qu'il n'y avait eu de véritables démons que les fripons qui avaient trompé les hommes. Il ne faut pas que le diable fe joue jamais à un favant médecin. Ceux qui connaiffent un peu la nature font fort dangereux pour les fefeurs de preftiges. Je confeille au diable de s'adreffer toujours aux facultés de théologie, & jamais aux facultés de médecine.

Van-Dale prouva donc par mille monumens, que non-feulement les oracles des païens n'avaient été que des tours de prêtres, mais que ces friponneries confacrées dans tout l'univers n'avaient point fini du temps de *Jean le baptifeur* & de JESUS-CHRIST, comme on le croyait pieufement. Rien n'était plus vrai, plus palpable, plus démontré que cette vérité annoncée par le médecin *Van-Dale*; & il n'y a

pas aujourd'hui un honnête homme qui la révoque en doute.

Le livre de *Van-Dale* n'est peut-être pas bien méthodique ; mais c'est un des plus curieux qu'on ait jamais faits. Car depuis les fourberies grossières du prétendu *Histape* & des sibylles ; depuis l'histoire apocryphe du voyage de *Simon Barjone* à Rome, & des complimens que *Simon* le magicien lui envoya faire par son chien ; depuis les miracles de *St Grégoire-Thaumaturge*, & sur-tout de la lettre que ce saint écrivit au diable, & qui fut portée à son adresse, jusqu'aux miracles des révérends pères jésuites & des révérends pères capucins, rien n'est oublié. L'empire de l'imposture & de la bêtise est dévoilé dans ce livre aux yeux de tous les hommes qui savent lire, mais ils sont en petit nombre.

Il s'en fallait beaucoup que cet empire fût détruit alors en Italie, en France, en Espagne, dans les Etats autrichiens, & sur-tout en Pologne où les jésuites dominai nt. Les possessions du diable, les faux miracles inondaient encore la moitié de l'Europe abrutie. Voici ce que *Van-Dale* raconte d'un oracle singulier qui fut rendu de son temps à Terni dans les Etats du pape, vers l'an 1650, & dont la relation fut imprimée à Venise par ordre de la seigneurie.

Un ermite, nommé *Pasquale*, ayant ouï-dire que *Jacovello*, bourgeois de Terni, était fort avare & fort riche, vint faire à Terni ses oraisons dans l'église que fréquentait *Jacovello*, lia bientôt amitié avec lui, le flatta dans sa passion, & lui persuada que c'était une œuvre

très-agréable à DIEU de faire valoir son argent, que cela même était expressément recommandé dans l'Evangile, puisque le serviteur négligent, qui n'a pas fait valoir l'argent de son maître à cinq cents pour cent, est jeté dans les ténèbres extérieures.

Dans les conversations que l'ermite avait avec *Jacovello*, il l'entretint souvent des beaux discours tenus par plusieurs crucifix, & par une quantité de bonnes vierges d'Italie. *Jacovello* convenait que les statues des saints parlaient quelquefois aux hommes, & lui disait qu'il se croirait prédestiné si jamais il pouvait entendre parler l'image d'un saint.

Le bon *Pasquale* lui répondit qu'il espérait lui donner cette satisfaction dans peu de temps; qu'il attendait incessamment de Rome une tête de mort, dont le pape avait fait présent à un ermite son confrère; que cette tête parlait comme les arbres de Dodone, & comme l'ânesse de *Balaam*. Il lui montra en effet la tête quatre jours après. Il demanda à *Jacovello* la clef d'une petite cave, & d'une chambre au-dessus, afin que personne ne fût témoin du mystère. L'ermite *Pasquale* ayant fait passer de la cave un tuyau qui entrait dans la tête, & ayant tout disposé, se mit en prière avec son ami *Jacovello*: la tête alors parla en ces mots: « *Jacovello*,
» DIEU veut récompenser ton zèle. Je t'avertis
» qu'il y a un trésor de cent mille écus sous
» un if à l'entrée de ton jardin. Tu mourras
» de mort subite, si tu cherches ce trésor avant
» d'avoir mis devant moi une marmite remplie
» de dix marcs d'or en espèces. »

Jacovello courut vîte à son coffre, & apporta



devant l'oracle sa marmite & ses dix marcs. Le bon ermite avait eu la précaution de se munir d'une marmite semblable qu'il remplit de sable. Il la substitua prudemment à la marmite de *Jacovello* quand celui-ci eut le dos tourné, & laissa le bon *Jacovello* avec une tête de mort de plus, & dix marcs d'or de moins.

C'est à peu près ainsi que se rendaient tous les oracles, à commencer par celui de *Jupiter-Ammon*, & à finir par celui de *Trophonius*.

Un des secrets des prêtres de l'antiquité, comme des nôtres, était la confession dans les mystères. C'était là qu'ils apprenaient toutes les affaires des familles, & qu'ils se mettaient en état de répondre à la plupart de ceux qui venaient les interroger. C'est à quoi se rapporte ce grand mot que *Plutarque* a rendu célébre. Un prêtre voulant confesser un initié, celui-ci lui demanda : A qui me confesserai-je ? est-ce à toi ou à DIEU ? C'est à DIEU, reprit le prêtre. — Sors donc d'ici, homme ; & laisse-moi avec DIEU.

Je ne finirais point si je rapportais toutes les choses intéressantes dont *Van-Dale* a enrichi son livre. *Fontenelle* ne le traduisit pas ; mais il en tira ce qu'il crut de plus convenable à sa nation qui aime mieux les agrémens que la science. Il se fit lire par ceux qu'on appelait en France *la bonne compagnie* ; & *Van-Dale*, qui avait écrit en latin & en grec, n'avait été lu que par des savans. Le diamant brut de *Van-Dale* brilla beaucoup, quand il fut taillé par *Fontenelle* ; le succès fut si grand que les fanatiques furent en alarmes. *Fontenelle*

avait eu beau adoucir les expressions de *Van-Dale*, & s'expliquer quelquefois en normand ; il ne fut que trop entendu par les moines, qui n'aiment pas qu'on leur dise que leurs confrères ont été des fripons.

Un nommé *Baltus* jésuite, né dans le pays Messin ; l'un de ces savans qui savent consulter de vieux livres, les falsifier & les citer mal-à-propos, prit le parti du diable contre *Van-Dale* & *Fontenelle*. Le diable ne pouvait choisir un avocat plus ennuyeux : son nom n'est aujourd'hui connu que par l'honneur qu'il eut d'écrire contre deux hommes célébres qui avaient raison.

Baltus, en qualité de jésuite, cabala auprès de ses confrères qui étaient alors autant élevés en crédit qu'ils sont depuis tombés dans l'opprobre. Les jansénistes, de leur côté, plus énergumènes que les jésuites, crièrent encore plus haut qu'eux. Enfin, tous les fanatiques furent persuadés que la religion chrétienne était perdue, si le diable n'était conservé dans ses droits.

Peu à peu les livres des jansénistes & des jésuites sont tombés dans l'oubli. Le livre de *Van-Dale* est resté pour les savans, & celui de *Fontenelle* pour les gens d'esprit.

A l'égard du diable, il est comme les jésuites & les jansénistes, il perd son crédit de plus en plus.



SECTION II.

QUELQUES histoires surprenantes d'oracles, qu'on croyait ne pouvoir attribuer qu'à des génies, ont fait penser aux chrétiens qu'ils étaient rendus par les démons, & qu'ils avaient cessé à la venue de JESUS-CHRIST : on se dispensait par-là d'entrer dans la discussion des faits qui eût été longue & difficile, il semblait qu'on confirmât la religion qui nous apprend l'existence des démons, en leur rapportant ces événemens.

Cependant les histoires qu'on débitait sur les oracles doivent être fort suspectes. (*a*) Celle de *Thamus* à laquelle *Eusèbe* donne sa croyance, & que *Plutarque* seul rapporte, est suivie dans le même historien d'un autre conte si ridicule qu'il suffirait pour la décréditer ; mais de plus elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand *Pan* était un démon, les démons ne pouvaient-ils pas se faire savoir sa mort les uns aux autres sans y employer *Thamus ?* Si ce grand *Pan* était JESUS-CHRIST, comment personne ne fut-il désabusé dans le paganisme, & ne vint-il à penser que le grand *Pan* fût JESUS-CHRIST mort en Judée, si c'était DIEU lui-même qui forçait les démons à annoncer cette mort aux païens ?

L'histoire de *Thulis*, dont l'oracle est positif sur la Trinité, n'est rapportée que par *Suidas*. Ce *Thulis* roi d'Egypte n'était pas assurément

(*a*) Voyez pour les citations l'ouvrage latin du docte *Antoine Van-Dale*, d'où cet article est extrait.

un des *Ptolomées.* Que deviendra tout l'oracle de *Sérapis*, étant certain qu'*Hérodote* ne parle point de ce dieu, tandis que *Tacite* conte tout au long comment & pourquoi un des *Ptolomées* fit venir de Pont le dieu de *Sérapis* qui n'était alors connu que là.

L'oracle rendu à *Auguste* sur l'enfant hébreu à qui tous les dieux obéissent, n'est point du tout recevable. *Cedrenus* le cite d'*Eusèbe*, & aujourd'hui il ne s'y trouve plus. Il ne serait pas impossible que *Cedrenus* citât à faux, ou citât quelque ouvrage faussement attribué à *Eusèbe ;* mais comment les premiers apologistes du christianisme ont-ils tous gardé le silence sur un oracle si favorable à leur réligion ?

Les oracles qu'*Eusèbe* rapporte de *Porphyre* attaché au paganisme, ne sont pas plus embarrassans que les autres. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnait dans les écrits de *Porphyre.* Que savons-nous si ce païen ne les réfutait pas ? selon l'intérêt de sa cause il devait le faire, & s'il ne l'a pas fait, assurément il avait quelque intention cachée, comme de les présenter aux chrétiens à dessein de se moquer de leur crédulité, s'ils les recevaient pour vrais, & s'ils appuyaient leur religion sur de pareils fondemens.

D'ailleurs quelques anciens chrétiens ont reproché aux païens qu'ils étaient joués par leurs prêtres. Voici comme en parle *Clément* d'Alexandrie : Vante-nous, dit-il, si tu veux, ces oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros, d'*Apollon pythien*, de Didime, d'*Amphilochus ;* tu peux y ajouter les augures



& les interprètes des songes & des prodiges.
Fais-nous paraître aussi devant l'*Apollon pythien* ces gens qui devinent par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été si estimés parce qu'ils parlaient du ventre. Que les secrets des temples des Egyptiens, & que la nécromancie des Etrusques demeurent dans les ténèbres; toutes ces choses ne sont certainement que des impostures extravagantes & de pures tromperies pareilles à celles des jeux de dés. Les chèvres qu'on a dressées à la divination, les corbeaux qu'on a instruits à rendre des oracles, ne sont, pour ainsi dire, que les associés des charlatans qui fourbent tous les hommes.

Eusèbe étale à son tour d'excellentes raisons pour prouver que les oracles ont pu n'être que des impostures; & s'il les attribue aux démons, c'est par l'effet d'un préjugé pitoyable, & par un respect forcé pour l'opinion commune. Les païens n'avaient garde de consentir que leurs oracles ne fussent qu'un artifice de leurs prêtres; ont crut donc, par une mauvaise manière de raisonner, gagner quelque chose dans la dispute, en leur accordant que quand même il y aurait eu du surnaturel dans leurs oracles, cet ouvrage n'était pas celui de la Divinité, mais des démons.

Il n'est plus question de deviner les finesses des prêtres par des moyens qui pourraient eux-mêmes paraître trop fins. Un temps a été qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre; ce fut quand la religion chrétienne triompha hautement du paganisme sous les empereurs chrétiens.

Théodoret dit que *Théophile* évêque d'Ale-

xandrie fit voir à ceux de cette ville les statues creuses où les prêtres entraient par des chemins cachés pour y rendre les oracles. Lorsque par l'ordre de *Constantin* on abattit le temple d'*Esculape* à Egès en Cilicie, on chassa, dit *Eusèbe* dans la vie de cet empereur, non pas un dieu, ni un démon, mais le fourbe qui avait si long-temps imposé à la crédulité des peuples. A cela il ajoute en général que dans les simulacres des dieux abattus on n'y trouvait rien moins que des dieux ou des démons, non pas même quelques malheureux spectres obscurs & ténébreux, mais seulement du foin, de la paille, ou des os de morts.

La plus grande difficulté qui regarde les oracles est surmontée depuis que nous avons reconnu que les démons n'ont point dû y avoir de part. On n'a plus aucun intérêt à les faire finir précisément à la venue de JESUS-CHRIST. Voici d'ailleurs plusieurs preuves que les oracles ont duré plus de quatre cents ans après JESUS-CHRIST, & qu'ils ne sont devenus tout-à-fait muets que lors de l'entière destruction du paganisme.

Suétone, dans la vie de *Néron*, dit que l'oracle de Delphes l'avertit qu'il se donnât de garde des soixante & treize ans; que *Néron* crut qu'il ne devait mourir qu'à cet âge-là, & ne songea point au vieux *Galba* qui étant âgé de soixante & treize ans, lui ôta l'empire.

Philostrate dans la vie d'*Apollonius* de Thyane, qui a vu *Domitien*, nous apprend qu'*Apollonius* visita tous les oracles de la Grèce, & celui de Dodone, & celui de Delphes, & celui d'Amphiaraüs.

Plutarque, qui vivait sous *Trajan*, nous dit que l'oracle de Delphes était encore sur pied, quoique réduit à une seule prêtresse après en avoir eu deux ou trois.

Sous *Adrien*, *Dion Chrysostôme* raconte qu'il consulta l'oracle de Delphes ; & il en rapporta une réponse qui lui parut assez embarrassée, & qui l'est effectivement.

Sous les *Antonins*, *Lucien* assure qu'un prêtre de Thyane alla demander à ce faux prophète *Alexandre*, si les oracles qui se rendaient alors à Didime, à Claros & à Delphes, étaient véritablement des réponses d'*Apollon*, ou des impostures. *Alexandre* eut des égards pour ces oracles qui étaient de la nature du sien, & répondit au prêtre qu'il n'était pas permis de savoir cela. Mais quand cet habile prêtre demanda ce qu'il serait après sa mort, ont lui répondit hardiment : Tu seras chameau, puis cheval, puis philosophe, puis prophète aussi grand qu'*Alexandre*.

Après les *Antonins*, trois empereurs se disputèrent l'empire. On consulta Delphes, dit *Spartien*, pour savoir lequel des trois la république devait souhaiter ? Et l'oracle répondit en un vers : Le noir est le meilleur ; l'africain est le bon ; le blanc est le pire. Par le noir on entendait *Pescennius Niger* ; par l'africain, *Severus Septimus* qui était d'Afrique ; & par le blanc, *Claudius Albinus*.

Dion qui ne finit son histoire qu'à la huitième année d'*Alexandre-Sévère*, c'est-à-dire l'an 230, rapporte que de son temps *Amphilochus* rendait encore des oracles en songe. Il nous apprend aussi qu'il y avait dans la ville

d'Apollonie un oracle où l'avenir se déclarait par la manière dont le feu prenait à l'encens qu'on jetait sur un autel.

Sous *Aurélien*, vers l'an 272, les Palmyréniens révoltés consultèrent un oracle d'*Apollon sarpédonien* en Cilicie ; ils consultèrent encore celui de *Vénus aphacite*.

Licinius, au rapport de *Sozomène*, ayant dessein de recommencer la guerre contre *Constantin*, consulta l'oracle d'*Apollon* de Didime, & en eut pour réponse deux vers d'*Homère* dont le sens est : Malheureux vieillard, ce n'est point à toi à combattre contre les jeunes gens ; tu n'as point de force, & ton âge t'accable.

Un dieu assez inconnu nommé *Besa*, selon *Ammien Marcellin*, rendait encore des oracles sur des billets à Abide, dans l'extrémité de la Thébaïde, sous l'empire de *Constantius*.

Enfin *Macrobe*, qui vivait sous *Arcadius* & *Honorius* fils de *Théodose*, parle du dieu d'Héliopolis de Syrie & de son oracle, & des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistait encore de son temps.

Remarquons qu'il n'importe que toutes ces histoires soient vraies, ni que ces oracles aient effectivement rendu les réponses qu'on leur attribue. Il suffit qu'on n'a pu attribuer de fausses réponses qu'à des oracles que l'on savait qu'ils subsistaient encore effectivement : & les histoires que tant d'auteurs en ont débitées, prouvent assez qu'ils n'avaient pas cessé, non plus que le paganisme.



Constantin abattit peu de temples ; encore n'osa-t-il les abattre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettaient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de *Vénus aphacite* & celui d'*Esculape* qui était à Egès en Cilicie, tous deux temples à oracles ; mais il défendit que l'on sacrifiât aux Dieux, & commença à rendre par cet édit les temples inutiles.

Il restait encore beaucoup d'oracles lorsque *Julien* parvint à l'empire ; il en rétablit quelques-uns qui étaient ruinés, & il voulut même être prophète de celui de Didime. *Jovien* son successeur commençait à se porter avec zèle à la destruction du paganisme ; mais en sept mois qu'il régna, il ne put faire de grands progrès. *Théodose* pour y parvenir ordonna de fermer tous les temples des païens. Enfin l'exercice de cette religion fut défendu sous peine de la vie par une constitution des empereurs *Valentinien* & *Marcien*, l'an 451 de l'ère vulgaire, & le paganisme enveloppa nécessairement les oracles dans sa ruine.

Cette manière de finir n'a rien de suprenant, elle était la suite naturelle de l'établissement d'un nouveau culte. Les faits miraculeux, ou plutôt qu'on veut donner pour tels, diminuent dans une fausse religion, ou à mesure qu'elle s'établit, parce qu'elle n'en a plus besoin, ou à mesure qu'elle s'affaiblit, parce qu'ils n'obtiennent plus de croyance. Le désir si vif & si inutile de connaître l'avenir donna naissance aux oracles ; l'imposture les accrédita, & le fanatisme y mit le sceau : car un moyen infaillible de faire des fanatiques, c'est de persuader avant que d'instruire. La

pauvreté des peuples qui n'avaient plus rien à donner, la fourberie découverte dans plusieurs oracles, & conclue dans les autres, enfin, les édits des empereurs chrétiens, voilà les causes véritables de l'établissement & de la cessation de ce genre d'imposture : des circonstances contraires l'ont fait disparaître ; ainsi les oracles ont été soumis à la vicissitude des choses humaines.

On se retranche à dire que la naissance de JESUS-CHRIST est la première époque de leur cessation ; mais pourquoi certains démons ont-ils fui tandis que les autres restaient ? D'ailleurs l'histoire ancienne prouve invinciblement que plusieurs oracles avaient été détruits avant cette naissance ; tous les oracles brillans de la Grèce n'existaient plus, ou presque plus, & quelquefois l'oracle se trouvait interrompu par le silence d'un honnête prêtre qui ne voulait pas tromper le peuple. L'oracle de Delphes, dit *Lucain*, est demeuré muet depuis que les princes craignent l'avenir ; ils ont défendu aux Dieux de parler, & les Dieux ont obéi.

ORAISON, PRIÈRE PUBLIQUE, ACTION DE GRACES, &c.

IL reste très-peu de formules de prières publiques des peuples anciens.

Nous n'avons que la belle hymne d'*Horace* pour le jeux séculaires des anciens Romains. Cette prière est du rythme & de la mesure que les autres Romains ont imités long-temps



après dans l'hymne *Ut queant laxis reſonare fibris.*

Le *pervigilium Veneris* eſt dans un goût recherché, & n'eſt pas peut-être digne de la noble ſimplicité du règne d'*Auguſte.* Il ſe peut que cette hymne à *Vénus* ait été chantée dans les fêtes de la déeſſe; mais on ne doute pas qu'on n'ait chanté le poëme d'*Horace* avec la plus grande ſolemnité.

Il faut avouer que le poëme ſéculaire d'*Horace* eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité, & que l'hymne *Ut queant laxis* eſt un des plus plats ouvrages que nous ayons eus dans les temps barbares de la décadence de la langue latine. L'Egliſe catholique dans ces temps-là cultivait mal l'éloquence & la poëſie. On ſait bien que DIEU préfère de mauvais vers récités avec un cœur pur, aux plus beaux vers du monde bien chantés par des impies: mais enfin de bons vers n'ont jamais rien gâté, toutes choſes étant d'ailleurs égales.

Rien n'approcha jamais parmi nous des jeux ſéculaires qu'on célébrait de cent dix ans en cent dix ans. Notre jubilé n'en eſt qu'une bien faible copie. On dreſſait trois autels magnifiques ſur les bords du Tibre. Rome entière était illuminée pendant trois nuits; quinze prêtres diſtribuaient l'eau luſtrale & des cierges aux Romains & aux Romaines qui devaient chanter les prières. On ſacrifiait d'abord à *Jupiter* comme au grand dieu, au maître des dieux, & enſuite à *Junon*, à *Apollon*, à *Latone*, à *Diane*, à *Cérès*, à *Pluton*, à *Proſerpine*, aux Parques comme à des puiſſances

ſubalternes. Chacune de ces divinités avait ſon hymne & ſes cérémonies. Il y avait deux cœurs, l'un de vingt-ſept garçons, l'autre de vingt-ſept filles pour chacun des dieux. Enfin, le dernier jour les garçons & les filles couronnés de fleurs chantaient l'ode d'*Horace*.

Il eſt vrai que dans les maiſons on chantait à table ſes autres odes pour le petit *Ligurinus*, pour *Liciſcus* & pour d'autres petits fripons, leſquels n'inſpiraient pas la plus grande dévotion : mais il y a temps pour tout; *pictoribus atque poëtis*. Le *Carrache*, qui deſſina les figures de l'*Arétin*, peignit auſſi des ſaints; & dans tous nos colléges nous avons paſſé à *Horace* ce que les maîtres de l'empire romain lui paſſaient ſans difficulté.

Pour des formules de prières, nous n'avons que de très-légers fragmens de celle qu'on récitait aux myſtères d'*Iſis*. Nous l'avons citée ailleurs, nous la rapporterons encore ici parce qu'elle n'eſt pas longue & qu'elle eſt belle.

Les puiſſances céleſtes te ſervent ; les enfers te ſont ſoumis ; l'univers tourne ſous ta main ; tes pieds foulent le Tartare ; les aſtres répondent à ta voix ; les ſaiſons reviennent à tes ordres ; les élémens t'obéiſſent.

Nous répétons auſſi la formule qu'on attribue à l'ancien *Orphée*, laquelle nous paraît encore ſupérieure à celle d'*Iſis*.

Marchez dans la voie de la juſtice, adorez le ſeul maître de l'univers ; il eſt un, il eſt ſeul par lui-même ; tous les êtres lui doivent leur exiſtence ; il agit dans eux & par eux ; il voit tout, & jamais il n'a été vu des yeux mortels.



Ce qui eſt fort extraordinaire, c'eſt que dans le Lévitique, dans le Deutéronome des Juifs, il n'y a pas une ſeule prière publique, pas une ſeule formule Il ſemble que les lévites ne fuſſent occupés qu'à partager les viandes qu'on leur offrait. On ne voit pas même une ſeule prière inſtituée pour leurs grandes fêtes de la pâque, de la pentecôte, des trompettes, des tabernacles, de l'expiation générale, & des néoménies.

Les ſavans conviennent aſſez unanimement qu'il n'y eut de prières réglées chez les Juifs, que lorſqu'étant eſclaves à Babylone, ils en prirent un peu les mœurs, & qu'ils apprirent quelques ſciences de ce peuple ſi policé & ſi puiſſant. Ils empruntèrent tout des Chaldéens perſans juſqu'à leur langue, leurs caractères, leurs chiffres; & joignant quelques coutumes nouvelles à leurs anciens rites égyptiaques, ils devinrent un peuple nouveau, qui fut d'autant plus ſuperſtitieux, qu'au ſortir d'un long eſclavage ils furent toujours encore dans la dépendance de leurs voiſins.

. . . . In rebus acerbis
Acriùs advertunt animos ad religionem.

Pour les dix autres tribus qui avaient été diſperſées auparavant; il eſt à croire qu'elles n'avaient pas plus de prières publiques que les deux autres, & qu'elles n'avaient pas même encore une religion bien fixe & bien déterminée, puiſqu'elles l'abandonnèrent ſi facilement, & qu'elles oublierent juſqu'à leur nom;

ce que ne fit pas le petit nombre de pauvres infortunés qui vint rebâtir Jérusalem.

C'est donc alors que ces deux tribus, ou plutôt ces deux tribus & demie, semblèrent s'attacher à des rites invariables, qu'ils écrivirent, qu'ils eurent des prières réglées. C'est alors seulement que nous commençons à voir chez eux des formules de prières. *Esdras* ordonna deux prières par jour, & il en ajouta une troisième pour le jour du sabbat : on dit même qu'il institua dix-huit prières, (afin qu'on pût choisir) dont la première commence ainsi :

« Sois béni, Seigneur, DIEU de nos pères,
» DIEU d'*Abraham*, d'*Isaac*, de *Jacob*, le
» grand DIEU, le puissant, le terrible, le
» haut élevé, le distributeur libéral des biens,
» le plasmateur & le possesseur du monde, qui
» te souviens des bonnes actions, & qui envoies
» un libérateur à leurs descendans pour l'amour
» de ton nom. O roi, notre secours, notre
» sauveur, notre bouclier, sois béni, Sei-
» gneur, bouclier d'*Abraham*. »

On assure que *Gamaliel*, qui vivait du temps de JESUS-CHRIST, & qui eut de si grands démêlés avec *St Paul*, institua une dix-neuvième prière que voici :

« Accorde la paix, les bienfaits, la béné-
» diction, la grâce, la bénignité & la piété
» à nous & à Israël ton peuple. Bénis-nous,
» ô notre père ! bénis-nous tous ensemble par
» la lumière de ta face ; car par la lumière de
» ta face tu nous as donné, Seigneur notre
» DIEU, la loi de vie, l'amour, la bénignité,
» l'équité, la bénédiction, la piété, la vie &

» la paix. Qu'il te plaife de bénir en tout » temps, & à tout moment ton peuple d'Ifraël en lui accordant la paix. Béni fois-tu, » Seigneur, qui bénis ton peuple d'Ifraël en » lui donnant la paix. *Amen.* » (*)

Il y a une chofe affez importante à obferver dans plufieurs prières, c'eft que chaque peuple a toujours demandé tout le contraire de ce que demandait fon voifin.

Les Juifs priaient DIEU, par exemple, d'exterminer les Syriens, Babyloniens, Egyptiens; & ceux-ci priaient DIEU d'exterminer les Juifs: auffi le furent-ils comme les dix tribus qui avaient été confondues parmi tant de nations; & ceux-ci furent plus malheureux; car s'étant obftinés à demeurer féparés de tous autres peuples, étant au milieu des peuples, ils n'ont pu jouir d'aucun avantage de la fociété humaine.

De nos jours, dans nos guerres fi fouvent entreprifes pour quelques villes ou pour quelques villages, les Allemands & les Efpagnols, quand ils étaient les ennemis des Français, priaient la Ste Vierge du fond de leur cœur de bien battre les Welches & les Gavaches; lefquels de leur côté fuppliaient la Ste Vierge de détruire les Maranes & les Teutons.

En Angleterre, la Rofe rouge fefait les plus ardentes prières à *St George*, pour obtenir que tous les partifans de la Rofe blanche fuffent jetés au fond de la mer. La Rofe blanche répondait par de pareilles fupplications.

(*) Confultez fur cela les premier & fecond volumes de la *Mishna*, & l'article *Prière*.

On sent combien *Saint George* devait être embarrassé ; & si *Henri VII* n'était pas venu à son secours, *George* ne se serait jamais tiré de là.

ORDINATION.

Si un militaire, chargé par le roi de France de conférer l'ordre de St. Louis à un autre militaire, n'avait pas en lui donnant la croix, l'intention de le faire chevalier, le récipiendaire en serait-il moins chevalier de St Louis ? non sans doute.

Pourquoi donc plusieurs prêtres se firent-ils réordonner après la mort du fameux *Lavardin* évêque du Mans ? Ce singulier prélat qui avait établi l'ordre des Côteaux (*a*) s'avisa, à l'article de la mort, d'une espiéglerie peu commune. Il était connu pour un des plus violens esprits forts du siècle de *Louis XIV* ; & plusieurs de ceux auxquels il avait conféré l'ordre de la prêtrise lui avaient publiquement reproché ses sentimens. Il est naturel qu'aux approches de la mort une ame sensible & timorée rentre dans la religion qu'elle a reçue dans ses premières années. La bienséance seule exigeait que l'évêque édifiât en mourant ses diocésains que sa vie avait scandalisés ; mais il était si piqué contre son clergé, qu'il déclara qu'aucun de ceux qu'il avait ordonnés n'était prêtre en effet, que tous leurs actes

(*a*) C'était un ordre de gourmets. Les ivrognes étaient alors fort à la mode ; l'évêque du Mans était à leur tête.

de prêtres étaient nuls, & qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner aucun sacrement.

C'était, ce me semble, raisonner comme un ivrogne; les prêtres mansaux pouvaient lui répondre: Ce n'est pas votre intention qui est nécessaire, c'est la nôtre. Nous avions une envie bien déterminée d'être prêtres; nous avons fait tout ce qu'il faut pour l'être; nous sommes dans la bonne foi; si vous n'y avez pas été, il ne nous importe guère. La maxime est, *quidquid recipitur ad modum recipientis recipitur*, & non pas *ad modum dantis*. Lorsque notre marchand de vin nous a vendu une feuillette, nous la buvons, quand même il aurait l'intention secrète de nous empêcher de la boire; nous serons prêtres malgré votre testament.

Ces raisons étaient fort bonnes: cependant la plupart de ceux qui avaient été ordonnés par l'évêque *Lavardin*, ne se crurent point prêtres, & se firent ordonner une seconde fois. *Mascaron*, médiocre & célèbre prédicateur, leur persuada par ses discours & par son exemple de réitérer la cérémonie. Ce fut un grand scandale au Mans, à Paris & à Versailles. Il fut bientôt oublié, comme tout s'oublie.

ORGUEIL.

CICÉRON dans une de ses lettres dit familièrement à son ami: Mandez-moi à qui vous voulez que je fasse donner les Gaules. Dans une autre il se plaint d'être fatigué des lettres de je ne sais quels princes qui le re-

merciênt d'avoir fait ériger leurs provinces en royaumes, & il ajoute qu'il ne sait seulement pas où ces royaumes sont situés.

Il se peut que *Cicéron*; qui d'ailleurs avait souvent vu le peuple romain, le peuple roi, lui applaudir & lui obéir, & qui était remercié par des rois qu'il ne connaissait pas, ait eu quelques mouvemens d'orgueil & de vanité.

Quoique ce sentiment ne soit point du tout convenable à un aussi chétif animal que l'homme, cependant on pourrait le pardonner à un *Cicéron*, à un *César*, à un *Scipion* : mais que dans le fond d'une de nos provinces à demi-barbares, un homme qui aura acheté une petite charge, & fait imprimer des vers médiocres, s'avise d'être orgueilleux, il y a là de quoi rire long-temps. (*)

ORIGINEL. (PÉCHÉ)

SECTION PREMIÈRE.

C'EST ici le prétendu triomphe des sociniens ou unitaires. Ils appellent ce fondement de la religion chrétienne, son *péché originel*. C'est outrager DIEU, disent-ils ; c'est l'accuser de la barbarie la plus absurde que d'oser dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des supplices éternels, sous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin. Cette sacrilége imputation est d'autant plus inexcusable chez les chré-

(*) Voyez *Jésuites*.

tiens, qu'il n'y a pas un ſeul mot touchant cette invention du péché originel ni dans le Pentateuque, ni dans les prophètes, ni dans les évangiles, ſoit apocryphes, ſoit canoniques, ni dans aucun des écrivains qu'on appelle *les premiers pères de l'Egliſe.*

Il n'eſt pas même conté dans la Genèſe que DIEU ait condamné *Adam* à la mort pour avoir avalé une pomme. Il lui dit bien, *tu mourras très-certainement le jour que tu en mangeras*, mais cette même Genèſe fait vivre *Adam* neuf cents trente ans après ce déjeûner criminel. Les animaux, les plantes qui n'avaient point mangé de ce fruit, moururent dans le temps preſcrit par la nature. L'homme eſt né pour mourrir, ainſi que tout le reſte.

Enfin, la punition d'*Adam* n'entrait en aucune manière dans la loi juive. *Adam* n'était pas plus juif que perſan ou chaldéen. Les premiers chapitres de la Genèſe (en quelque temps qu'ils fuſſent compoſés) furent regardés par tous les ſavans juifs comme une allégorie, & même comme une fable très-dangereuſe, puiſqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vingt-cinq ans.

En un mot, les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoiſes; & quoique les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture ou *totidem verbis*, ou *totidem litteris*, on peut aſſurer qu'un théologien raiſonnable n'y trouvera jamais ce myſtère ſurprenant.

Avouons que *St Auguſtin* accrédita le premier cette étrange idée, digne de la tête chaude & romaneſque d'un africain débauché & repen-

tant, manichéen & chrétien, indulgent & perſécuteur, qui paſſa ſa vie à ſe contredire lui-même.

Quelle horreur, s'écrient les unitaires rigides, que de calomnier l'auteur de la nature juſqu'à lui imputer des miracles pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour ſi peu de temps! Ou il a créé les ames de toute éternité, & dans ce ſyſtème étant infiniment plus anciennes que le péché d'*Adam*, elles n'ont aucun rapport avec lui; ou ces ames ſont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, & en ce cas, DIEU eſt continuellement à l'affût de tous les rendez-vous de l'univers pour créer des eſprits qu'il rendra éternellement malheureux; ou DIEU eſt lui-même l'ame de tous les hommes, & dans ce ſyſtème il ſe damne lui-même. Quelle eſt la plus horrible & la plus folle de ces trois ſuppoſitions? Il n'y en a pas une quatrième; car l'opinion que DIEU attend ſix ſemaines pour créer une ame damnée dans un fœtus, revient à celle qui la fait créer au moment de la copulation: qu'importe ſix ſemaines de plus ou de moins?

J'ai rapporté le ſentiment des unitaires, & les hommes ſont parvenus à un tel point de ſuperſtition que j'ai tremblé en le rapportant. (*)

SECTION II.

Il le faut avouer, nous ne connaiſſons point de père de l'Egliſe juſqu'à *St Auguſtin* & à *St Jérôme*, qui ait enſeigné la doctrine du

(*) Cette ſection manque dans l'édition de Genève.

péché originel. *St Clément* d'Alexandrie, cet homme si savant dans l'antiquité, loin de parler en un seul endroit de cette corruption qui a infecté le genre-humain, & qui l'a rendu coupable en naissant, dit en propres mots : (*a*) *Quel mal peut faire un enfant qui ne vient que de naître ? comment a-t-il pu prévariquer ? comment celui qui n'a encore rien fait a-t-il pu tomber sous la malédiction d'Adam ?*

Et remarquez qu'il ne dit point ces paroles pour combattre l'opinion rigoureuse du péché originel, laquelle n'était point encore développée, mais seulement pour montrer que les passions, qui peuvent corrompre tous les hommes, n'ont pu avoir encore aucune prise sur cet enfant innocent. Il ne dit point : cette créature d'un jour ne sera pas damnée si elle meurt aujourd'hui : car personne n'avait encore supposé qu'elle serait damnée. *St Clément* ne pouvait combattre un système absolument inconnu.

Le grand *Origène* est encore plus positif que *St Clément* d'Alexandrie. Il avoue bien que le péché est entré dans le monde par *Adam*, dans son explication de l'épître de *St Paul* aux Romains ; mais il tient que c'est la pente au péché qui est entrée, qu'il est très-facile de commettre le mal, mais qu'il n'est pas dit pour cela qu'on le commettra toujours, & qu'on sera coupable dès qu'on sera né.

Enfin, le péché originel, sous *Origène*, ne consistait que dans le malheur de se rendre

(*a*) Stromates, liv. III.

semblable

semblable au premier homme en péchant comme lui.

Le baptême était nécessaire ; c'était le sceau du christianisme, il lavait tous les péchés ; mais personne n'avait dit encore qu'il lavât les péchés qu'on n'avait point commis. Personne n'assurait encore qu'un enfant fût damné & brûlât dans des flammes éternelles pour être mort deux minutes après sa naissance. Et une preuve sans réplique, c'est qu'il se passa beaucoup de temps avant que la coutume de baptiser les enfans prévalût. *Tertullien* ne voulait point qu'on les baptisât. Or, leur refuser ce bain sacré, c'eût été les livrer visiblement à la damnation, si on avait été persuadé que le péché originel (dont ces pauvres innocens ne pouvaient être coupables) opérât leur réprobation, & leur fît souffrir des supplices infinis pendant toute l'éternité, pour un fait dont il était impossible qu'ils eussent la moindre connaissance. Les ames de tous les bourreaux, fondues ensemble, n'auraient pu rien imaginer qui approchât d'une horreur si exécrable. En un mot, il est de fait qu'on ne baptisait pas les enfans ; donc il est démontré qu'on était bien loin de les damner.

Il y a bien plus encore ; JESUS-CHRIST n'a jamais dit : *L'enfant non baptisé sera damné.* (*b*) Il était venu au contraire pour expier tous

(*b*) Dans *saint Jean*, JESUS dit à *Nicodème*, chap. III, que le vent, l'esprit souffle où il veut, que personne ne sait où il va, qu'il faut renaître, qu'on ne peut entrer dans le royaume de DIEU si on ne renaît par l'eau & par l'esprit : mais il ne parle point des enfans.

les péchés, pour racheter le genre-humain par son sang; donc les petits enfans ne pouvaient être damnés. Les enfans au berceau étaient à bien plus forte raison privilégiés. Notre divin Sauveur ne baptisa jamais personne. *Paul* circoncit son disciple *Timothée*, & il n'est point dit qu'il le baptisât.

En un mot, dans les deux premiers siècles, le baptême des enfans ne fut point en usage; donc on ne croyait point que des enfans fussent victimes de la faute d'*Adam*. Au bout de quatre cents ans on crut leur salut fort en danger, & on fut fort incertain.

Enfin, *Pélage* vint au cinquième siècle; il traita l'opinion du péché originel de monstrueuse. Selon lui, ce dogme n'était fondé que sûr une équivoque comme toutes les autres opinions.

DIEU avait dit à *Adam* dans le jardin: *Le jour que vous mangerez du fruit de l'arbre de la science, vous mourrez*. Or, il n'en mourut pas, & DIEU lui pardonna. Pourquoi donc n'aurait-il pas épargné sa race à la millième génération? pourquoi livrerait-il à des tourmens infinis & éternels les petits enfans innocens d'un père qu'il avait reçu en grâce?

Pélage regardait DIEU non-seulement comme un maître absolu, mais comme un père qui, laissant la liberté à ses enfans, les récompensait au-delà de leurs mérites, & les punissait au-dessous de leurs fautes.

Lui & ses disciples disaient: Si tous les hommes naissent les objets de la colère éternelle de celui qui leur donne la vie; si avant de penser ils sont coupables, c'est donc un

crime affreux de les mettre au monde ; le mariage eſt donc le plus horrible des forfaits. Le mariage en ce cas n'eſt donc qu'une émanation du mauvais principe des manichéens ; ce n'eſt plus adorer DIEU, c'eſt adorer le diable.

Pélage & les ſiens débitaient cette doctrine en Afrique, où *St Auguſtin* avait un crédit immenſe. Il avait été manichéen ; il était obligé de s'élever contre *Pélage*. Celui-ci ne put réſiſter ni à *Auguſtin* ni à *Jérôme ;* & enfin, de queſtions en queſtions la diſpute alla ſi loin qu'*Auguſtin* donna ſon arrêt de damnation contre tous les enfans nés & à naître dans l'univers, en ces propres termes : *La foi catholique enſeigne que tous les hommes naiſſent ſi coupables, que les enfans mêmes ſont certainement damnés quand ils meurent ſans avoir été régénérés en* JESUS.

C'eût été un bien triſte compliment à faire à une reine de la Chine ou du Japon, ou de l'Inde, ou de la Scythie, ou de la Gothie, qui venait de perdre ſon fils au berceau, que de lui dire : Madame, conſolez-vous, monſeigneur le prince royal eſt actuellement entre les griffes des cinq cents diables, qui le tournent & le retournent dans une grande fournaiſe pendant toute l'eternité, tandis que ſon corps embaumé repoſe auprès de votre palais.

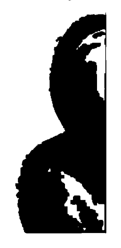
La reine épouvantée demande pourquoi ces diables rôtiſſent ainſi ſon cher fils le prince royal à jamais ? On lui répond que c'eſt parce que ſon arrière-grand-père mangea autrefois du fruit de la ſcience dans un jardin. Jugez

Mollia cum duris, sine pondere, habentia pondus :

Et voici comme *Bayle* raisonne contre lui. « Il n'y a rien de plus absurde que de » supposer un chaos qui a été homogène pen- » dant toute une éternité, quoiqu'il eût les » qualités élémentaires, tant celles qu'on » nomme *altératrices*, qui sont la chaleur, » la froideur, l'humidité & la sécheresse, que » celles qu'on nomme *motrices*, qui sont la « légéreté & la pesanteur : celle-là cause du » mouvement en-haut, celle-ci du mouvement » en-bas. Une matière de cette nature ne » peut point être homogène, & doit contenir » nécessairement toutes sortes d'hétérogénéités. » La chaleur & la froideur, l'humidité & la » sécheresse, ne peuvent pas être ensemble » sans que leur action & leur réaction les » tempère & les convertisse en d'autres qualités » qui font la forme des corps mixtes ; & » comme ce tempérament se peut faire selon » les diversités innombrables de combinai- » sons, il a fallu que le chaos renfermât » une multitude incroyable d'espèces de » composés. Le seul moyen de le concevoir » homogène serait de dire que les qualités » altératrices des élémens se modifièrent au » même degré dans toutes les molécules de la » matière, de sorte qu'il y avait par-tout » précisément la même tiédeur, la même » mollesse, la même odeur, la même saveur, » &c.... mais ce serait ruiner d'une main ce » que l'on bâtit de l'autre, ce serait par une » contradiction dans les termes appeler *chaos* » l'ouvrage le plus régulier, le plus merveil-

» leux en sa symétrie, le plus admirable en » matière de proportions qui se puisse conce- » voir. Je conviens que le goût de l'homme » s'accommode mieux d'un ouvrage diversifié » que d'un ouvrage uniforme; mais nos idées » ne laissent pas de nous apprendre que » l'harmonie des qualités contraires, conservée » uniformément dans tout l'univers, serait » une perfection aussi merveilleuse que le » partage inégal qui a succédé au chaos.

» Quelle science, quelle puissance ne de- » manderait pas cette harmonie uniforme » répandue dans toute la nature? Il ne suffirait » pas de faire entrer dans chaque mixte la » même quantité de chacun des quatre ingré- » diens; il faudrait y mettre des uns plus, » des autres moins, selon que la force des » uns est plus grande ou plus petite pour agir » que pour résister; car on sait que les phi- » losophes partagent dans un degré différent » l'action, & la réaction aux qualités élémen- » taires. Tout bien compté il se trouverait » que la cause qui métamorphosa le chaos » l'aurait tiré, non pas d'un état de confusion » & de guerre, comme on le suppose, mais » d'un état de justesse, qui était la chose du » monde la plus accomplie, & qui par la » réduction à l'équilibre des forces contraires » le tenait dans un repos équivalent à la » paix. Il est donc constant que, si les poëtes » veulent sauver l'homogénéité du chaos, il » faut qu'ils effacent tout ce qu'ils ajoutent » concernant cette confusion bizarre des se- » mences contraires, & ce mélange indigeste, » & ce combat perpétuel des principes ennemis.



ce que doivent penſer le roi, la reine, tout le conſeil & toutes les belles dames.

Cet arrêt ayant paru un peu dur à quelques théologiens, (car il y a de bonnes ames partout) il fut mitigé par un *Pierre Chryſologue*, ou *Pierre parlant d'or*, lequel imagina un fauxbourg d'enfer nommé les *limbes*, pour placer tous les petits garçons & toutes les petites filles qui ſeraient morts ſans baptême. C'eſt un lieu où ces innocens végètent ſans rien ſentir, le ſéjour de l'apathie; & c'eſt ce qu'on appelle *le paradis des ſots*. Vous trouvez encore cette expreſſion dans *Milton : The paradiſe of fools*. Il le place vers la lune. Cela eſt tout-à-fait digne d'un poëme épique.

Explication du péché originel.

LA difficulté pour les limbes eſt demeurée la même que pour l'enfer. Pourquoi ces pauvres petits ſont-ils dans les limbes ? qu'avaient-ils fait ? comment leur ame, qu'ils ne poſſédaient que d'un jour, était-elle coupable d'une gourmandiſe de ſix mille ans ?

St Auguſtin, qui les damne, dit pour raiſon que les ames de tous les hommes étant dans celle d'*Adam*, il eſt probable qu'elles furent toutes complices. Mais comme l'Egliſe décida depuis que les ames ne ſont faites que quand le corps eſt commencé, ce ſyſtème tomba malgré le nom de ſon auteur.

D'autres dirent que le péché originel s'était tranſmis d'ame en ame par voie d'émanation, & qu'une ame venue d'une autre arrivait

dans ce monde avec toute la corruption de l'ame-mère. Cette opinion fut condamnée.

Après que les théologiens y eurent jeté leur bonnet, les philosophes s'essayèrent. *Leibnitz*, en jouant avec ses monades, s'amusa à rassembler dans *Adam* toutes les monades humaines avec leurs petits corps de monades. C'était moitié plus que *St Augustin*. Mais cette idée, digne de *Cyrano de Bergerac*, n'a pas fait fortune en philosophie.

Mallebranche explique la chose par l'influence de l'imagination des mères. *Eve* eut la cervelle si furieusement ébranlée de l'envie de manger du fruit, que ses enfans eurent la même envie, à peu près comme cette femme qui, ayant vu rouer un homme, accoucha d'un enfant roué.

Nicole réduit la chose à *une certaine inclination, une certaine pente à la concupiscence que nous avons reçue de nos mères. Cette inclination n'est pas un acte; elle le deviendra un jour.* Fort bien, courage, *Nicole*: mais en attendant, pourquoi me damner? *Nicole* ne touche point du tout à la difficulté; elle consiste à savoir comment nos ames d'aujourd'hui, qui sont formées depuis peu, peuvent répondre de la faute d'un autre ame qui vivait il y a si long-temps.

Mes maîtres, que fallait-il dire sur cette matière? rien. Aussi je ne donne point mon explication, je ne dis mot.



ne semblait pas destiné à faire des vers tartares. Le pays des Tomites, où il fut relégué, était une partie de la Mésie, province romaine, entre le mont Hémus & le Danube. Il est situé au quarante-quatrième degré & demi, comme les plus beaux climats de la France, mais les montagnes qui sont au sud, & les vents du nord & de l'est qui soufflent du Pont-Euxin, le froid, & l'humidité des forêts & du Danube, rendaient cette contrée insupportable à un homme né en Italie : aussi *Ovide* n'y vecut-il pas long-temps ; il y mourut à l'âge de soixante années. Il se plaint dans ses élégies du climat, & non des habitans :

Quos ego, cùm loca sim vestra perosus, amo.

Ces peuples le couronnèrent de laurier, & lui donnèrent des priviléges qui ne l'empêchèrent pas de regretter Rome. C'était un grand exemple de l'esclavage des Romains, & de l'extinction de toutes les lois, qu'un homme né dans une famille équestre, comme *Octave*, exilât un homme d'une famille équestre, & qu'un citoyen de Rome envoyât d'un mot un autre citoyen chez les Scythes. Avant ce temps il fallait un plébiscite, une loi de la nation, pour priver un romain de sa patrie. *Cicéron*, exilé par une cabale, l'avait été du moins avec les formes des lois.

Le crime d'*Ovide* était incontestablement d'avoir vu quelque chose de honteux dans la famille d'*Octave* :

Cur aliquid vidi, cur noxia lumina feci?

Les doctes n'ont pas décidé s'il avait vu *Auguste* avec un jeune garçon plus joli que ce *Mannius* dont *Auguste* dit qu'il n'avait point voulu, parce qu'il était trop laid; où s'il avait vu quelque écuyer entre les bras de l'impératrice *Livie*, que cet *Auguste* avait épousée grosse d'un autre; ou s'il avait vu cet empereur *Auguste* occupé avec sa fille ou sa petite-fille, ou enfin s'il avait vu cet empereur *Auguste* fesant quelque chose de pis, *torva tuentibus hircis*. Il est de la plus grande probabilité qu'*Ovide* surprit *Auguste* dans un inceste. Un auteur presque contemporain nommé *Minutianus Apuleius*, dit: *Pulsum quoque in exilium quod Augusti incestum vidisset.*

Octave Auguste prit le prétexte du livre innocent de l'*Art d'aimer*, livre très-décemment écrit, & dans lequel il n'y a pas un mot obscène, pour envoyer un chevalier romain sur la mer Noire. Le prétexte était ridicule. Comment *Auguste*, dont nous avons encore des vers remplis d'ordures, pouvait-il sérieusement exiler *Ovide* à Tomes, pour avoir donné à ses amis plusieurs années auparavant des copies de l'*Art d'aimer?* Comment avait-il le front de reprocher à *Ovide* un ouvrage écrit avec quelque modestie, dans le temps qu'il approuvait les vers où *Horace* prodigue tous les termes de la plus infame prostitution, & le *futuo*, & le *mentula* & le *cunnus?* Il y propose indifféremment ou *une fille lascive*, ou *un beau garçon qui renoue sa longue chevelure*, ou *une servante*, ou *un laquais*: tout lui est égal. Il ne lui manque que la bestialité. Il y a certainement de l'impudence à



traction soit une qualité essentielle à la matière. Si *Ovide* avait pu deviner le livre des *Principes mathématiques* de *Newton*, il vous dirait : *La matière n'était ni pesante ni en mouvement dans mon chaos ; il a fallu que* DIEU *lui imprimât ces deux qualités : mon chaos ne renfermait pas la force que vous lui supposez : nec quidquam nisi pondus iners*, ce n'était qu'une masse impuissante ; *pondus* ne signifie point ici *poids*, il veut dire *masse*.

Rien ne pouvait peser avant que DIEU eût imprimé à la matière le principe de la gravitation. De quel droit un corps tendrait-il vers le centre d'un autre, serait-il attiré par un autre, pousserait-il un autre, si l'artisan suprême ne lui avait communiqué cette vertu inexplicable ? Ainsi *Ovide* se trouverait non-seulement un bon philosophe, mais encore un passable théologien.

Vous dites : « Un théologien scolastique » avouerait sans peine que, si les quatre élé- » mens avaient existé indépendamment de DIEU » avec toutes les facultés qu'ils ont aujourd'hui, » ils auraient formé d'eux-mêmes cette ma- » chine du monde, & l'entretiendraient dans » l'état où nous la voyons. On doit donc » reconnaître deux grands défauts dans la » doctrine du chaos : l'un & le principal est » qu'elle ôte à DIEU la création de la matière » & la production des qualités propres au » feu, à l'air, à la terre & à la mer ; l'autre, » qu'après lui avoir ôté cela, elle le fait venir » sans nécessité sur le théâtre du monde pour » distribuer les places aux quatre élémens. » Nos nouveaux philosophes, qui ont rejeté

Méotides, que de faire ses *Tristes de Ponto.* Il eût appris le persan aussi aisément que le gète, & aurait pu du moins oublier le maître de Rome chez le maître d'Ecbatane. Quelque esprit dur dira qu'il y avait encore un parti à prendre; c'était d'aller secrétement à Rome, s'adresser à quelques parens de *Brutus* & de *Cassius*, & de faire une douzième conspiration contre *Octave*; mais cela n'était pas dans le goût élégiaque.

Chose étrange que les louanges! Il est bien clair qu'*Ovide* souhaitait de tout son cœur que quelque *Brutus* délivrât Rome de son *Auguste*, & il lui souhaite en vers l'immortalité.

Je ne reproche à *Ovide* que ses *Tristes*. *Bayle* lui fait son procès sur sa philosophie du chaos, si bien exposée dans le commencement des *Métamorphoses.*

Ante mare & terras, & quod tegit omnia cælum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

Bayle traduit ainsi ces premiers vers: *Avant qu'il y eût un ciel, une terre & une mer, la nature était un tout homogène.* Il y a dans *Ovide*: *La face de la nature était la même dans tout l'univers.* Cela ne veut pas dire que tout fût homogène, mais que ce tout hétérogène, cet assemblage de choses différentes, paraissait le même; *unus vultus.*

Bayle critique tout le chaos. *Ovide*, qui n'est dans ses vers que le chantre de l'ancienne philosophie, dit que les choses molles & dures, les légères & les pesantes, étaient mêlées ensemble:

» la matière avait été telle avant la généra-
» tion du monde qu'*Ovide* l'a prétendu, elle
» aurait été capable de se tirer du chaos par ses
» propres forces, & de se donner la forme
» de monde sans l'assistance de DIEU. Ils doi-
» vent donc accuser *Ovide* d'avoir commis
» deux bévues : l'une est d'avoir supposé que
» la matière avait eu, sans l'aide de la divi-
» nité, les semences de tous les mixtes, la
» chaleur, le mouvement, &c. l'autre est de
» dire que, sans l'assistance de DIEU, elle ne
» se serait point tirée de l'état de confusion.
» C'est donner trop & trop peu à l'un & à
» l'autre ; c'est se passer de secours au plus
» grand besoin, & le demander lorsqu'il n'est
» pas nécessaire. »

Ovide pourra vous répondre encore : Vous supposez à tort que mes élémens avaient toutes les qualités qu'ils ont aujourd'hui ; ils n'en avaient aucune ; le sujet existait nu, informe, impuissant ; & quand j'ai dit que le chaud était mêlé dans mon chaos avec le froid, le sec avec l'humide, je n'ai pu employer que ces expressions, qui signifient qu'il n'y avait ni froid ni chaud, ni sec ni humide. Ce sont des qualités que DIEU a mises dans nos sensations, & qui ne sont point dans la matière. Je n'ai point fait les bévues dont vous m'accusez. Ce sont vos cartésiens, & vos gassendistes qui font des bévues avec leurs atomes & leurs parties cubiques ; & leurs imaginations ne sont pas plus vraies que mes métamorphoses. J'aime mieux *Daphné* changée en laurier, & *Narcisse* en fleur, que de la matière subtile changée en soleils, & de la matière rameuse devenue terre & eau.

» lieux en sa symétrie, le plus admirable en
» matière de proportions qui se puisse conce-
» voir. Je conviens que le goût de l'homme
» s'accommode mieux d'un ouvrage diversifié
» que d'un ouvrage uniforme; mais nos idées
» ne laissent pas de nous apprendre que
» l'harmonie des qualités contraires, conservée
» uniformément dans tout l'univers, serait
» une perfection aussi merveilleuse que le
» partage inégal qui a succédé au chaos.
» Quelle science, quelle puissance ne de-
» manderait pas cette harmonie uniforme
» répandue dans toute la nature? Il ne suffirait
» pas de faire entrer dans chaque mixte la
» même quantité de chacun des quatre ingré-
» diens; il faudrait y mettre des uns plus,
» des autres moins, selon que la force des
» uns est plus grande ou plus petite pour agir
» que pour résister; car on sait que les phi-
» losophes partagent dans un degré différent
» l'action, & la réaction aux qualités élémen-
» taires. Tout bien compté il se trouverait
» que la cause qui métamorphosa le chaos
» l'aurait tiré, non pas d'un état de confusion
» & de guerre, comme on le suppose, mais
» d'un état de justesse, qui était la chose du
» monde la plus accomplie, & qui par la
» réduction à l'équilibre des forces contraires
» le tenait dans un repos équivalent à la
» paix. Il est donc constant que, si les poëtes
» veulent sauver l'homogénéité du chaos, il
» faut qu'ils effacent tout ce qu'ils ajoutent
» concernant cette confusion bizarre des se-
» mences contraires, & ce mélange indigeste,
» & ce combat perpétuel des principes ennemis.

autres catholiques, apostoliques, romains & bohémiens, nous ne soyons tenus de passer au fil de l'épée tous les russes que nous rencontrerons désarmés, d'écraser leurs enfans sur la pierre, d'éventrer leurs femmes enceintes, & de tirer de leur matrice déchirée & sanglante leurs fœtus à demi-formés. Les Russes sont de la religion grecque schismatique; ils ne portent point leur argent à Rome; donc nous devons les exterminer, puisqu'il est démontré que les Jérosolymites devaient exterminer les Samaritains. C'est ainsi que nous traitâmes les Hussites qui voulaient aussi garder leur argent. Ainsi a péri ou dû périr, ainsi a été éventrée ou dû être éventrée toute femme ou fille schismatique.

Je pris la liberté de disputer contre lui; il se fâcha; la dispute se prolongea; il fallut souper chez lui; il m'empoisonna; mais je n'en mourus pas.

P.

PAPISME.

Le papiste & le trésorier.

LE PAPISTE.

Monseigneur a dans sa principauté des luthériens, des calvinistes, des quakers, des anabaptistes & même des juifs; & vous voudriez encore qu'il admît des unitaires.

LE TRESORIER.

Si ces unitaires vous apportent de l'induſtrie & de l'argent, quel mal nous feront-ils ? vous n'en ſerez que mieux payé de vos gages.

LE PAPISTE.

J'avoue que la ſouſtraction de mes gages me ſerait plus douloureuſe que l'admiſſion de ces meſſieurs ; mais enfin ils ne croient pas que JESUS-CHRIST ſoit fils de DIEU.

LE TRESORIER.

Que vous importe, pourvu qu'il vous ſoit permis de le croire, & que vous ſoyez bien nourri, bien vêtu, bien logé ? Les Juifs ſont bien loin de croire qu'il ſoit fils de DIEU, & cependant vous êtes fort aiſe de trouver ici des juifs ſur qui vous placez votre argent à ſix pour cent. *St Paul* lui-même n'a jamais parlé de la divinité de JESUS-CHRIST ; il l'appelle franchement *un homme* : la mort, dit-il, eſt entrée dans le monde par le péché d'un ſeul *homme*.... le don de DIEU s'eſt répandu par la grâce d'un ſeul homme qui eſt JESUS. (*) Et ailleurs : Vous êtes à JESUS & JESUS eſt à DIEU.... Tous vos premiers pères de l'Egliſe ont penſé comme *St Paul* : il eſt évident que pendant trois cents ans, JESUS s'eſt contenté de ſon humanité ; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers ſiècles.

LE PAPISTE.

Mais, monſieur, ils ne croient point à l'éternité des peines.

(*) Epiſt. ad Rom. chap. V, v. 12-15, & juſqu'à la fin.



LE TRESORIER.

Ni moi non plus : soyez damné à jamais si vous voulez ; pour moi je ne compte point du tout l'être.

LE PAPISTE.

Ah ! monsieur, il est bien dur de ne pouvoir damner à son plaisir tous les hérétiques de ce monde ! mais la rage qu'ont les unitaires de rendre un jour les ames heureuses n'est pas ma seule peine. Vous savez que ces monstres-là ne croient pas plus à la résurrection des corps que les saducéens ; ils disent que nous sommes tous anthropophages, que les particules qui composaient votre grand-père & votre bisaïeul, ayant été nécessairement dispersées dans l'athmosphère, sont devenues carottes & asperges, & qu'il est impossible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

LE TRESORIER.

Soit : mes petits enfans en feront autant de moi, ce ne sera qu'un rendu ; il en arrivera autant aux papistes. Ce n'est pas une raison pour qu'on vous chasse des états de monseigneur, ce n'est pas une raison non plus pour qu'il en chasse les unitaires. Ressuscitez comme vous pourrez ; il m'importe fort peu que les unitaires ressuscitent ou non ; pourvu qu'ils nous soient utiles pendant leur vie.

LE PAPISTE.

Et que direz - vous, monsieur, du péché originel qu'ils nient effrontément ? N'êtes-vous pas tout scandalisé quand ils assurent que le

Pentateuque n'en dit pas un mot ; que l'évêque d'Hippone, *St Augustin*, est le premier qui ait enseigné positivement ce dogme, quoiqu'il soit évidemment indiqué par *St Paul*.

LE TRESORIER.

Ma foi si le Pentateuque n'en a point parlé, ce n'est pas ma faute ; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'ancien Testament, comme vous y avez, dit-on, ajouté tant d'autres choses ? Je n'entends rien à ces subtilités. Mon métier est de vous payer régulièrement vos gages quand j'ai de l'argent....

PARADIS.

PARADIS : il n'y a guère de mot dont la signification se soit plus écartée de son étymologie. On sait assez qu'originairement il signifiait un lieu planté d'arbres fruitiers ; ensuite on donna ce nom à des jardins plantés d'arbres d'ombrage. Tels furent dans l'antiquité les jardins de Saana vers Eden dans l'Arabie heureuse, connus si long-temps avant que les hordes des Hébreux eussent envahi une partie de la Palestine.

Ce mot *paradis* n'est célébre chez les Juifs que dans la Genèse Quelques auteurs juifs canoniques parlent de jardins ; mais aucun n'a jamais dit un mot du jardin nommé *paradis terrestre*. Comment s'est-il pu faire qu'aucun écrivain juif, aucun prophète juif, aucun cantique juif n'ait cité ce paradis terrestre dont nous parlons tous les jours ? cela est

presque incompréhensible. C'est ce qui a fait croire à plusieurs savans audacieux que la Genèse n'avait été écrite que très-tard.

Jamais les Juifs ne prirent ce verger, cette plantation d'arbres, ce jardin, soit d'herbes, soit de fleurs, pour le ciel.

St Luc est le premier qui fasse entendre le ciel par ce mot *paradis*, quand JESUS-CHRIST dit au bon larron : (*a*) *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis.*

Les anciens donnèrent le nom de ciel aux nuées: ce nom n'était pas convenable, attendu que les nuées touchent à la terre par les vapeurs dont elles sont formées, & que le ciel est un mot vague qui signifie l'espace immense dans lequel sont tant de soleils, de planètes & de comètes ; ce qui ne ressemble nullement à un verger.

St Thomas dit qu'il y a trois paradis : le terrestre, le céleste & le spirituel. Je n'entends pas trop la différence qu'il met entre le spirituel & le céleste. Le verger spirituel est, selon lui, la vision béatifique. Mais c'est précisément ce qui constitue le paradis céleste, c'est la jouissance de DIEU même. (*b*) Je ne prends pas la liberté de disputer contre l'ange de l'école. Je dis seulement : Heureux qui peut toujours être dans un de ces trois paradis !

Quelques savans curieux ont cru que le jardin des Hespérides, gardé par un dragon, était une imitation du jardin d'Eden gardé par un bœuf ailé, ou par un chérubin. D'autres

(*a*) *Luc*, chap. XXIII, v. 43.

(*b*) I. partie, question CII.

savans

LE TRESORIER.

Si ces unitaires vous apportent de l'industrie & de l'argent, quel mal nous feront-ils ? vous n'en serez que mieux payé de vos gages.

LE PAPISTE.

J'avoue que la soustraction de mes gages me serait plus douloureuse que l'admission de ces messieurs ; mais enfin ils ne croient pas que JESUS-CHRIST soit fils de DIEU.

LE TRESORIER.

Que vous importe, pourvu qu'il vous soit permis de le croire, & que vous soyez bien nourri, bien vêtu, bien logé ? Les Juifs sont bien loin de croire qu'il soit fils de DIEU, & cependant vous êtes fort aise de trouver ici des juifs sur qui vous placez votre argent à six pour cent. *St Paul* lui-même n'a jamais parlé de la divinité de JESUS-CHRIST ; il l'appelle franchement *un homme* : la mort, dit-il, est entrée dans le monde par le péché d'un seul *homme*.... le don de DIEU s'est répandu par la grâce d'un seul homme qui est JESUS. (*) Et ailleurs : Vous êtes à JESUS & JESUS est à DIEU..... Tous vos premiers pères de l'Eglise ont pensé comme *St Paul* : il est évident que pendant trois cents ans, JESUS s'est contenté de son humanité ; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siècles.

LE PAPISTE.

Mais, monsieur, ils ne croient point à l'éternité des peines.

(*) Epist. ad Rom. chap. V, v. 12-15, & jusqu'à la fin.

PARLEMENT DE FRANCE,

Depuis Philippe le Bel jusqu'à Charles VII.

PARLEMENT vient sans doute de *parler;* & l'on prétend que *parler* venait du mot celte *paler*, dont les Cantabres & autres Espagnols firent *palabra*. D'autres assurent que c'est de *parabola*, & que de *parabole* on fit parlement. C'est-là sans doute une érudition fort utile.

Il y a du moins je ne sais quelle apparence de doctrine plus sérieuse dans ceux qui vous disent que nous n'avons pu encore découvrir de monumens où se trouve le mot barbare *parlamentum*, que vers le temps des premières croisades.

On peut répondre : Le terme *parlamentum* était en usage alors pour signifier les assemblées de la nation ; donc il était en usage très-long-temps auparavant. On n'inventa jamais un terme nouveau pour les choses ordinaires.

Philippe III, dans la charte de cet établissement à Paris, parle d'anciens parlemens. Nous avons des séances de parlement judiciaire depuis 1254 ; & une preuve qu'on s'était servi souvent du mot général *parlement*, en désignant les assemblées de la nation, c'est que nous donnâmes ce nom à ces assemblées, dès que nous avons écrit en langue française : & les Anglais, qui prirent toutes nos coutumes, appelèrent *parlement* leurs assemblées des pairs.

Ce mot, source de tant d'équivoques, fut

affecté à plusieurs autres corps, aux officiers municipaux des villes, à des moines, à des écoles; autre preuve d'un antique usage.

On ne répétera pas ici comment le roi *Philippe le bel*, qui détruisit & forma tant de choses, forma une chambre de parlement à Paris, pour juger dans cette capitale les grands procès portés auparavant par-tout où se trouvait la cour; comment cette chambre qui ne siégeait que deux fois l'année fut salariée par le roi à cinq sous par jour pour chaque conseiller juge. Cette chambre était nécessairement composée de membres amovibles, puisque tous avaient d'autres emplois : de sorte que qui était juge à Paris, à la toussaint, allait commander les troupes, à la pentecôte.

Nous ne redirons point comment cette chambre ne jugea de long-temps aucun procès criminel; comment les clercs ou gradués, enquêteurs établis pour rapporter les procès aux seigneurs conseillers juges, & non pour donner leurs voix, furent bientôt mis à la place de ces juges d'épée qui rarement savaient lire & écrire.

On sait par quelle fatalité étonnante & funeste le premier procès criminel que jugèrent ces nouveaux conseillers gradués, fut celui de *Charles VII* leur roi alors dauphin de France, qu'ils déclarèrent, sans le nommer, déchu de son droit à la couronne; & comment, quelques jours après, ces mêmes juges, subjugués par le parti anglais dominant, condamnèrent le dauphin, le descendant de *St Louis*, au bannissement perpétuel le 3 janvier 1420; arrêt aussi incompétent qu'infame, monument

éternel de l'opprobre & de la désolation où la France était plongée, & que le président *Hénault* a tâché en vain de pallier dans son abrégé aussi estimable qu'utile. Mais tout sort de sa sphère dans les temps de trouble. La démence du roi *Charles VI*, l'assassinat du duc de Bourgogne commis par les amis du dauphin, le traité solennel de Troyes, la défection de tout Paris & des trois quarts de la France, les grandes qualités, les victoires, la gloire, l'esprit, le bonheur de *Henri V*, solennellement déclaré roi de France; tout semblait excuser le parlement.

Après la mort de *Charles VI* en 1422, & dix jours après ses obsèques, tous les membres du parlement de Paris jurèrent sur un missel, dans la grand'chambre, obéissance & fidélité au jeune roi d'Angleterre *Henri VI* fils de *Henri V*; & ce tribunal fit mourir une bourgeoise de Paris qui avait eu le courage d'ameuter plusieurs citoyens pour recevoir leur roi légitime dans sa capitale. Cette respectable bourgeoise fut exécutée avec tous les citoyens fidelles que le parlement put saisir. *Charles VII* érigea un autre parlement à Poitiers; il fut peu nombreux, peu puissant, & point payé.

Quelques membres du parlement de Paris, dégoûtés des Anglais, s'y réfugièrent. Et enfin, quand *Charles* eut repris Paris, & donné une amnistie générale, les deux parlemens furent réunis.

Parlement. L'étendue de ſes droits.

Machiavel, dans ſes remarques politiques ſur *Tite-Live*, dit que les parlemens font la force du roi de France. Il avait très-grande raiſon en un ſens. *Machiavel* italien voyait le pape comme le plus dangereux monarque de la chrétienté. Tous les rois lui feſaient la cour; tous voulaient l'engager dans leurs querelles; & quand il exigeait trop, quand un roi de France n'oſait le refuſer en face, ce roi avait ſon parlement tout prêt qui déclarait les prétentions du pape contraires aux lois du royaume, tortionnaires, abuſives, abſurdes. Le roi s'excuſait auprès du pape en diſant qu'il ne pouvait venir à bout de ſon parlement.

C'était bien pis encore quand le roi & le pape ſe querellaient. Alors les arrêts triomphaient de toutes les bulles, & la tiare était renverſée par la main de juſtice. Mais ce corps ne fit jamais la force des rois quand ils eurent beſoin d'argent. Comme c'eſt avec ce ſeul reſſort qu'on eſt sûr d'être toujours le maître, les rois en voulaient toujours avoir; il en fallut demander d'abord aux états-généraux. La cour du parlement de Paris, ſédentaire & inſtituée pour rendre la juſtice, ne ſe mêla jamais de finance juſqu'à *François I.* La fameuſe réponſe du premier préſident *Jean de la Vaquerie* au duc d'Orléans (depuis *Louis XII*) en eſt une preuve aſſez forte: *Le parlement eſt pour rendre juſtice au peuple; les finances, la guerre, le gouvernement du roi ne ſont point de ſon reſſort.*

On ne peut pardonner au préfident *Hénault* de n'avoir pas rapporté ce trait qui fervit long-temps de bafe au droit public en France, fuppofé que ce pays connût un droit public.

Parlement. Droit d'enregiftrer.

ENREGISTREMENT, mémorial, journal, livre de raifon. Cet ufage fut de tout temps obfervé chez les nations policées, & fort négligé par les Barbares qui vinrent fondre fur l'empire romain. Le clergé de Rome fut plus attentif, il enregiftra tout, & toujours à fon avantage. Les Vifigoths, les Vandales, les Bourguignons, les Francs, & tous les autres fauvages n'avaient pas feulement de regiftres pour les mariages, les naiffances & les morts. Les empereurs firent, à la vérité, écrire leurs traités & leurs ordonnances; elles étaient confervées tantôt dans un château, tantôt dans un autre; & quand ce château était pris par quelque brigand, le regiftre était perdu. Il n'y a guère eu que les anciens actes dépofés à la tour de Londres qui aient fubfifté. On n'en retrouva ailleurs que chez les moines, qui fuppléèrent fouvent par leur induftrie à la difette des monumens publics.

Quelle foi peut-on avoir à ces anciens monumens après l'aventure des fauffes décrétales qui ont été refpectées pendant cinq cents ans, autant & plus que l'Evangile; après tant de faux martyrologes, de fauffes légendes & de faux actes? Notre Europe fut trop long-temps compofée d'une multitude de brigands qui pillaient tout, d'un petit nombre de fauffaires

qui trompèrent ces brigands ignorans, & d'une populace auſſi abrutie qu'indigente, courbée vers la terre toute l'année pour nourrir tous ces gens-là.

On tient que *Philippe-Auguſte* perdit ſon chartrier, ſes titres; on ne ſait pas trop à quelle occaſion, ni comment, ni pourquoi il feſait tranſporter aux injures de l'air des parchemins qu'il devait ſoigneuſement enfermer ſous la clef.

On croit qu'*Etienne Boileau*, prévôt de Paris du temps de *St Louis*, fut le premier qui tint un journal, & qu'il fut imité par *Jean de Montluc* greffier du parlement de Paris en 1313, & non en 1256; faute de pure inadvertance dans le grand dictionnaire, au mot *Enregiſtrement*.

Peu à peu les rois s'accoutumèrent à faire enregiſtrer au parlement pluſieurs de leurs ordonnances, & ſur-tout les lois que le parlement était obligé de maintenir.

C'eſt une opinion commune que la première ordonnance enregiſtrée eſt celle de *Philippe de Valois* ſur ſes droits de régale en 1332 au mois de ſeptembre, laquelle pourtant ne fut enregiſtrée qu'en 1334. Aucun édit ſur les finances ne fut enregiſtré en cette cour, ni par ce roi, ni par ſes ſucceſſeurs juſqu'à *François I.*

Charles V tint un lit de juſtice en 1374, pour faire enregiſtrer la loi qui fixe la majorité des rois à quatorze ans.

Une obſervation fort ſingulière eſt que l'érec-

tion de presque tous les parlemens du royaume ne fut point présentée au parlement de Paris pour y être enregistrée & vérifiée.

Les traités de paix y furent quelquefois enregistrés. Plus souvent on s'en dispensa. Rien n'a été stable & permanent, rien n'a été uniforme. L'on n'enregistra point le traité d'Utrecht qui termina la funeste guerre de la succession d'Espagne. On enregistra les édits qui établirent & qui supprimèrent les mouleurs de bois, les essayeurs de beurre, & les mesureurs de charbon.

Remontrances des parlemens.

TOUTE compagnie, tout citoyen a droit de porter ses plaintes au souverain par la loi naturelle qui permet de crier quand on souffre. Les premières remontrances du parlement de Paris furent adressées à *Louis XI* par l'exprès commandement de ce roi, qui, étant alors mécontent du pape, voulut que le parlement lui remontrât publiquement les excès de la cour de Rome. Il fut bien obéi; le parlement était dans son centre; il défendait les lois contre les rapines. Il montra que la cour romaine avait extorqué en trente années quatre millions six cents quarante-cinq mille écus de la France. Ces simonies multipliées, ces vols réels commis sous le nom de *piété*, commençaient à faire horreur. Mais la cour romaine ayant enfin apaisé & séduit *Louis XI*, il fit taire ceux qu'il avait fait si bien parler. Il n'y eut aucune remontrance sur les finances, du temps de *Louis XI*, ni de *Charles VIII*, ni de *Louis*

XII; car il ne faut pas qualifier du nom de *remontrances solennelles* le refus que fit cette compagnie de prêter à *Charles VIII* cinquante mille francs pour sa malheureuse expédition d'Italie en 1496. Le roi lui envoya le sire d'*Albret*, le sire de *Rieux* gouverneur de Paris, le sire de *Graville* amiral de France, & le cardinal *Dumaine* pour la prier de se cotiser pour lui prêter cet argent. Etrange députation! les regiſtres portent que le parlement repréſenta *la néceſſité & l'indigence du royaume, & le cas ſi piteux, quod non indiget manu ſcribentis*. Garder ſon argent n'était pas une de ces remontrances publiques au nom de la France.

Il en fit pour la grille d'argent de St Martin que *François I* acheta des chanoines, & dont il devait payer l'intérêt & le principal ſur ſes domaines. Voilà la première remontrance pour affaire pécuniaire.

La ſeconde fut pour la vente de vingt charges de nouveaux conſeillers au parlement de Paris, & de trente dans les provinces. Ce fut le chancelier cardinal *Duprat* qui proſtitua ainſi la juſtice. Cette honte a duré & s'eſt étendue ſur toute la magiſtrature de la France depuis 1515 juſqu'à 1771, l'eſpace de deux cents cinquante-cinq ans, juſqu'à ce qu'un autre chancelier ait commencé à effacer cette tache.

Depuis ce temps le parlement remontra ſur toutes ſortes d'objets. Il y était autoriſé par l'édit paternel de *Louis XII* père du peuple: *Qu'on ſuive toujours la loi malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourrait arracher au monarque.*

Après *François I*, le parlement fut conti-

nuellement en querelle avec le miniſtère, ou du moins en défiance. Les malheureuſes guerres de religion augmentèrent ſon crédit ; & plus il fut néceſſaire plus il fut entreprenant. Il ſe regardait comme le tuteur des rois dès le temps de *François II*. C'eſt ce que *Charles IX* lui reprocha au temps de ſa majorité par ces propres mots :

« Je vous ordonne de ne pas agir avec un » roi majeur comme vous avez fait pendant » ſa minorité ; ne vous mêlez pas des affaires » dont il ne vous appartient pas de connaître ; » ſouvenez-vous que votre compagnie n'a été » établie par les rois que pour rendre la juſ- » tice ſuivant les ordonnances du ſouverain. » Laiſſez au roi & à ſon conſeil les affaires » d'Etat ; défaites-vous de l'erreur de vous » regarder comme les tuteurs des rois, comme » les défenſeurs du royaume, & comme les » gardiens de Paris. »

Le malheur des temps l'engagea dans le parti de la ligue contre *Henri III*. Il ſoutint les *Guiſes* au point qu'après le meurtre de *Henri de Guiſe* & du cardinal ſon frère, il commença des procédures contre *Henri III*, & nomma deux conſeillers, *Pichon* & *Courtin*, pour informer. (1)

Après la mort de *Henri III*, il ſe déclara contre *Henri le grand*. La moitié de ce corps était entraînée par la faction d'Eſpagne, & l'autre par un faux zèle de religion.

Henri IV eut un autre petit parlement au-

(1) L'arrêt ne parle que des meurtriers du duc de *Guiſe* & de leurs complices. Il n'était que hardi, & non irrégulier.

près de lui ainsi que *Charles VII.* Il rentra comme lui dans Paris par des négociations secrètes plus que par la force, & il réunit les deux parlemens ainsi que *Charles VII* en avait usé.

Tout le ministère du cardinal de *Richelieu* fut signalé par des résistances fréquentes de cette compagnie ; résistances d'autant plus fermes qu'elles étaient approuvées de la nation.

On connaît assez la guerre de la fronde, dans laquelle le parlement fut précipité par des factieux. La reine régente le transféra à Pontoise par une déclaration du roi son fils déjà majeur, datée du 3 juillet 1652. Mais trois présidens seulement & quatorze conseillers obéirent.

Louis XIV en 1655, après l'amnistie, vint à la grand'chambre le fouet à la main, défendre les assemblées des chambres. En 1657 il ordonna l'enregistrement de tout édit, & ne permit les remontrances que dans la huitaine après l'enregistrement. Tout fut tranquille sous son règne.

Sous Louis XV.

Le parlement de Paris avait déjà, du temps de la fronde, établi l'usage de ne plus rendre la justice lorsqu'il se croyait lésé par le gouvernement. C'était un moyen qui semblait devoir forcer le ministère à plier sous ses volontés, sans qu'on eût une rebellion à lui reprocher comme dans la minorité de *Louis XIV.*

Il employa cette ressource en 1718, dans la minorité de *Louis XV.* Le duc d'Orléans régent l'exila à Pontoise en 1720.

La malheureuſe bulle *Unigenitus* le mit quelquefois aux priſes avec le cardinal de *Fleuri*.

Il ceſſa encore ſes fonctions en 1751 dans les petits troubles excités par *Chriſtophe de Beaumont* archevêque de Paris, au ſujet des billets de confeſſion & des refus de ſacremens.

Nouvelle ceſſation de ſervice en 1753. Tout le corps fut exilé dans pluſieurs villes de ſon reſſort; la grand'chambre le fut à Pontoiſe. Cet exil dura plus de quinze mois, depuis le 10 mai 1753, juſqu'au 27 août 1754. Le roi dans cet eſpace de temps fit rendre la juſtice par des conſeillers d'Etat & des maîtres des requêtes. Très-peu de cauſes furent plaidées devant ce nouveau tribunal. La plupart de ceux qui étaient en procès aimèrent mieux s'accommoder, ou attendre le retour du parlement. Il ſemblait que la chicane eût été exilée avec ceux qui étaient inſtitués pour la réprimer.

On rappela enfin le parlement à ſes fonctions, & il revint aux acclamations de toute la France.

Deux ans après ſon retour, les eſprits étant plus aigris que jamais, le roi vint tenir un lit de juſtice à Paris en 1756 le 13 décembre. Il ſupprima deux chambres du parlement, & fit pluſieurs règlemens pour mettre dans ce corps une police nouvelle. A peine fut-il ſorti que tous les conſeillers donnèrent leur démiſſion, à la réſerve des préſidens à mortier, & de dix conſeillers de grand'chambre.

La cour ne croyait pas alors pouvoir établir un nouveau tribunal à ſa place. On fut de tous les côtés très-aigri & très-incertain.

L'attentat inconcevable de *Damiens* parut

réconcilier pendant quelque temps le parlement avec la cour. Ce malheureux, non moins inſenſé que coupable, accuſa ſept membres du parlement dans une lettre qu'il oſa dicter pour le roi même, & qui lui fut portée. Cette accuſation abſurde n'empêcha pas le roi de remettre au parlement même le jugement de *Damiens*, qui fut condamné au ſupplice de *Ravaillac* par ce qui reſtait de la grand'chambre. Pluſieurs pairs & des princes du ſang opinèrent.

Après l'exécution terrible du criminel faite le 28 mars 1757, le miniſtère, engagé dans une guerre ruineuſe & funeſte, négocia avec ces mêmes officiers du parlement qui avaient donné leur démiſſion; les exilés furent rappelés.

Ce corps, à force d'avoir été humilié par la cour, eut plus d'autorité que jamais.

Il ſignala cette autorité en aboliſſant par un arrêt l'ordre des jéſuites en France, & en les dépouillant de tous leurs biens (par l'arrêt du 6 août 1762.) Rien ne le rendit plus cher à la nation. Il fut en cela parfaitement ſecondé par tous les parlemens du royaume, & par toute la France.

Il s'uniſſait en effet avec ces autres parlemens, & prétendait ne faire avec eux qu'un corps, dont il était le principal membre. Tous s'appelaient alors *claſſes du parlement*; celui de Paris était la première claſſe; chaque claſſe feſait des remontrances ſur les édits, & ne les enregiſtrait pas. Il y eut même quelques-uns de ces corps qui pourſuivirent juridiquement les commandans de province envoyés à eux de la part du roi pour faire enregiſtrer. Quelques claſſes décernèrent des priſes de corps



contre ces officiers. Si ces décrets avaient été mis à exécution, il en aurait résulté un effet bien étrange. C'est sur les domaines royaux que se prennent les deniers dont on paye les frais de justice; de sorte que le roi aurait payé de ses propres domaines les arrêts rendus par ceux qui lui désobéissaient contre ses officiers principaux qui avaient exécuté ses ordres.

Le plus singulier de ces arrêts rendus contre les commandans des provinces, & en quelque sorte contre le roi lui-même, fut celui du parlement de Toulouse contre le duc de *Fitz-james, Barwik*, en date du 17 décembre 1763. *Ordonne que ledit duc de Fitzjames sera pris, saisi & arrêté en quelque endroit du royaume qu'il se trouve*, c'est-à-dire, que les huissiers toulousains pouvaient saisir au corps le duc de *Fitzjames* dans la chambre du roi même, ou à sa chapelle de Versailles. La cour dissimula long-temps cet affront; aussi elle en essuya d'autres.

Cette étonnante anarchie ne pouvait pas subsister; il fallait ou que la couronne reprît son autorité, ou que les parlemens prévalussent.

On avait besoin dans des conjonctures si critiques d'un chancelier aussi hardi que l'*Hospital*, on le trouva. Il fallait changer toute l'administration de la justice dans le royaume, & elle fut changée.

Le roi commença par essayer de ramener le parlement de Paris; il le fit venir à un lit de justice qu'il tint à Versailles le 7 décembre 1770, avec les princes, les pairs & les grands officiers de la couronne. Là, il lui défendit de

ſe ſervir jamais des termes d'*unité*, d'*indiviſibilité*, & de *claſſes*.

D'envoyer aux autres parlemens d'autres mémoires que ceux qui ſont ſpécifiés par les ordonnances.

De ceſſer le ſervice, ſinon dans les cas que ces mêmes ordonnances ont prévus.

De donner leur démiſſion en corps.

De rendre jamais d'arrêt qui retarde les enregiſtremens, le tout ſous peine d'être caſſés.

Le parlement ſur cet édit ſolennel ayant encore ceſſé le ſervice, le roi leur fit porter des lettres de juſſion; ils déſobéirent. Nouvelles lettres de juſſion, nouvelle déſobéiſſance. Enfin, le monarque, pouſſé à bout, leur envoya pour dernière tentative le 20 janvier 1771, à quatre heures du matin, des mouſquetaires qui portèrent à chaque membre un papier à ſigner. Ce papier ne contenait qu'un ordre de déclarer s'ils obéiraient, ou s'ils refuſeraient. Pluſieurs voulurent interpréter la volonté du roi: les mouſquetaires leur dirent qu'ils avaient ordre d'éviter les commentaires, qu'il fallait un oui, ou un non.

Quarante membres ſignèrent ce *oui*, les autres s'en diſpensèrent. Les oui étant venus le lendemain au parlement avec leurs camarades, leur demandèrent pardon d'avoir accepté, & ſignèrent *non*; tous furent exilés.

La juſtice fut encore adminiſtrée par les conſeillers d'Etat & les maîtres des requêtes comme elle l'avait été en 1753: mais ce ne fut que par proviſion. On tira bientôt de ce chaos un arrangement utile.

D'abord le roi ſe rendit aux vœux des peu-



ples qui se plaignaient depuis des siècles de deux griefs, dont l'un était ruineux, l'autre honteux & dispendieux à la fois. Le premier était le ressort trop étendu du parlement de Paris, qui contraignait les citoyens de venir de cent cinquante lieues se consumer devant lui en frais, qui souvent excédaient le capital. Le second était la vénalité des charges de judicature; vénalité qui avait introduit la forte taxation des épices.

Pour réformer ces deux abus, six parlemens nouveaux furent institués le 23 février de la même année, sous le titre de *conseils supérieurs*, avec injonction de rendre *gratis* la justice. Ces conseils furent établis dans Arras, Blois, Châlons, Clermont, Lyon, Poitiers (en suivant l'ordre alphabétique.) On y en ajouta d'autres depuis.

Il fallait sur-tout former un nouveau parlement à Paris, lequel serait payé par le roi sans acheter ses places, & sans rien exiger des plaideurs. Cet établissement fut fait le 13 avril 1771. L'opprobre de la vénalité dont *François I* & le chancelier *Duprat* avaient malheureusement souillé la France, fut lavé par *Louis XV* & par les soins du chancelier de *Maupeou*, second du nom. On finit par la réforme de tous les parlemens, & on espéra de voir réformer la jurisprudence. On fut trompé: rien ne fut réformé. *Louis XVI* rétablit avec sagesse les parlemens que *Louis XV* avait cassés avec justice. Le peuple vit leur retour avec des transports de joie.

PARLEMENT

PARLEMENT D'ANGLETERRE.

Les membres du parlement d'Angleterre aiment à se comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent. (*)

Il n'y a pas long-temps que M. *Schipping*, dans la chambre des communes, commença son discours par ces mots : *La majesté du peuple anglais serait blessée.* La singularité de l'expression causa un grand éclat de rire ; mais sans se déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majesté du peuple anglais & celle du peuple romain, encore moins entre leurs gouvernemens. Il y a un sénat à Londres dont quelques membres sont soupçonnés, quoiqu'à tort sans doute, de vendre leurs voix dans l'occasion, comme on fesait à Rome : voilà toute la ressemblance. D'ailleurs les deux nations me paraissent entièrement différentes, soit en bien, soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion ; cette abomination était réservée à des dévots, prêcheurs d'humilité & de patience. *Marius* & *Sylla*, *Pompée* & *César*, *Antoine* & *Auguste*, ne se battaient point pour décider si le *Flamen* devait porter sa chemise par-dessus sa robe, ou sa robe par-dessus sa chemise ; & si les poulets sacrés devaient manger & boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prît les Augures. Les Anglais se sont fait pendre autrefois réciproquement à leurs assises, & se sont détruits

(*) Cet article a été écrit vers 1731.



en bataille rangée pour des querelles de pareille espèce. La secte des épiscopaux & le presbytérianisme ont tourné, pour un temps, ces têtes mélancoliques. Je m'imagine que pareille sottise ne leur arrivera plus; ils me paraissent devenir sages à leurs dépens, & je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des syllogismes. Toutefois qui peut répondre des hommes?

Voici une différence plus essentielle entre Rome & l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la dernière; c'est que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'esclavage, & celui des troubles d'Angleterre, la liberté. La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant, & qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage, où le prince, tout-puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire du mal, où les seigneurs sont grands sans insolence & sans vassaux, & où le peuple partage le gouvernement sans confusion.

La chambre des pairs & celle des communes sont les arbitres de la nation; le roi est le sur-arbitre. Cette balance manquait aux Romains; les grands & le peuple étaient toujours en division à Rome, sans qu'il y eût un pouvoir mitoyen qui pût les accorder. Le sénat de Rome qui avait l'injuste & punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéïens, ne connaissait d'autre secret pour les éloigner du gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangères; il regardait le peuple comme une bête féroce, qu'il fallait

lâcher fur leurs voifins, de peur qu'elle ne dévorât fes maîtres. Ainfi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérans ; c'eft parce qu'ils étaient malheureux chez eux, qu'ils devinrent les maîtres du monde, jufqu'à ce qu'enfin leurs divifions les rendirent efclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'eft point fait pour un fi grand éclat, ni pour une fin fi funefte ; fon but n'eft point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que fes voifins n'en faffent. Ce peuple n'eft pas feulement jaloux de fa liberté, il l'eft encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre *Louis XIV*, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition.

Il en a couté, fans doute, pour établir la liberté en Angleterre ; c'eft dans des mers de fang qu'on a noyé l'idole du pouvoir defpotique : mais les Anglais ne croient point avoir acheté trop cher leurs lois. Les autres nations n'ont pas verfé moins de fang qu'eux ; mais ce fang qu'elles ont répandu pour la caufe de leur liberté, n'a fait que cimenter leur fervitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre, n'eft qu'une fédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre fes priviléges, foit en Barbarie, foit en Turquie ; auffitôt des foldats mercenaires la fubjuguent, des bourreaux la puniffent, & le refte de la nation baife fes chaînes. Les Français penfent que le gouvernement de cette île eft plus orageux que la mer qui l'environne, & cela eft vrai ; mais c'eft quand le roi com-



mence la tempête, c'est quand il veut se rendre maître du vaisseau, dont il n'est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté sage pour objet. Dans le temps détestable de *Charles IX* & de *Henri III*, il s'agissait seulement de savoir si on serait l'esclave des *Guises*; pour la dernière guerre de Paris elle ne mérite que des sifflets. Il me semble que je vois des écoliers qui se mutinent contre le préfet d'un collége, & qui finissent par être fouettés. Le cardinal de *Retz*, avec beaucoup d'esprit & de courage mal employé, rebelle sans aucun sujet, factieux sans dessein, chef de parti sans armée, cabalait pour cabaler, & semblait faire la guerre civile pour son plaisir. Le parlement de Paris ne savait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas. Il levait des troupes par arrêt, il les cassait: il menaçait, & demandait pardon; il mettait à prix la tête du cardinal *Mazarin*, & ensuite venait le complimenter en cérémonie. Nos guerres civiles sous *Charles VI* avaient été cruelles; celles de la ligue furent abominables; celle de la fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, & avec raison, c'est le supplice de *Charles I*, monarque digne d'un meilleur sort, qui fut traité par ses vainqueurs, comme il les eût traités s'il eût été heureux. Après tout, regardez d'un côté *Charles I* vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, & décapité; & de l'autre, l'em-

pereur *Henri VII* empoisonné par son chapelain en communiant, *Henri III* assassiné par un moine, trente assassinats médités contre *Henri IV*, plusieurs exécutés, & le dernier privant enfin la France de ce grand roi : pesez ces attentats, & jugez.

PASSIONS.

Leur influence sur le corps, & celle du corps sur elles.

DIS-MOI, docteur, (je n'entends pas un docteur en médecine qui fait quelque chose, qui a long-temps examiné les sinuosités du cervelet, qui a recherché si les nerfs ont un suc circulant, qui a fouillé en vain dans des matrices pour voir comment un être pensant s'y forme, & qui connaît tout ce qu'on peut connaître de notre machine, hélas! j'entends un docteur en théologie). Je t'adjure par la raison au nom de laquelle tu frémis : dis-moi pourquoi ayant vu faire à ta servante un mouvement de gauche à droite & de droite à gauche formé par le muscle gluteus & par le vaste externe, sur le champ ton imagination s'alluma ; deux muscles érecteurs, qui partent de l'iskion, donnèrent un mouvement de perpendicule à ton phallus ? Ses corps caverneux se remplirent de sang ; tu introduisis ton *balanus intra vaginam* de ta servante ; & ton *balanus* frottant *suum clitorida* lui donna comme à toi un plaisir d'une ou deux secondes, dont ni elle ni toi ne connaîtront jamais la cause, & dont naîtra cependant un être pen-



ſant, tout pourri du péché originel? Quel rapport, je te prie, de toute cette action avec un mouvement du muſcle gluteus de ta gouvernante? Tu auras beau relire *Sanchez* & *Thomas d'Aquin* & *Scot* & *Bonaventure*, tu ne ſauras jamais un mot de cette mécanique incompréhenſible, par laquelle l'éternel architecte dirige tes idées, tes déſirs, tes actions, & fait naître un petit bâtard de prêtre prédeſtiné à la damnation de toute éternité.

Le lendemain matin, après avoir pris ton chocolat, ta mémoire te retrace l'image du plaiſir que tu goûtas la veille, & tu recommences. Conçois-tu, mon gros automate, ce que c'eſt que cette mémoire qui t'eſt commune avec tous les animaux? Sais-tu quelles fibres rappellent tes idées, & peignent dans ton cerveau les voluptés de la veille par un ſentiment continué, qui à dormi avec toi & qui s'eſt réveillé avec toi? Le docteur me répond après *Thomas d'Aquin* que tout cela eſt une production de ſon ame végétative, de ſon ame ſenſitive, & de ſon ame intellectuelle, qui toutes trois compoſent une ame, laquelle n'étant point étendue agit évidemment ſur un corps étendu.

Je vois à ſon air embarraſſé qu'il a balbutié des mots dont il n'a aucune idée; & je lui dis enfin: Docteur, ſi tu conviens malgré toi que tu ne ſais ce que c'eſt qu'une ame, & que tu as parlé toute ta vie ſans t'entendre, que ne l'avoues-tu en honnête homme? que ne conclus-tu ce qu'il faut conclure de la prémotion phyſique du docteur *Bourſier*, & de certains endroits de *Mallebranche*, & ſur-tout

de ce ſage *Locke* ſi ſupérieur à *Mallebranche?* que ne conclus-tu, dis-je, que ton ame eſt une faculté que DIEU t'a donnée, ſans te dire ſon ſecret, ainſi qu'il t'en a donné tant d'autres? Apprends que pluſieurs raiſonneurs prétendent qu'à proprement parler il n'y a que le pouvoir inconnu du divin *Demiourgos* & ſes lois inconnues qui opèrent tout en nous; & qu'à parler encore mieux, nous ne ſaurons jamais de quoi il s'agit.

Mon homme ſe fâche; le ſang lui monte au viſage. Il me battrait s'il était le plus fort, & s'il n'était retenu par les bienſéances. Son cœur ſe gonfle; la ſyſtole & la diaſtole ſe font irrégulièrement; ſon cervelet eſt comprimé; il tombe en apoplexie. Quel rapport y avait-il donc entre ce ſang, ce cœur, ce cervelet & une vieille opinion du docteur qui était contraire à la mienne? Un eſprit pur, intellectuel tombe-t-il en ſyncope, quand on n'eſt pas de ſon avis? J'ai proféré des ſons; il a proféré des ſons, & le voilà en apoplexie; le voilà mort.

Je ſuis à table moi & mon ame en ſorbonne, au *prima menſis* avec cinq ou ſix docteurs *ſocii ſorbonici.* On nous donne d'un mauvais vin frelaté; d'abord nos ames ſont folles; une demi-heure après nos ames ſont ſtupides, elles ſont nulles; & le lendemain nos mêmes docteurs donnent un beau décret par lequel l'ame ne tenant point de place, & étant abſolument immatérielle, eſt logée matériellement dans le corps calleux, pour faire leur cour au chirurgien *la Peironie.*

Un convive eſt à table gaiement. On lui



apporte une lettre qui lui inſpire l'étonnement, la triſteſſe, & la crainte. Dans l'inſtant même les muſcles de ſon ventre ſe contractent & ſe relâchent, le mouvement périſtaltique des inteſtins s'augmente ; le ſphincter du rectum s'ouvre avec une petite convulſion ; & mon homme, au lieu d'achever ſon dîner, fait une copieuſe évacuation. Dis-moi donc quelle connexion ſecrète la nature a miſe entre une idée & une ſelle ?

De tous ceux qu'on a trépanés, il y en a toujours pluſieurs qui reſtent imbécilles. On a donc offenſé les fibres penſantes de leur cerveau ; & où ſont ces fibres penſantes ? O *Sanchez*, ô *magiſter* de *Grillandis*, *Tamponet*, *Riballier*, ô *Cogé Pecus* régent de ſeconde & recteur de l'univerſité, rendez-moi raiſon nettement de tout cela, ſi vous pouvez !

Comme j'écrivais ces choſes au mont Krapac, pour mon inſtruction particulière, on m'a apporté le livre de la *Médecine de l'eſprit* du docteur *Camus*, profeſſeur en médecine de l'univerſité de Paris. J'ai eſpéré d'y voir la ſolution de toutes mes difficultés. Qu'y ai-je trouvé ? rien. Ah, monſieur *Camus !* vous n'avez pas fait avec eſprit la *Médecine de l'eſprit*. C'eſt lui qui recommande fortement le ſang d'ânon, tiré derrière l'oreille, comme un ſpécifique contre la folie. *Cette vertu du ſang d'âne*, dit-il, *réintègre l'ame dans ſes fonctions.* Il prétend auſſi qu'on guérit les fous en leur donnant la gale. Il aſſure de plus que pour avoir de la mémoire, il faut manger du chapon, du levraut & des alouettes, & ſurtout ſe bien garder des oignons & du beurre.

Cela

Cela fut imprimé en 1769 avec approbation & privilége du roi. Et on mettait sa santé entre les mains de maître *Camus* professeur en médecine ! Pourquoi n'aurait-il pas été premier médecin du roi ?

Pauvres marionnettes de l'éternel *Demiourgos*, qui ne savons ni pourquoi ni comment une main invisible fait mouvoir nos ressorts, & ensuite nous jette & nous entasse dans la boîte ! Répétons plus que jamais avec *Aristote* : *Tout est qualité occulte.*

PATRIE.

SECTION PREMIÈRE.

Nous nous bornerons ici selon notre usage à proposer quelques questions que nous ne pouvons résoudre.

Un juif a-t-il une patrie ? s'il est né à Coimbre, c'est au milieu d'une troupe d'ignorans absurdes qui argumenteront contre lui, & auxquels il ferait des réponses absurdes, s'il osait répondre. Il est surveillé par des inquisiteurs qui le feront brûler s'ils savent qu'il ne mange point de lard, & tout son bien leur appartiendra. Sa patrie est-elle à Coimbre ? peut-il aimer tendrement Coimbre ? peut-il dire comme dans les Horaces de *Pierre Corneille* :

Mon cher pays est mon premier amour. . . :
Mourir pour la patrie est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort. — Tarare !



Sa patrie eſt-elle Jéruſalem ? il a ouï-dire vaguement qu'autrefois ſes ancêtres, quels qu'ils fuſſent, ont habité ce terrain pierreux & ſtérile, bordé d'un déſert abominable, & que les Turcs ſont maîtres aujourd'hui de ce petit pays dont ils ne retirent preſque rien. Jéruſalem n'eſt pas ſa patrie. Il n'en a point; il n'a pas ſur la terre un pied carré qui lui appartienne.

Le Guèbre plus ancien, & cent fois plus reſpectable que le juif, eſclave des Turcs, ou des Perſans, ou du grand-mogol, peut-il compter pour ſa patrie quelques pyrées qu'il élève en ſecret ſur des montagnes ?

Le Banian, l'Arménien, qui paſſent leur vie à courir dans tout l'Orient, & à faire le métier de courtiers, peuvent-ils dire, ma chère patrie, ma chère patrie ? Ils n'en ont d'autre que leur bourſe & leur livre de compte.

Parmi nos nations d'Europe, tous ces meurtriers qui louent leurs ſervices, & qui vendent leur ſang au premier roi qui veut les payer, ont-ils une patrie ? Ils en ont bien moins qu'un oiſeau de proie qui revient tous les ſoirs dans le creux du rocher où ſa mère fit ſon nid.

Les moines oſeraient-ils dire qu'ils ont une patrie ? elle eſt, diſent-ils, dans le ciel ; à la bonne heure, mais dans ce monde je ne leur en connais pas.

Ce mot de *patrie* ſera-t-il bien convenable dans la bouche d'un Grec, qui ignore s'il y eut jamais un *Miltiade*, un *Agéſilas*, & qui ſait ſeulement qu'il eſt l'eſclave d'un janiſſaire, lequel eſt eſclave d'un aga, lequel eſt eſclave

d'un bacha, lequel est esclave d'un visir, lequel est esclave d'un padisha que nous appelons à Paris le *Grand-Turc ?*

Qu'est-ce donc que la patrie ? ne serait-ce pas par hasard un bon champ, dont le possesseur logé commodément dans une maison bien tenue, pourrait dire : Ce champ que je cultive, cette maison que j'ai bâtie sont à moi ; j'y vis sous la protection des lois qu'aucun tyran ne peut enfreindre. Quand ceux qui possèdent, comme moi, des champs & des maisons s'assemblent pour leurs intérêts communs, j'ai ma voix dans cette assemblée ; je suis une partie du tout, une de la communauté, une partie de la souveraineté ; voilà ma patrie. Tout ce qui n'est pas cette habitation d'hommes, n'est-ce pas quelquefois une écurie de chevaux sous un palefrenier qui leur donne à son gré des coups de fouet ? On a une patrie sous un bon roi ; on n'en a point sous un méchant.

SECTION II.

UN jeune garçon pâtissier qui avait été au collége, & qui savait encore quelques phrases de *Cicéron*, se donnait un jour les airs d'aimer sa patrie. Qu'entends-tu par ta patrie ? lui dit un voisin, est-ce ton four ? est-ce le village où tu es né & que tu n'as jamais revu ? est-ce la rue où demeuraient ton père & ta mère qui se sont ruinés, & qui t'ont réduit à enfourner des petits pâtés pour vivre ? est-ce l'hôtel-de-ville où tu ne seras jamais clerc d'un quartinier ? est-ce l'église de Notre-Dame où

tu n'as pu parvenir à être enfant de chœur, tandis qu'un homme abſurde eſt archevêque & duc avec vingt mille louis d'or de rente ?

Le garçon pâtiſſier ne ſut que répondre. Un penſeur qui écoutait cette converſation, conclut que dans une patrie un peu étendue, il y avait ſouvent pluſieurs millions d'hommes qui n'avait point de patrie.

Toi, voluptueux Pariſien, qui n'as jamais fait d'autre grand voyage que celui de Dieppe pour y manger de la marée fraîche ; qui ne connais que ta maiſon vernie de la ville, ta jolie maiſon de campagne & ta loge à cet opéra où le reſte de l'Europe s'obſtine à s'ennuyer ; qui parles aſſez agréablement ta langue parce que tu n'en ſais point d'autre, tu aimes tout cela, & tu aimes encore les filles que tu entretiens, le vin de Champagne qui t'arrive de Rheims, tes rentes que l'hôtel-de-ville te paye tous les ſix mois, & tu dis que tu aimes ta patrie !

En conſcience, un financier aime-t-il cordialement ſa patrie !

L'officier & le ſoldat qui dévaſteront leur quartier d'hiver, ſi on les laiſſe faire, ont-ils un amour bien tendre pour les payſans qu'ils ruinent ?

Où était la patrie du duc de *Guiſe le balafré*, était-ce à Nancy, à Paris, à Madrid, à Rome ?

Quelle patrie aviez-vous, cardinaux de *la Balue*, *Duprat*, *Lorraine*, *Mazarin* ?

Où fut la patrie d'*Attila* & de cent héros de ce genre, qui en courant toujours n'étaient jamais hors de leur chemin ?

Je voudrais bien qu'on me dît qu'elle était la patrie d'*Abraham?*

Le premier qui a écrit que la patrie eſt partout où l'on ſe trouve bien, eſt je crois *Euripide* dans ſon Phaëton.

Os pantakos ge patris es boskouſa ge.

Mais le premier homme qui ſortit du lieu de ſa naiſſance pour chercher ailleurs ſon bien-être, l'avait dit avant lui.

SECTION III.

UNE patrie eſt un compoſé de pluſieurs familles; & comme on ſoutient communément ſa famille par amour-propre, lorſqu'on n'a pas un intérêt contraire, on ſoutient par le même amour-propre ſa ville ou ſon village qu'on appelle ſa patrie.

Plus cette patrie devient grande, moins on l'aime, car l'amour partagé s'affaiblit. Il eſt impoſſible d'aimer tendrement une famille trop nombreuſe qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être édile, tribun, préteur, conſul, dictateur, crie qu'il aime ſa patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être ſûr de pouvoir coucher chez ſoi, ſans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être ſûr de ſa fortune & de ſa vie. Tous formant ainſi les mêmes ſouhaits, il ſe trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général: on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour ſoi-même.

Il eſt impoſſible qu'il y ait ſur la terre un Etat qui ne ſe ſoit gouverné d'abord en république ; c'eſt la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'aſſemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades diviſées en républiques ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux ſubjuguées.

Il en était ainſi de l'ancien monde ; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encore aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre ſeptentrion, ſont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde, libres, égaux entr'eux, ſans maîtres, ſans ſujets, ſans argent, & preſque ſans beſoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre ſont leurs retraites : ils ſont les plus puans de tous les hommes, mais ils ne le ſentent pas ; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reſte dans notre Europe huit républiques ſans monarques, Veniſe, la Hollande, la Suiſſe, Gènes, Lucques, Raguſe, Genève & Saint-Marin. (*a*) On peut regarder la Po-

(*a*) Ceci eſt écrit en 1764.

logne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques ſous un roi, mais la Pologne eſt la ſeule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie ſoit un Etat monarchique, ou un Etat républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette queſtion. Demandez la ſolution aux riches, ils aiment tous mieux l'ariſtocratie; interrogez le peuple, il veut la démocratie: il n'y a que les rois qui préfèrent la royauté. (1) Comment donc eſt-il poſſible que preſque

(1) Il n'y a qu'un eſclave qui puiſſe dire qu'il préfère la royauté à une république bien conſtituée, où les hommes ſeraient vraiment libres, & où jouiſſant, ſous de bonnes lois, de tous les droits qu'ils tiennent de la nature, ils ſeraient encore à l'abri de toute oppreſſion étrangère; mais cette république n'exiſte point & n'a jamais exiſté. On ne peut choiſir qu'entre la monarchie, l'ariſtocratie & l'anarchie; & dans ce cas, un homme ſage peut très-bien donner la préférence à la monarchie; ſur-tout s'il ſe défie d'un ſentiment naturel, qui le porte à préférer la conſtitution républicaine, non parce que tous les hommes y ſont libres, mais parce qu'il ſe croit fait pour y devenir un de leurs maîtres. Ajoutons que ſur les objets les plus importans pour les hommes, la ſureté, la liberté civile, la propriété, la répartition des impôts, la liberté du commerce & de l'induſtrie, les lois doivent être les mêmes dans les monarchies ou dans les républiques; que ſur ces objets, l'intérêt du monarque ſe confond avec l'intérêt général, au moins autant que celui d'un corps légiſlatif. Les principes qui doivent dicter les lois ſur tous ces objets, puiſés dans la nature des hommes, fondés ſur la raiſon, ſont indépendans des différentes formes de conſtitution politique. Il eſt malheureux que le célèbre *Monteſquieu*, non-ſeulement ait méconnu cette vérité, mais qu'il ait fondé preſque tout ſon ouvrage ſur le préjugé contraire, que l'autorité de ſon nom ſoutient encore parmi un grand nombre de ſes admirateurs.

toute la terre soit gouvernée par des monarques? demandez-le aux rats qui proposèrent de pendre une sonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raison est, comme on l'a dit, que les hommes sont très-rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent pour être bon patriote on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien *Caton*, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au sénat : Tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce, & soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le citoyen de l'univers. (2)

(2) Un pays peut augmenter sa richesse réelle, sans diminuer, & même en augmentant celle de ses voisins. Il en est de même du bonheur public : celui d'une nation ne se fait point aux dépens du bonheur d'une autre. Il n'en est pas ainsi de la puissance ; mais aussi aucune nation n'est intéressée à augmenter la sienne au-delà de ce qui est nécessaire à sa sureté.

PAUL.

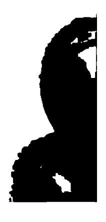
SECTION PREMIÈRE.

Questions sur Paul.

PAUL était-il citoyen romain, comme il s'en vante ? S'il était de Tarsis en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans après lui ; tous les antiquaires en sont d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giscale, comme *St Jérôme* l'a cru, cette ville était dans la Galilée ; & certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens romains.

Est-il vrai que *Paul* n'entra dans la société naissante des chrétiens qui étaient alors demi-juifs, que parce que *Gamaliel* dont il avait été le disciple lui refusa sa fille en mariage ? Il me semble que cette accusation ne se trouve que dans les actes des apôtres reçus par les ébionites, actes rapportés & réfutés par l'évêque *Epiphane*, dans son XXXe chapitre.

Est-il vrai que *Ste Thècle* vint trouver *St Paul* déguisée en homme ? & les actes de *Ste Thècle* sont-ils recevables ? *Tertullien* dans son livre du baptême, chapitre XVII, tient que cette histoire fut écrite par un prêtre attaché à *Paul*. *Jérôme*, *Cyprien*, en réfutant la fable du lion baptisé par *Ste Thecle*, affirment la vérité de ces actes. C'est là que se trouve un portrait de *St Paul* qui est assez singulier ; *il était gros, court, large d'épaules ; ses sourcils noirs se joignaient sur son nez aquilin, ses jambes*



étaient crochues, sa tête chauve, & il était rempli de la grâce du Seigneur.

C'est à peu près ainsi qu'il est dépeint dans le Philopatris de *Lucien :* à la grâce du Seigneur près, dont *Lucien* n'avait malheureusement aucune connaissance.

Peut-on excuser *Paul* d'avoir repris *Pierre* qui judaïsait, quand lui-même alla judaïser huit jours dans le temple de Jérusalem ?

Lorsque *Paul* fut traduit devant le gouverneur de Judée par les Juifs, pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur, que c'était *pour la résurrection des morts qu'on lui fesait son procès*, tandis qu'il ne s'agissait point de la résurrection des morts ? (*a*)

Paul fit-il bien de circoncire son disciple *Timothée*, après avoir écrit aux Galates : *Si vous vous faites circoncire*, JESUS *ne vous servira de rien.*

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens, chapitre IX : *N'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépens & de mener avec nous une femme ? &c.* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans sa seconde épître : *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres ?* Que penserait-on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépens lui & sa femme, nous juger, nous punir, & confondre le coupable & l'innocent ?

Qu'entend-on par le ravissement de *Paul* au troisième ciel ? qu'est-ce qu'un troisième ciel ?

(*a*) Actes, chap. XXIV.

Quel eſt enfin le plus vraiſemblable (humainement parlant) ou que *Paul* ſe ſoit fait chrétien pour avoir été renverſé de ſon cheval par une grande lumière en plein midi, & qu'une voix céleſte lui ait crié : *Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu ?* ou bien que *Paul* ait été irrité contre les phariſiens, ſoit pour le refus de *Gamaliel* de lui donner ſa fille, ſoit par quelque autre cauſe ?

Dans toute autre hiſtoire le refus de *Gamaliel* ne ſemblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleſte, ſi d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle ?

Je ne fais aucune de ces queſtions que pour m'inſtruire ; & j'exige de quiconque voudra m'inſtruire, qu'il parle raiſonnablement.

SECTION II.

Les épîtres de *St Paul* ſont ſi ſublimes, qu'il eſt ſouvent difficile d'y atteindre.

Pluſieurs jeunes bacheliers demandent ce que ſignifient préciſément ces paroles : (*b*) « Tout „ homme qui prie & prophétiſe avec un voile „ ſur ſa tête ſouille ſa tête. »

Que veulent dire celles-ci (*c*) « J'ai appris „ du Seigneur que la nuit même qu'il fut ſaiſi, „ il prit du pain. »

Comment peut-il avoir appris cela de JESUS-CHRIST auquel il n'avait jamais parlé, & dont il avait été le plus cruel ennemi ſans l'avoir

(*b*) Epître aux Corinthiens, chap. IX.

(*c*) I. Corint. ch. XI, v. 23.



jamais vu ? est-ce par inspiration ? est-ce par le récit de ses disciples ? est-ce lorsqu'une lumière céleste le fit tomber de cheval ? il ne nous en instruit pas.

Et celles-ci encore : (*d*) « La femme sera » sauvée si elle fait des enfans ? »

C'est assurément encourager la population ; il ne paraît pas que *Paul* ait fondé des couvens de filles.

Il traite d'impies, (*e*) d'imposteurs, de diaboliques, de consciences gangrenées, ceux qui prêchent le célibat & l'abstinence des viandes.

Ceci est bien plus fort. Il semble qu'il proscrive moines, nonnes, jours de jeûnes. Expliquez-moi cela, tirez-moi d'embarras.

Que dire sur les passages où il recommande aux évêques de n'avoir qu'une femme ? (*f*) *Unius uxoris virum*.

Cela est positif. Jamais il n'a permis qu'un évêque eût deux femmes, lorsque les grands pontifes juifs pouvaient en avoir plusieurs.

Il dit positivement « que le jugement dernier » se fera de son temps, que JESUS descendra » dans les nuées comme il est annoncé dans » *St Luc*, (*g*) que lui *Paul* montera dans l'air » pour aller au-devant de lui avec les habitans » de Thessalonique. »

La chose est-elle arrivée ? est-ce une allégorie, une figure ? croyait-il en effet qu'il

(*d*) I. *Timothée*, ch. II.

(*e*) I. *Timot.* chap. IV.

(*f*) I. *Timot.* c. III ; & à *Tite*, c. I.

(*g*) Thessal. ch. IV.

ferait ce voyage ? croyait-il avoir fait celui du troisième ciel ? qu'est-ce que ce troisième ciel ? comment ira-t-il dans l'air ? y a-t-il été ?

« Que le Dieu de notre seigneur JESUS-» CHRIST, (*h*) le père de gloire, vous donne » l'esprit de sagesse. »

Est-ce là reconnaître JESUS pour le même Dieu que le père ?

« Il a opéré sa puissance sur JESUS en le » ressuscitant & le mettant à sa droite. »

Est-ce là constater la divinité de JESUS ?

« Vous avez rendu JESUS de peu inférieur » aux anges en le couronnant de gloire. » (*i*)

S'il est inférieur aux anges est-il Dieu ?

« Si par le délit d'un seul plusieurs sont » morts, (*k*) la grâce & le don de DIEU ont » plus abondé par la grâce d'un seul homme » qui est JESUS-CHRIST. »

Pourquoi l'appeler toujours homme & jamais Dieu ?

« Si à cause du péché d'un seul homme la » mort a régné, l'abondance de grâce régnera » bien davantage par un seul homme qui est » JESUS-CHRIST. »

Toujours homme, jamais Dieu, excepté un seul endroit contesté par *Erasme*, par *Grotius*, par *le Clerc*, &c.

« Nous sommes enfans de DIEU (*l*) & co-» héritiers de JESUS-CHRIST. »

(*h*) Ephésiens, ch. I.

(*i*) Aux Hébreux, chap. II.

(*k*) Aux Romains, ch. V.

(*l*) *Ibid.* ch. XVI.

N'est-ce pas toujours regarder JESUS comme l'un de nous, quoique supérieur à nous par les grâces de DIEU ?

« A DIEU seul sage, honneur & gloire par » JESUS-CHRIST. »

Ce mot DIEU *seul*, ne semble-t-il pas exclure JESUS de la divinité ?

Comment entendre tous ces passages à la lettre sans craindre d'offenser JESUS-CHRIST ? comment les entendre dans un sens plus relevé sans craindre d'offenser Dieu le père ?

Il y en a plusieurs de cette espèce qui ont exercé l'esprit des savans. Les commentateurs se sont combattus ; & nous ne prétendons pas porter la lumière où ils ont laissé l'obscurité. Nous nous soumettons toujours de cœur & de bouche à la décision de l'Eglise.

Nous avons eu aussi quelque peine à bien pénétrer les passages suivans :

« Votre circoncision profite si vous observez » la loi juive ; (*m*) mais si vous êtes prévari- » cateurs de la loi, votre circoncision devient » prépuce.

» Or, nous savons que tout ce que la loi » dit à ceux qui sont dans la loi, elle le dit » afin que toute bouche soit obstruée, (*n*) & » que tout le monde soit soumis à DIEU, parce » que toute chair ne sera pas justifiée devant » lui par les œuvres de la loi, car par la loi » vient la connaissance du péché.

» Car un seul Dieu justifie la circoncision

(*m*) Epître aux Juifs de Rome appelés les *Romains*, chap. II.

(*n*) Chap. III.

» par la foi, (*o*) & le prépuce par la foi.
» Détruisons-nous donc la foi par la loi? à
» DIEU ne plaise. Car si *Abraham* a été justifié
» par ses œuvres, il en a gloire, mais non
» chez DIEU. »

Nous osons dire que l'ingénieux & profond dom *Calmet* lui-même ne nous a pas donné sur ces endroits un peu obscurs, une lumière qui dissipât toutes nos ténèbres. C'est sans doute notre faute de n'avoir pas entendu les commentateurs, & d'avoir été privés de l'intelligence entière du texte, qui n'est donnée qu'aux ames privilégiées. Mais dès que l'explication viendra de la chaire de vérité, nous entendrons tout parfaitement.

SECTION III.

AJOUTONS ce petit supplément à l'article *Paul.* Il vaut mieux s'édifier dans les lettres de cet apôtre, que de dessécher sa piété à calculer le temps où elles furent écrites. Les savans recherchent en vain l'an & le jour auxquels *St Paul* servit à lapider *St Etienne*, & à garder les manteaux des bourreaux.

Ils disputent sur l'année où il fut renversé de cheval par une lumière éclatante en plein midi, & sur l'époque de son ravissement au troisième ciel.

Ils ne conviennent ni de l'année où il fut conduit prisonnier à Rome, ni de celle où il mourut.

(*o*) Ch. IV suite au ch. V.



On ne connaît la date d'aucune de ses lettres.

On croit que l'épître aux Hébreux n'est point de lui. On rejette celle aux Laodicéens ; quoique cette épître ait été reçue sur les mêmes fondemens que les autres.

On ne sait pourquoi il changea son nom de *Saul* en celui de *Paul*, ni ce que signifiait ce nom.

St Jérôme, dans son commentaire sur l'épître à *Philémon*, dit que *Paul* signifiait l'embouchure d'une flûte.

Les lettres de *St Paul* à *Sénèque*, & de *Sénèque* à *Paul* passèrent dans la primitive Eglise, pour aussi authentiques que tous les autres écrits chrétiens. *St Jérôme* l'assure, & cite des passages de ces lettres dans son catalogue. *St Augustin* n'en doute pas dans sa cent cinquante-troisième lettre à *Macédonius*. (*p*) Nous avons treize lettres de ces deux grands-hommes, *Paul* & *Sénèque*, qu'on prétend avoir été liés d'une étroite amitié à la cour de *Néron*. La septième lettre de *Sénèque* à *Paul* est très-curieuse. Il lui dit que les juifs & les chrétiens sont souvent condamnés au supplice comme incendiaires de Rome. *Christiani & judæi, tanquam machinatores incendii, supplicio affici solent.* Il est vraisemblable en effet que les juifs & les chrétiens, qui se haïssaient avec fureur, s'accusèrent réciproquement d'avoir mis le feu a la ville ; & que le mépris & l'horreur qu'on avait pour les juifs, dont on ne distinguait

(*p*) Édition des Bénédict. & dans la Cité de Dieu, liv. VI.

point

point les chrétiens, les livrèrent également les uns & les autres à la vengeance publique.

Nous sommes forcés d'avouer que le commerce épistolaire de *Sénèque* & de *Paul* est dans un latin ridicule & barbare ; que les sujets de ces lettres paraissent aussi impertinens que le style ; qu'on les regarde aujourd'hui comme des actes de faussaires. Mais aussi comment ose-t-on contredire le témoignage de *St Jérôme* & de *St Augustin ?* Si ces monumens attestés par eux ne sont que de viles impostures, quelle sureté aurons-nous pour les autres écrits plus respectables ? C'est la grande objection de plusieurs savans personnages. Si on nous a trompés indignement, disent-ils, sur les lettres de *Paul* & de *Sénèque*, sur les constitutions apostoliques, & sur les actes de *St Pierre*, pourquoi ne nous aura-t-on pas trompés de même sur les actes des apôtres ? Le jugement de l'Eglise & la foi sont les réponses péremptoires à toutes ces recherches de la science, & à tous les raisonnemens de l'esprit.

On ne sait pas sur quel fondement *Abdias*, premier évêque de Babylone, dit, dans son histoire des apôtres, que *St Paul* fit lapider *St Jacques* le mineur par le peuple. Mais avant qu'il se fût converti, il se peut très-facilement qu'il eût persécuté *St Jacques* aussi bien que *St Etienne*. Il était très-violent ; il est dit dans les actes des apôtres (*q*) qu'il respirait le sang & le carnage. Aussi *Abdias* a soin d'observer *que l'auteur de la sédition dans laquelle St Jacques fut si cruellement traité, était ce*

(*q*) Chap. IX, v. 1.

même Paul que DIEU *appela depuis au ministère de l'apostolat.* (r)

Ce livre attribué à l'évêque *Abdias* n'est point admis dans le canon ; cependant *Jules* africain, qui l'a traduit en latin, le croit authentique. Dès que l'Eglise ne l'a pas reçu, il ne faut pas le recevoir. Bornons-nous à bénir la Providence, & à souhaiter que tous les persécuteurs soient changés en apôtres charitables & compatissans.

PÈRES, MÈRES, ENFANS:

Leurs devoirs.

On a beaucoup crié en France contre l'Encyclopédie, parce qu'elle avait été faite en France, & qu'elle lui fesait honneur ; on n'a point crié dans les autres pays ; au contraire, on s'est empressé de la contrefaire ou de la gâter, par la raison qu'il y avait à gagner quelque argent.

Pour nous qui ne travaillons point pour la gloire comme les encyclopédistes de Paris ; nous qui ne sommes point exposés comme eux à l'envie ; nous dont la petite société est cachée dans la Hesse, dans le Virtemberg, dans la Suisse, chez les Grisons, au mont Krapac, & qui ne craignons point d'avoir à disputer contre le docteur de la comédie italienne ou contre un docteur de sorbonne ; nous qui ne vendons point nos feuilles à un libraire ; nous

(r) *Apostolica Historia. Lib. VI, pag.* 595 & 596, *Fabric. codex.*

qui sommes des êtres libres, & qui ne mettons du noir sur du blanc qu'après avoir examiné, autant qu'il est en nous, si ce noir pourra être utile au genre-humain ; nous enfin qui aimons la vertu, nous exposerons hardiment notre pensée.

Honore ton père & ta mère si tu veux vivre long-temps.

J'oserais dire : Honore ton père & ta mère dusses-tu mourir demain.

Aime tendrement, sers avec joie la mère qui t'a porté dans son sein & qui t'a nourri de son lait, & qui a supporté tous les dégoûts de ta première enfance. Remplis ces mêmes devoirs envers ton père qui t'a élevé.

Siècles à venir, jugez un franc nommé *Louis XIII*, qui à l'âge de seize ans commença par faire murer la porte de l'appartement de sa mère, & l'envoya en exil sans en donner la moindre raison, mais seulement parce que son favori le voulait.

Mais, Monsieur, je suis obligé de vous confier que mon père est un ivrogne, qui me fit un jour par hasard, sans songer à moi, qui ne m'a donné aucune éducation que celle de me battre tous les jours quand il revenait ivre au logis. Ma mère était une coquette qui n'était occupée que de faire l'amour. Sans ma nourrice qui s'était prise d'amitié pour moi, & qui après la mort de son fils m'a reçu chez elle par charité, je serais mort de misère.

Hé bien, aime ta nourrice, salue ton père & ta mère quand tu les rencontreras. Il est dit dans la Vulgate : *Honora patrem tuum & matrem tuam*, & non pas *dilige.*



Fort bien, Monſieur, j'aimerai mon père & ma mère s'ils me font du bien ; je les honorerai s'ils me font du mal : j'ai toujours penſé ainſi depuis que je penſe, & vous me confirmez dans mes maximes.

Adieu, mon enfant, je vois que tu proſpèreras, car tu as un grain de philoſophie dans la tête.

Encore un mot, Monſieur ; ſi mon père s'appellait *Abraham*, & moi *Iſaac* ; & ſi mon père me diſait : Mon fils, tu es grand & fort, porte ces fagots au haut de cette montagne pour te ſervir de bûcher quand je t'aurai coupé la tête ; car c'eſt DIEU qui me l'a ordonné ce matin quand il m'eſt venu voir ; que me conſeilleriez-vous de faire dans cette occaſion chatouilleuſe ?

Aſſez chatouilleuſe en effet. Mais toi, que ferais-tu ? car tu me parais une aſſez bonne tête.

Je vous avoue, Monſieur, que je lui demanderais ſon ordre par écrit, & cela par amitié pour lui. Je lui dirais : Mon père, vous êtes chez des étrangers qui ne permettent pas qu'on aſſaſſine ſon fils ſans une permiſſion expreſſe de DIEU dûment légaliſée & contrôlée. Voyez ce qui eſt arrivé à ce pauvre *Calas* dans la ville moitié françaiſe, moitié eſpagnole de Toulouſe. On l'a roué ; & le procureur-général *Riquet* a conclu à faire brûler madame *Calas* la mère, le tout ſur le ſimple ſoupçon très-mal conçu qu'ils avaient pendu leur fils *Marc-Antoine Calas* pour l'amour de DIEU. Je craindrais qu'il ne donnât ſes concluſions contre vous & contre votre ſœur, ou votre

nièce madame *Sara* ma mère. Montrez-moi, encore un coup, une lettre de cachet pour me couper le cou, signée de la main de DIEU, & plus bas *Raphaël*, ou *Michel*, ou *Belzébuth*, sans quoi, serviteur; je m'en vais chez *Pharaon* égyptiaque, ou chez le roi du désert de Gérar, qui ont été tous deux amoureux de ma mère, & qui certainement auront de la bonté pour moi. Coupez si vous voulez le cou de mon frère *Ismaël*, mais pour le mien je vous réponds que vous n'en viendrez pas à bout.

Comment! c'est raisonner en vrai sage. Le Dictionnaire encyclopédique ne dirait pas mieux. Tu iras loin, te dis-je, je t'admire de n'avoir pas dit la moindre injure à ton père *Abraham*, & de n'avoir point été tenté de le battre. Et dis-moi, si tu étais ce *Cram* que son père *Clotaire* roi franc fit brûler dans une grange, ou dom *Carlos* fils de ce renard *Philippe II*, ou bien ce pauvre *Alexis* fils de ce czar *Pierre*, moitié héros & moitié tigre?

Ah! Monsieur, ne me parlez plus de ces horreurs: vous me feriez détester la nature humaine.

PERSÉCUTION.

Ce n'est pas *Dioclétien* que j'appellerai persécuteur, car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des chrétiens; & si dans les derniers temps de son empire il ne les sauva pas des ressentimens de *Galérius*, il ne fut en cela qu'un prince séduit & entraîné par la cabale

au-delà de ſon caractère, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de perſécuteurs aux *Trajans*, aux *Antonins*, je croirais prononcer un blaſphème.

Quel eſt le perſécuteur ? c'eſt celui dont l'orgueil bleſſé & le fanatiſme en fureur irritent le prince ou les magiſtrats contre des hommes innocens, qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de ſon avis. Impudent, tu adores un DIEU, tu prêches la vertu, & tu la pratiques ; tu as ſervi les hommes, & tu les as conſolés ; tu as établi l'orpheline, tu as ſecouru le pauvre, tu as changé les déſerts où quelques eſclaves traînaient une vie miſérable, en campagnes fertiles peuplées de familles heureuſes ; mais j'ai découvert que tu me mépriſes, & que tu n'as jamais lu mon livre de controverſe : tu ſais que je ſuis un fripon, que j'ai contrefait l'écriture de *G****, que j'ai volé des **** ; tu pourrais bien le dire, il faut que je te prévienne ; j'irai donc chez le confeſſeur du premier miniſtre, ou chez le podeſtat. Je leur remontrerai, en penchant le cou & en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée ſur les cellules où furent renfermés les Septante ; que tu parlas même il y a dix ans d'une manière peu reſpectueuſe du chien de *Tobie*, lequel tu ſoutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un lévrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de DIEU & des hommes. Tel eſt le langage du perſécuteur ; & ſi ces paroles ne ſortent pas préciſément de ſa bouche, elles ſont gravées dans ſon cœur avec le burin du fanatiſme trempé dans le fiel de l'envie.

C'eſt ainſi que le jéſuite *le Tellier* oſa perſécuter le cardinal de *Noailles*, & que *Jurieu* perſécuta *Bayle*.

Lorſqu'on commença à perſécuter les proteſtans en France, ce ne fut ni *François I*, ni *Henri II*, ni *François II*, qui épièrent ces infortunés, qui s'armèrent contr'eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrèrent aux flammes pour exercer ſur eux leurs vengeances. *François I* était trop occupé avec la ducheſſe d'*Etampes*, *Henri II* avec ſa vieille *Diane*, & *François II* était trop enfant. Par qui la perſécution commença-t-elle ? Par des prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des magiſtrats & la politique des miniſtres.

Si les rois n'avaient pas été trompés ; s'ils avaient prévu que la perſécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la nation ſerait exterminée mutuellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers bûchers qu'ils laiſsèrent allumer.

O DIEU de miſéricorde ! ſi quelque homme peut reſſembler à cet être malfeſant qu'on nous peint occupé ſans ceſſe à détruire tes ouvrages, n'eſt-ce pas le perſécuteur ?

PHILOSOPHE.

SECTION PREMIÈRE.

PHILOSOPHE, *amateur de la ſageſſe* ; c'eſt-à-dire *de la vérité*. Tous les philoſophes ont



eu ce double caractère, il n'en eſt aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu ſe tromper tous ſur la phyſique; mais elle eſt ſi peu néceſſaire à la conduite de la vie, que les philoſophes n'avaient pas beſoin d'elle. Il a fallu des ſiècles pour connaître une partie des lois de la nature. Un jour ſuffit à un ſage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le philoſophe n'eſt point enthouſiaſte, il ne s'érige point en prophète, il ne ſe dit point inſpiré des dieux; ainſi je ne mettrai au rang des philoſophes, ni l'ancien *Zoroaſtre*, ni *Hermès*, ni l'ancien *Orphée*, ni aucun de ces légiſlateurs dont ſe vantaient les nations de la Chaldée, de la Perſe, de la Syrie, de l'Egypte & de la Grèce. Ceux qui ſe dirent enfans des dieux étaient les pères de l'impoſture; & s'ils ſe ſervirent du menſonge pour enſeigner des vérités, ils étaient indignes de les enſeigner; ils n'étaient pas philoſophes: ils étaient tout au plus de très-prudens menteurs.

Par quelle fatalité honteuſe peut-être pour les peuples occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un ſage ſimple, ſans faſte, ſans impoſture, qui enſeignait aux hommes à vivre heureux ſix cents ans avant notre ère vulgaire, dans un temps où tout le Septentrion ignorait l'uſage des lettres, & où les Grecs commençaient à peine à ſe diſtinguer par la ſageſſe? Ce ſage eſt *Confucius*, qui étant légiſlateur ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière?

entière ? « Réglez un Etat comme vous réglez » une famille ; on ne peut bien gouverner sa » famille qu'en lui donnant l'exemple.

» La vertu doit être commune au laboureur » & au monarque.

» Occupe-toi du soin de prévenir les crimes » pour diminuer le soin de les punir.

» Sous les bons rois *Yao* & *Xu* les Chinois » furent bons ; sous les mauvais rois *Kie* & » *Chù* ils furent méchans.

» Fais à autrui comme à toi-même.

» Aime les hommes en général ; mais chéris » les gens de bien. Oublie les injures & jamais » les bienfaits.

» J'ai vu des hommes incapables de sciences, je n'en ai jamais vu incapables de » vertus. »

Avouons qu'il n'est point de législateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au genre-humain.

Une foule de philosophes grecs enseigna depuis une morale aussi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains systèmes de physique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour se moquer d'eux. Si on les respecte encore, c'est qu'ils furent justes & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de *Platon*, & sur-tout l'admirable exorde de lois de *Zaleucus*, sans éprouver dans son cœur l'amour des actions honnêtes & généreuses. Les Romains ont leur *Cicéron*, qui seul vaut peut-être tous les philosophes de la Grèce. Après lui viennent des hommes encore plus respectables, mais qu'on désespère presque d'imiter ;



c'eſt *Epictète* dans l'eſclavage, ce ſont les *Antonins* & les *Juliens* ſur le trône.

Quel eſt le citoyen parmi nous qui ſe priverait, comme *Julien*, *Antonin* & *Marc-Aurèle*, de toutes les délicateſſes de notre vie molle & efféminée ? qui dormirait comme eux ſur la dure ? qui voudrait s'impoſer leur frugalité ? qui marcherait comme eux à pied & tête nue à la tête des armées, expoſé tantôt à l'ardeur du ſoleil, tantôt aux frimats ? qui commanderait comme eux à toutes ſes paſſions ? Il y a parmi nous des dévots ; mais où ſont les ſages ? où ſont les ames inébranlables, juſtes & tolérantes ?

Il y a eu des philoſophes de cabinet en France ; & tous, excepté *Montagne*, ont été perſécutés. C'eſt, ce me ſemble, le dernier degré de la malignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mêmes philoſophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une ſecte égorgent les enthouſiaſtes d'une autre ſecte, que les franciſcains haïſſent les dominicains, & qu'un mauvais artiſte cabale pour perdre celui qui le ſurpaſſe ; mais que le ſage *Charon* ait été menacé de perdre la vie, que le ſavant & généreux *Ramus* ait été aſſaſſiné, que *Deſcartes* ait été obligé de fuir en Hollande pour ſe ſouſtraire à la rage des ignorans, que *Gaſſendi* ait été forcé pluſieurs fois de ſe retirer à Digne, loin des calomnies de Paris ; c'eſt-là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des philoſophes les plus perſécutés fut l'immortel *Bayle*, l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de *Jurieu*

son calomniateur & son persécuteur est devenu exécrable, je l'avoue, celui du jésuite *le Jellier* l'est devenu aussi, mais de grands-hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la disette ?

Un des prétextes dont on se servit pour accabler *Bayle* & pour le réduire à la pauvreté, fut son article de DAVID dans son utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point *David* pour avoir ramassé, selon les livres hébreux, six cents vagabonds perdus de dettes & de crimes ; pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces bandits ; pour être venu dans le dessein d'égorger *Nabal* & toute sa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions ; pour avoir été vendre ses services au roi *Achis* ennemi de sa nation ; pour avoir trahi ce roi *Achis* son bienfaiteur ; pour avoir saccagé les villages alliés de ce roi *Achis* ; pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mamelle, de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mamelle aurait pu révéler son crime ; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies, sous des herses de fer, sous des coignées de fer, & dans des fours à brique ; pour avoir ravi le trône à *Isboseth* fils de *Saül*, par une perfidie ; pour avoir dépouillé & fait périr *Miphiboseth*, petit-



fils de *Saül* & fils de son ami, de son protecteur *Jonathas*; pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de *Saül*, & cinq de ses petits-enfans qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de *David*, de ses concubines, de son adultère avec *Betzabée*, & du meurtre d'*Urie*.

Quoi donc, les ennemis de *Bayle* auraient-ils voulu que *Bayle* eût fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes? faudrait-il qu'il eût dit: *Princes de la terre, imitez l'homme selon le cœur de* DIEU; *massacrez sans pitié les alliés de votre bienfaiteur; égorgez ou faites égorger toute la famille de votre roi; couchez avec toutes les femmes en fesant répandre le sang des hommes, & vous serez un modèle de vertu quand on dira que vous avez fait des pseaumes.*

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si *David* fut selon le cœur de DIEU, ce fut par sa pénitence & non par ses forfaits? *Bayle* ne rendait-il pas service au genre-humain, en disant que DIEU, qui a sans doute dicté toute l'histoire juive, n'a pas canonisé tous les crimes rapportés dans cette histoire?

Cependant *Bayle* fut persécuté, & par qui? par des hommes persécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur patrie; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appelés jansénistes, chassés de leur pays par les jésuites, qui ont enfin été chassés à leur tour.

Ainsi tous les persécuteurs se sont déclaré une guerre mortelle, tandis que le philosoph

opprimé par eux tous s'eſt contenté de les plaindre.

On ne ſait pas aſſez que *Fontenelle*, en 1713, fut ſur le point de perdre ſes penſions, ſa place, & ſa liberté, pour avoir rédigé en France, vingt ans auparavant, le Traité des oracles du ſavant *Van-Dale*, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait alarmer le fanatiſme. Un jéſuite avait écrit contre *Fontenelle*, il n'avait pas daigné répondre ; & c'en fut aſſez pour que le jéſuite *le Tellier*, confeſſeur de *Louis XIV*, accuſât auprès du roi *Fontenelle* d'athéiſme.

Sans M. d'*Argenſon*, il arrivait que le digne fils d'un fauſſaire, procureur de Vire, & reconnu fauſſaire lui-même, proſcrivait la vieilleſſe du neveu de *Corneille*.

Il eſt ſi aiſé de ſéduire ſon pénitent, que nous devons bénir DIEU que ce *le Tellier* n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde, où l'on ne peut tenir contre la ſéduction & la calomnie ; ce ſont le lit & le confeſſionnal.

Nous avons toujours vu les philoſophes perſécutés par des fanatiques. Mais eſt-il poſſible que les gens de lettres s'en mêlent auſſi, & qu'eux-mêmes ils aiguiſent ſouvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux gens de lettres, eſt-ce à vous d'être délateurs ? Voyez ſi jamais chez les Romains il y eut des *Garaſſes*, des *Chaumeix*, des *Hayet*, qui accuſaſſent les *Lucrèces*, les *Poſſidonius*, les *Varrons* & les *Plines*.

Etre hypocrite ? quelle baſſeſſe ! mais être

hypocrite & méchant, quelle horreur ! il n'y eut jamais d'hypocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ses sujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue, mais non des hypocrites de religion, qui sont l'espèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient y en a-t-il encore en France ? Philosophes, il vous sera aisé de résoudre ce problème.

SECTION II.

Ce beau nom a été tantôt honoré, tantôt flétri comme celui de poëte, de mathématicien, de moine, de prêtre, & de tout ce qui dépend de l'opinion.

Domitien chassa les philosophes; *Lucien* se moqua d'eux. Mais quels philosophes, quels mathématiciens furent exilés par ce monstre de *Domitien* ? Ce furent des joueurs de gobelets, des tireurs d'horoscopes, des diseurs de bonne aventure, de misérables juifs qui composaient des philtres amoureux & des talismans; des gens de cette espèce qui avaient un pouvoir spécial sur les esprits malins, qui les évoquaient, qui les fesaient entrer dans le corps des filles avec des paroles ou avec des signes, & qui les en délogeaient par d'autres signes & d'autres paroles.

Quels étaient les philosophes que *Lucien* livrait à la risée publique ? c'était la lie du genre-humain. C'étaient des gueux incapables d'une profession utile, des gens ressemblans

opprimé par eux tous s'eſt contenté de les plaindre.

On ne ſait pas aſſez que *Fontenelle*, en 1713, fut ſur le point de perdre ſes penſions, ſa place, & ſa liberté, pour avoir rédigé en France, vingt ans auparavant, le Traité des oracles du ſavant *Van-Dale*, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait alarmer le fanatiſme. Un jéſuite avait écrit contre *Fontenelle*, il n'avait pas daigné répondre ; & c'en fut aſſez pour que le jéſuite *le Tellier*, confeſſeur de *Louis XIV*, accuſât auprès du roi *Fontenelle* d'athéiſme.

Sans M. d'*Argenſon*, il arrivait que le digne fils d'un fauſſaire, procureur de Vire, & reconnu fauſſaire lui-même, proſcrivait la vieilleſſe du neveu de *Corneille*.

Il eſt ſi aiſé de ſéduire ſon pénitent, que nous devons bénir DIEU que ce *le Tellier* n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde, où l'on ne peut tenir contre la ſéduction & la calomnie ; ce ſont le lit & le confeſſionnal.

Nous avons toujours vu les philoſophes perſécutés par des fanatiques. Mais eſt-il poſſible que les gens de lettres s'en mêlent auſſi, & qu'eux-mêmes ils aiguiſent ſouvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux gens de lettres, eſt-ce à vous d'être délateurs ? Voyez ſi jamais chez les Romains il y eut des *Garaſſes*, des *Chaumeix*, des *Hayet*, qui accuſaſſent les *Lucrèces*, les *Poſſidonius*, les *Varrons* & les *Plines*.

Etre hypocrite ? quelle baſſeſſe ! mais être

ils écouteraient la voix de leur roi philosophe qui leur a donné de si vains exemples, & de si vaines leçons de modération & de prudence.

Le grand *Julien* était philosophe quand il écrivait à ses ministres & à ses pontifes, ces belles lettres remplies de clémence & de sagesse, que tous les véritables gens de bien admirent encore aujourd'hui en condamnant ses erreurs.

Constantin n'était pas philosophe quand il assassinait ses proches, son fils & sa femme, & que dégouttant du sang de sa famille, il jurait que DIEU lui avait envoyé le *Labarum* dans les nuées.

C'est un terrible saut d'aller de *Constantin* à *Charles IX* & à *Henri III*, rois d'une des cinquante grandes provinces de l'empire romain. Mais si ces rois avaient été philosophes, l'un n'aurait pas été coupable de la St Barthelemi, l'autre n'aurait pas fait des processions scandaleuses avec ses gitons, ne se serait pas réduit à la nécessité d'assassiner le duc de *Guise* & le cardinal son frère, & n'aurait pas été assassiné lui-même par un jeune jacobin pour l'amour de DIEU & de la sainte Eglise.

Si *Louis le juste*, treizième du nom, avait été philosophe, il n'aurait pas laissé traîner à l'échafaud le vertueux de *Thou*, & l'innocent maréchal de *Marillac*; il n'aurait pas laissé mourir de faim sa mère à Cologne; son règne n'aurait pas été une suite continuelle de discordes & de calamités intestines.

Comparez à tant de princes ignorans, superstitieux, cruels, gouvernés par leurs propres passions ou par celles de leurs ministres, un homme tel que *Montagne*, ou *Charon*,

parfaitement au *pauvre diable* dont on nous a fait une description aussi vraie que comique; qui ne savent s'ils porteront la livrée ou s'ils feront l'almanach de l'année merveilleuse; (*a*) s'ils travailleront à un journal ou aux grands chemins, s'ils se feront soldats ou prêtres, & qui en attendant vont dans les cafés dire leur avis sur la pièce nouvelle, sur DIEU, sur l'être en général, & sur les modes de l'être; puis, vous empruntent de l'argent, & vont faire un libelle contre vous avec l'avocat *Marchand*, ou le nommé *Chaudon*, ou le nommé *Bonneval*. (*b*)

Ce n'est pas d'une pareille école que sortirent les *Cicéron*, les *Atticus*, les *Epictètes*, *Trajan*, *Adrien*, *Antonin Pie*, *Marc-Aurèle*, *Julien*.

Ce n'est pas là que s'est formé ce roi de Prusse qui a composé autant de livres philosophiques qu'il a gagné de batailles, & qui a terrassé autant de préjugés que d'ennemis.

Une impératrice victorieuse qui fait trembler les Ottomans, & qui gouverne avec tant de gloire un empire plus vaste que l'empire romain, n'a été une grande législatrice que parce qu'elle a été philosophe. Tous les princes du Nord le sont; & le Nord fait honte au Midi. Si les confédérés de Pologne avaient un peu de philosophie, ils ne mettraient pas leur patrie, leurs terres, leurs maisons au pillage; ils n'ensanglanteraient pas leur pays, ils ne se rendraient pas les plus malheureux des hommes;

(*a*) Opuscule d'un abbé d'*Etrée*, du village d'Etrée.

(*b*) L'avocat *Marchand*, auteur du testament politique d'un académicien, libelle odieux.

mens traînés dans les rues, ils les appellent *démonſtrations;* & leurs ſottiſes rabattues ils les nomment *lemmes* & *corollaires*, comme les faux-monnayeurs appliquent une feuille d'argent ſur un écu de plomb.

Ils ſe ſentent mépriſés de tous les hommes qui penſent, & ſe voient réduits à tromper quelques vieilles imbécilles. Cet état eſt plus humiliant que d'avoir été chaſſés de France, d'Eſpagne & de Naples. On digère tout hors le mépris. On dit que quand le diable fut vaincu par *Raphaël* (comme il eſt prouvé) cet eſprit-corps ſi ſuperbe ſe conſola très-aiſément, parce qu'il ſavait que les armes ſont journalières. Mais quand il ſut que *Raphaël* ſe moquait de lui, il jura de ne lui pardonner jamais. Ainſi les jéſuites ne pardonnèrent jamais à *Paſcal*; ainſi *Jurieu* calomnia *Bayle* juſqu'au tombeau; ainſi tous les tartuffes ſe déchaînèrent contre *Molière* juſqu'à ſa mort.

Dans leur rage ils prodiguent les impoſtures, comme dans leur ineptie ils débitent leurs argumens.

Un des plus roides calomniateurs, comme un des plus pauvres argumentans que nous ayons, eſt un ex-jéſuite nommé *Paulian*, qui a fait imprimer de la théologo-philoſopho-rapſodie en la ville d'Avignon jadis papale, & peut-être un jour papale. (*) Cet homme accuſe les auteurs de l'Encyclopédie d'avoir dit :

« Que l'homme n'étant par ſa naiſſance ſen-

(*) Cet article a été imprimé dans le temps où le roi de France était en poſſeſſion de la ville d'Avignon. Voyez *Avignon*.

ou le chancelier de *l'Hospital*, ou l'historien de *Thou*, ou *la Mothe le Vayer*; un *Locke*, un *Shaftesbury*, un *Sidney*, un *Herbert*; & voyez si vous aimeriez mieux être gouvernés par ces rois ou par ces sages.

Quand je parle des philosophes, ce n'est pas des polissons qui veulent être les singes des *Diogènes*, mais de ceux qui imitent *Platon* & *Cicéron*.

Voluptueux courtisans, & vous petits hommes revêtus d'un petit emploi qui vous donne une petite autorité dans un petit pays, vous criez contre la philosophie; allez, vous êtes des *Nomentanus* qui vous déchaînez contre *Horace*, & des *Cotins* qui voulez qu'on méprise *Boileau*.

SECTION III.

L'EMPESÉ luthérien, le sauvage calviniste, l'orgueilleux anglican, le fanatique janséniste, le jésuite qui croit toujours régenter, même dans l'exil & sous la potence, le sorboniste qui pense être père d'un concile, & quelques sottes que tous ces gens-là dirigent, se déchaînent tous contre le philosophe. Ce sont des chiens de différente espèce qui hurlent tous à leur manière contre un beau cheval qui paît dans une verte prairie, & qui ne leur dispute aucune des charognes dont ils se nourrissent, & pour lesquelles ils se battent entr'eux.

Ils font tous les jours imprimer des fatras de théologie philosophique, des dictionnaires philosopho-théologiques; & leurs vieux argu-

les publiciſtes : *Que tout homme eſt libre de ſe choiſir une patrie.*

Quoi ! vil prédicateur de l'eſclavage, il n'était pas permis à la reine *Chriſtine* de voyager en France, & de vivre à Rome ? *Caſimir* & *Staniſlas* ne pouvaient finir leurs jours parmi nous ? il fallait qu'ils mouruſſent en Pologne, parce qu'ils étaient polonais ? *Goldoni*, *Vanlo*, *Caſſini*, ont offenſé DIEU en s'établiſſant à Paris ? Tous les Irlandais qui ont fait quelque fortune en France ont commis en cela un péché mortel ?

Et tu as la bêtiſe d'imprimer une telle extravagance, & *Ribalier* celle de t'approuver ; & tu mets dans la même claſſe *Bayle*, *Monteſquieu* & le fou de *la Métrie ?* & tu as ſenti que notre nation eſt aſſez douce, aſſez indulgente pour ne t'abandonner qu'au mépris ?

Quoi ! tu oſes calomnier ta patrie ? (ſi un jéſuite en a une) tu oſes dire *qu'on n'entend en France que des philoſophes attribuer au haſard l'union & la déſunion des atomes qui compoſent l'ame de l'homme ? Mentiris impudentiſſime ;* je te défie de produire un ſeul livre fait depuis trente ans où l'on attribue quelque choſe au haſard, qui n'eſt qu'un mot vide de ſens.

Tu oſes accuſer le ſage *Locke* d'avoir dit : » qu'il ſe peut que l'ame ſoit un eſprit, mais » qu'il n'eſt pas ſûr qu'elle le ſoit, & que » nous ne pouvons pas décider ce qu'elle peut, » & ne peut pas acquérir ? »

Mentiris impudentiſſime. Locke, le reſpectable *Locke* dit expreſſément dans ſa réponſe au chicaneur *Stilingfleet :* « Je ſuis fortement per» ſuadé qu'encore qu'on ne puiſſe pas montrer

» (par la seule raison) que l'ame est immaté-
» rielle, cela ne diminue nullement l'évidence
» de son immortalité, parce que la fidélité de
» DIEU est une démonstration de la vérité de
» tout ce qu'il a révélé, (*c*) & le manque
» d'une autre démonstration ne rend pas dou-
» teux ce qui est déjà démontré. »

Voyez d'ailleurs à l'article *Ame*, comme *Locke* s'exprime sur les bornes de nos connaissances, & sur l'immensité du pouvoir de l'Etre suprême.

Le grand philosophe lord *Bolingbroke* déclare que l'opinion contraire à celle de *Locke*, est un blasphème.

Tous les pères des trois premiers siècles de l'Eglise regardaient l'ame comme une matière légère, & ne la croyaient pas moins immortelle. Et nous avons aujourd'hui des cuistres de collége qui appellent *athées* ceux qui pensent avec les pères de l'Eglise que DIEU peut donner, conserver l'immortalité à l'ame, de quelque substance qu'elle puisse être!

Tu pousses ton audace jusqu'à trouver de l'athéisme dans ces paroles: *Qui fait le mouvement dans la nature? c'est* DIEU. *Qui fait végéter toutes les plantes? c'est* DIEU. *Qui fait le mouvement dans les animaux? c'est* DIEU. *Qui fait la pensée dans l'homme? c'est* DIEU.

On ne peut pas dire ici *mentiris impudentissimè*, tu mens impudemment; mais on doit dire: tu blasphèmes la vérité impudemment.

Finissons par remarquer que le héros de l'ex-jésuite *Paulian*, est l'ex-jésuite *Patouillet*,

(*c*) Traduction de *Coste*.

auteur d'un mandement d'évêque, dans lequel tous les parlemens du royaume sont insultés. Ce mandement fut brûlé par la main du bourreau. Il ne restait plus à cet ex-jésuite *Paulian* qu'à traiter l'ex-jésuite *Nonotte* de père de l'Eglise, & à canoniser le jésuite *Malagrida*, le jésuite *Guignard*, le jésuite *Garnet*, le jésuite *Oldécorn*, & tous les jésuites à qui DIEU a fait la grâce d'être pendus ou écartelés: c'étaient tous de grands métaphysiciens, de grands philosopho-théologiens.

SECTION IV.

Les gens non-pensans demandent souvent aux gens pensans à quoi a servi la philosophie. Les gens pensans leur répondront: A détruire en Angleterre la rage religieuse, qui fit périr le roi *Charles I* sur un échafaud; à mettre en Suède un archevêque dans l'impuissance de faire couler le sang de la noblesse, une bulle du pape à la main; à maintenir dans l'Allemagne la paix de la religion, en rendant toutes les disputes théologiques ridicules; à éteindre enfin dans l'Espagne les abominables bûchers de l'inquisition.

Welches, malheureux Welches, elle empêche que des temps orageux ne produisent une seconde fronde, & un second *Damiens*.

Prêtres de Rome, elle vous force à supprimer votre bulle *In Cœnâ Domini*, ce monument d'impudence & de folie.

Peuples, elle adoucit vos mœurs. Rois, elle vous instruit.

SECTION V.

Le philosophe est l'amateur de la sagesse & de la vérité. Etre sage, c'est éviter les fous & les méchans. Le philosophe ne doit donc vivre qu'avec des philosophes.

Je suppose qu'il y ait quelques sages parmi les Juifs; si l'un de ces sages mange avec quelques rabins, s'il se fait servir un plat d'anguilles ou de lièvre, s'il ne peut s'empêcher de rire de quelques discours superstitieux de ses convives, le voilà perdu dans la sinagogue. Il en faut dire autant d'un musulman, d'un guèbre, d'un banian.

Je sais qu'on prétend que le sage ne doit jamais laisser entrevoir aux profanes ses opinions, qu'il doit être fou avec les fous, imbécille avec les imbécilles; mais on n'a pas encore osé dire qu'il doit être fripon avec les fripons. Or, si on exige que le sage soit toujours de l'avis de ceux qui trompent les hommes, n'est-ce pas demander évidemment que le sage ne soit pas un homme de bien? exigera-t-on d'un médecin qu'il soit toujours de l'avis des charlatans?

Le sage est un médecin des ames; il doit donner ses remèdes à ceux qui lui en demandent, & fuir la société des charlatans qui le persécuteront infailliblement. Si donc un fou de l'Asie mineure ou un fou de l'Inde, dit au sage; mon ami, tu as bien la mine de ne pas croire à la jument *Borac*, ou aux métamorphoses de *Visnou*, je te dénoncerai, je t'empêcherai d'être bostangi, je te décrierai, je te

persécuterai : le sage doit le plaindre & se taire.

Si des ignorans nés avec un bon esprit & voulant sincèrement s'instruire, interrogent le sage, & lui disent, dois-je croire qu'il y a cinq cents lieues de la Lune à Vénus, autant de Mercure à Venus, & de Mercure au Soleil, comme l'assurent tous les premiers pères musulmans, malgré tous les astronomes ? le sage doit leur répondre que les pères peuvent se tromper. Le sage doit en tout temps les avertir que cent dogmes ne valent pas une bonne action, & qu'il vaut mieux secourir un infortuné que de connaître à fond l'abolissant & l'aboli.

Quand un manant voit un serpent prêt à l'assaillir ; il doit le tuer. Quand un sage voit un superstitieux & un fanatique, que fera-t-il ? il les empêchera de mordre.

PHILOSOPHIE.

SECTION PREMIÈRE.

ECRIVEZ *filosofie* ou *philosophie*, comme il vous plaira ; mais convenez que dès qu'elle paraît, elle est persécutée. Les chiens à qui vous présentez un aliment pour lequel ils n'ont pas de goût, vous mordent.

Vous direz que je répète, mais il faut remettre cent fois devant les yeux du genre-humain que la sacrée congrégation condamna *Galilée*, & que les cuistres qui déclarèrent excommuniés tous les bons citoyens qui se soumettraient au grand *Henri IV*, furent les mêmes qui condamnèrent les seules vérités qu'on

qu'on pouvait trouver dans les ouvrages de *Descartes.*

Tous les barbets de la fange théologique aboyant les uns contre les autres, aboyèrent tous contre de *Thou*, contre *la Mothe le Vayer*, contre *Bayle*. Que de sottises ont été écrites par de petits écoliers welches contre le sage *Locke !*

Ces Welches disent que *César*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Pline*, *Marc-Aurèle*, pouvaient être philosophes, mais que cela n'est pas permis chez les Welches. On leur répond que cela est très-permis & très-utile chez les Français ; que rien n'a fait plus de bien aux Anglais, & qu'il est temps d'exterminer la barbarie.

Vous me répliquez qu'on n'en viendra pas à bout. Non, chez le peuple & chez les imbécilles, mais chez tous les honnêtes gens votre affaire est faite.

SECTION II.

Un des grands malheurs, comme un des grands ridicules du genre-humain, c'est que dans tous les pays qu'on appelle policés, excepté peut-être à la Chine, les prêtres se chargèrent de ce qui n'appartenait qu'aux philosophes. Ces prêtres se mêlèrent de régler l'année : c'était, disaient-ils, leurs droits ; car il était nécessaire que les peuples connussent leurs jours de fêtes. Ainsi les prêtres chaldéens, égyptiens, grecs, romains se crurent mathématiciens & astronomes : mais quelle mathématique & quelle astronomie ! Ils étaient trop occupés de leurs

sacrifices, de leurs oracles, de leurs divinations, de leurs augures, pour étudier sérieusement. Quiconque s'est fait un métier de la charlatanerie ne peut avoir l'esprit juste & éclairé. Ils furent astrologues & jamais astronomes. (*)

Les prêtres grecs eux-mêmes ne firent d'abord l'année que de trois cents soixante jours. Il fallut que des géomètres leur apprissent qu'ils s'étaient trompés de cinq jours & plus. Ils réformèrent donc leur année. D'autres géomètres leur montrèrent encore qu'ils s'étaient trompés de six heures. *Iphitus* les obligea de changer leur almanach grec. Ils ajoutèrent un jour de quatre ans en quatre ans à leur année fautive; & *Iphitus* célébra ce changement par l'institution des olympiades.

On fut enfin obligé de recourir au philosophe *Méthon*, qui, en combinant l'année de la lune avec celle du soleil, composa son cycle de dix-neuf années, au bout desquelles le soleil & la lune revenaient au même point à une heure & demie près. Ce cycle fut gravé en or dans la place publique d'Athènes; & c'est ce fameux *nombre d'or* dont on se sert encore aujourd'hui avec les corrections nécessaires.

On sait assez quelle confusion ridicule les prêtres romains avaient introduite dans le comput de l'année.

Leurs bévues avaient été si grandes que leurs fêtes de l'été arrivaient en hiver. *César*, l'universel *César*, fut obligé de faire venir

(*) Voyez *Astrologie*.

d'Alexandrie le philosophe *Sosigène* pour réparer les énormes fautes des pontifes.

Lorsqu'il fut encore nécessaire de réformer le calendrier de *Jules-César*, sous le pontificat de *Grégoire XIII*, à qui s'adressa-t-on? fut-ce à quelque inquisiteur? Ce fut à un philosophe, à un médecin nommé *Lilio*.

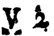
Que l'on donne le livre de la connaissance des temps à faire au professeur *Cogé*, recteur de l'université, il ne saura pas seulement de quoi il est question. Il faudra bien en revenir à M. de *la Lande* de l'académie des sciences, chargé de ce très-pénible travail trop mal récompensé.

Le rhéteur *Cogé* a donc fait une étrange bévue, quand il a proposé pour les prix de l'université ce sujet si singulièrement énoncé: *Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia. Cette, qu'on nomme aujourd'hui philosophie, n'est pas plus ennemie de* DIEU *que des rois.* Il voulait dire *moins* ennemie. Il a pris *magis* pour *minùs*. Et le pauvre homme devait savoir que nos académies ne sont ennemies du roi ni de DIEU. (*)

SECTION III.

Si la philosophie a fait tant d'honneur à la France dans l'Encyclopédie, il faut avouer aussi que l'ignorance & l'envie, qui ont osé condamner cet ouvrage, auraient couvert la France d'opprobre, si douze ou quinze con-

(*) Voyez le discours de M. l'avocat *Belleguier* sur ce sujet; il est assez curieux. *Philosophie*, volume premier.



facrifices, de leurs oracles, de leurs divinations, de leurs augures, pour étudier férieusement. Quiconque s'eft fait un métier de la charlatanerie ne peut avoir l'efprit jufte & éclairé. Ils furent aftrologues & jamais aftronomes. (*)

Les-prêtres grecs eux-mêmes ne firent d'abord l'année que de trois cents foixante jours. Il fallut que des géomètres leur appriffent qu'ils s'étaient trompés de cinq jours & plus. Ils réformèrent donc leur année. D'autres géomètres leur montrèrent encore qu'ils s'étaient trompés de fix heures. *Iphitus* les obligea de changer leur almanach grec. Ils ajoutèrent un jour de quatre ans en quatre ans à leur année fautive; & *Iphitus* célébra ce changement par l'inftitution des olympiades.

On fut enfin obligé de recourir au philofophe *Méthon*, qui, en combinant l'année de la lune avec celle du foleil, compofa fon cycle de dix-neuf années, au bout defquelles le foleil & la lune revenaient au même point à une heure & demie près. Ce cycle fut gravé en or dans la place publique d'Athènes; & c'eft ce fameux *nombre d'or* dont on fe fert encore aujourd'hui avec les corrections néceffaires.

On fait affez quelle confufion ridicule les prêtres romains avaient introduite dans le comput de l'année.

Leurs bévues avaient été fi grandes que leurs fêtes de l'été arrivaient en hiver. *César*, l'univerfel *César*, fut obligé de faire venir

(*) Voyez *Aftrologie*.

d'Alexandrie le philosophe *Sosigène* pour réparer les énormes fautes des pontifes.

Lorsqu'il fut encore nécessaire de réformer le calendrier de *Jules-César*, sous le pontificat de *Grégoire XIII*, à qui s'adressa-t-on ? fut-ce à quelque inquisiteur ? Ce fut à un philosophe, à un médecin nommé *Lilio*.

Que l'on donne le livre de la connaissance des temps à faire au professeur *Cogé*, recteur de l'université, il ne saura pas seulement de quoi il est question. Il faudra bien en revenir à M. de *la Lande* de l'académie des sciences, chargé de ce très-pénible travail trop mal récompensé.

Le rhéteur *Cogé* a donc fait une étrange bévue, quand il a proposé pour les prix de l'université ce sujet si singulièrement énoncé : *Non magis Deo quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia. Cette, qu'on nomme aujourd'hui philosophie, n'est pas plus ennemie de* DIEU *que des rois*. Il voulait dire *moins* ennemie. Il a pris *magis* pour *minùs*. Et le pauvre homme devait savoir que nos académies ne sont ennemies du roi ni de DIEU. (*)

SECTION III.

Si la philosophie a fait tant d'honneur à la France dans l'Encyclopédie, il faut avouer aussi que l'ignorance & l'envie, qui ont osé condamner cet ouvrage, auraient couvert la France d'opprobre, si douze ou quinze con-

(*) Voyez le discours de M. l'avocat *Belleguier* sur ce sujet ; il est assez curieux. *Philosophie*, volume premier.

vulſionnaires, qui formèrent une cabale, pouvaient être regardés comme les organes de la France, eux qui n'étaient en effet que les miniſtres du fanatiſme & de la ſédition, eux qui ont forcé le roi à caſſer le corps qu'ils avaient ſéduit. Leurs manœuvres ne furent pas ſi violentes que du temps de la fronde, mais ne furent pas moins ridicules. Leur fanatique crédulité pour les convulſions & pour les miſérables preſtiges de *St Médard* était ſi forte, qu'ils obligèrent un magiſtrat, d'ailleurs ſage & reſpectable, de dire en plein parlement *que les miracles de l'Egliſe catholique ſubſiſtaient toujours*. On ne peut entendre par ces miracles que ceux des convulſions. Aſſurément il ne s'en fait pas d'autres, à moins qu'on ne croie aux petits enfans reſſuſcités par *St Ovide*. Le temps des miracles eſt paſſé ; l'Egliſe triomphante n'en a plus beſoin. De bonne foi, y avait-il un ſeul des perſécuteurs de l'Encyclopédie qui entendît un mot des articles d'aſtronomie, de dynamique, de géométrie, de métaphyſique, de botanique, de médecine, d'anatomie, dont ce livre, devenu ſi néceſſaire, eſt chargé à chaque tome. (*a*) Quelle foule

(*a*) On ſait bien que tout n'eſt pas égal dans cet ouvrage immenſe, & qu'il n'eſt pas poſſible que tout le ſoit. Les articles de *Cahuſac* & d'autres ſemblables intrus, ne peuvent égaler ceux des *Diderot*, des d'*Alembert*, des *Jaucourt*, des *Boucher-d'Argis*, des *V*[illegible], des *du Marſais* & de tant d'autres vrais philoſophes : mais à tout prendre l'ouvrage eſt un ſervice éternel rendu au genre-humain ; la preuve en eſt qu'on le réimprime partout. On ne fait pas le même honneur à ſes détracteurs. Ont-ils exiſté ? on ne le ſait que par la mention que nous faiſons d'eux.

d'imputations absurdes & de calomnies grossières n'accumula-t-on pas contre ce trésor de toutes les sciences ! Il suffirait de les réimprimer à la suite de l'Encyclopédie pour éterniser leur honte. Voilà ce que c'est que d'avoir voulu juger un ouvrage qu'on n'était pas même en état d'étudier. Les lâches ! ils ont crié que la philosophie ruinait la catholicité. Quoi donc ? sur vingt millions d'hommes s'en est-il trouvé un seul qui ait vexé le moindre habitué de paroisse ? un seul a-t-il jamais manqué de respect dans les Eglises ? un seul a-t-il proféré publiquement contre nos cérémonies une seule parole qui approchât de la virulence avec laquelle on s'exprimait alors contre l'autorité royale ?

Répétons que jamais la philosophie n'a fait de mal à l'Etat, & que le fanatisme, joint à l'esprit de corps, lui en a fait beaucoup dans tous les temps.

SECTION IV.

Précis de la philosophie ancienne.

J'AI consumé environ quarante années de mon pélerinage dans deux ou trois coins de ce monde, à chercher cette pierre philosophale qu'on nomme la *vérité*. J'ai consulté tous les adeptes de l'antiquité, *Epicure* & *Augustin*, *Platon* & *Mallebranche*, & je suis demeuré dans ma pauvreté. Peut-être dans tous ces creusets des philosophes y a-t-il une



ou deux onces d'or, mais tout le reſte eſt tête-morte, ſange inſipide, dont rien ne peut naître.

Il me ſemble que les Grecs nos maîtres écrivaient bien plus pour montrer leur eſprit qu'ils ne ſe ſervaient de leur eſprit pour s'inſtruire. Je ne vois pas un ſeul auteur de l'antiquité qui ait un ſyſtème ſuivi, méthodique, clair, marchant de conſéquence en conſéquence.

Quand j'ai voulu rapprocher & combiner les ſyſtèmes de *Platon*, du précepteur d'*Alexandre*, de *Pythagore*, & des Orientaux, voici à peu près ce que j'en ai pu tirer.

Le haſard eſt un mot vide de ſens; rien ne peut exiſter ſans cauſe. Le monde eſt arrangé ſuivant des lois mathématiques, donc il eſt arrangé par une intelligence.

Ce n'eſt pas un être intelligent tel que je le ſuis, qui a préſidé à la formation de ce monde, car je ne puis former un ciron, donc ce monde eſt l'ouvrage d'une intelligence prodigieuſement ſupérieure.

Cet être qui poſsède l'intelligence & la puiſſance dans un ſi haut degré, exiſte-t-il néceſſairement? Il le faut bien : car il faut ou qu'il ait reçu l'être par un autre, ou qu'il ſoit par ſa propre nature. S'il a reçu l'être par un autre, ce qui eſt très-difficile à concevoir, il faut donc que je recoure à cet autre, & cet autre ſera le premier moteur. De quelque côté que je me tourne, il faut donc que j'admette un premier moteur puiſſant & intelligent, qui eſt tel néceſſairement par ſa propre nature.

Ce premier moteur a-t-il produit les choſes de rien ? cela ne ſe conçoit pas ; créer de rien c'eſt changer le néant en quelque choſe. Je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raiſons invincibles qui me forcent d'admettre ce que mon eſprit ne peut jamais comprendre.

Tout ce qui exiſte paraît exiſter néceſſairement, puiſqu'il exiſte. Car s'il y a aujourd'hui une raiſon de l'exiſtence des choſes, il y en a eu une hier, il y en a eu une dans tous les temps ; & cette cauſe doit toujours avoir eu ſon effet, ſans quoi elle aurait été pendant l'éternité une cauſe inutile.

Mais comment les choſes auront-elles toujours exiſté, étant viſiblement ſous la main du premier moteur ? Il faut donc que cette puiſſance ait toujours agi ; de même, à peu près, qu'il n'y a point de ſoleil ſans lumière, de même qu'il n'y a point de mouvement ſans un être qui paſſe d'un point de l'eſpace dans un autre point.

Il y a donc un être puiſſant & intelligent qui a toujours agi ; & ſi cet être n'avait point agi, à quoi lui aurait ſervi ſon exiſtence ?

Toutes les choſes ſont donc des émanations éternelles de ce premier moteur.

Mais comment imaginer que de la pierre & de la fange ſoient des émanations de l'Etre éternel, intelligent & puiſſant ?

Il faut de deux choſes l'une, ou que la matière de cette pierre & cette fange exiſtent néceſſairement par elles-mêmes, ou qu'elles exiſtent néceſſairement par ce premier moteur ; il n'y a pas de milieu.



Ainsi donc il n'y a que deux partis à prendre, ou d'admettre la matière éternelle par elle-même, ou la matière sortant éternellement de l'Etre puissant, intelligent, éternel.

Mais, ou subsistante par sa propre nature, ou émanée de l'Etre producteur, elle existe de toute éternité, puisqu'elle existe, & qu'il n'y a aucune raison pour laquelle elle n'aurait pas existé auparavant.

Si la matière est éternellement nécessaire, il est donc impossible, il est donc contradictoire qu'elle ne soit pas; mais quel homme peut assurer qu'il est impossible, qu'il est contradictoire que ce caillou & cette mouche n'aient pas l'existence? On est pourtant forcé de dévorer cette difficulté qui étonne plus l'imagination qu'elle ne contredit les principes du raisonnement.

En effet, dès que vous avez conçu que tout est émané de l'Etre suprême & intelligent, que rien n'en est émané sans raison, que cet être existant toujours a dû toujours agir, que par conséquent toutes les choses ont dû éternellement sortir du sein de son existence, vous ne devez pas être plus rebuté de croire la matière dont sont formés ce caillou & cette mouche une production éternelle, que vous n'êtes rebuté de concevoir la lumière comme une émanation éternelle de l'Etre tout-puissant.

Puisque je suis un être étendu & pensant, mon étendue & ma pensée sont donc des productions nécessaires de cet Etre. Il m'est évident que je ne puis me donner ni l'étendue ni la pensée. J'ai donc reçu l'un & l'autre de cet Etre nécessaire.

Peut-il

Peut-il m'avoir donné ce qu'il n'a pas ? J'ai l'intelligence & je ſuis dans l'eſpace, donc il eſt intelligent, & il eſt dans l'eſpace.

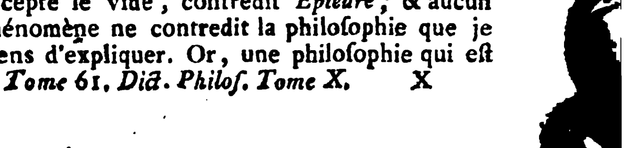
Dire que cet Etre éternel, ce DIEU tout-puiſſant, a de tout temps rempli néceſſairement l'univers de ſes productions, ce n'eſt pas lui ôter ſa liberté ; au contraire, car la liberté n'eſt que le pouvoir d'agir. DIEU a toujours pleinement agi, donc DIEU a toujours uſé de la plénitude de ſa liberté.

La liberté qu'on nomme d'*indifférence*, eſt un mot ſans idée, une abſurdité ; car ce ſerait ſe déterminer ſans raiſon ; ce ſerait un effet ſans cauſe. Donc DIEU ne peut avoir cette liberté prétendue qui eſt une contradiction dans les termes. Il a donc toujours agi par cette même néceſſité qui fait ſon exiſtence.

Il eſt donc impoſſible que le monde ſoit ſans DIEU, il eſt impoſſible que DIEU ſoit ſans le monde.

Ce monde eſt rempli d'êtres qui ſe ſuccèdent ; donc DIEU à toujours produit des êtres qui ſe ſont ſuccédés.

Ces aſſertions préliminaires ſont la baſe de l'ancienne philoſophie orientiale & de celle dés Grecs. Il faut excepter *Démocrite* & *Epicure*, dont la philoſophie corpuſculaire a combattu ces dogmes. Mais remarquons que les épicuriens ſe fondaient ſur une phyſique entièrement erronée, & que le ſyſtème métaphyſique de tous les autres philoſophes ſubſiſte avec tous les ſyſtèmes phyſiques. Toute la nature, excepté le vide, contredit *Epicure* ; & aucun phénomène ne contredit la philoſophie que je viens d'expliquer. Or, une philoſophie qui eſt



d'accord avec tout ce qui se passe dans la nature, & qui contente les esprits les plus attentifs, n'est-elle pas supérieure à tout autre système non révélé ?

Après les assertions des anciens philosophes que j'ai rapprochées autant qu'il m'a été possible, que nous reste-t-il ? un chaos de doutes & de chimères. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un philosophe à système qui n'ait avoué à la fin de sa vie qu'il avait perdu son temps. Il faut avouer que les inventeurs des arts mécaniques ont été bien plus utiles aux hommes que les inventeurs des syllogismes : celui qui imagina la navette l'emporte furieusement sur celui qui imagina les idées innées.

PIERRE. (SAINT)

POURQUOI les successeurs de *St Pierre* ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient ? C'est demander pourquoi les évêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg se sont attribué les droits régaliens dans des temps d'anarchie, tandis que les évêques grecs sont toujours restés sujets. Le temps, l'occasion, l'ambition des uns, & la faiblesse des autres, ont fait & feront tout dans ce monde. Nous fesons toujours abstraction de ce qui est divin.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe ; & l'opinion est la reine des hommes. Ce n'est pas qu'en effet ils aient une opinion bien déterminée ; mais des mots leur en tiennent lieu.

« Je te donnerai les clefs du royaume des » cieux. » Les partisans outrés de l'évêque de

Rome, soutinrent vers le onzième siècle, que qui donne le plus, donne le moins; que les cieux entouraient la terre; & que *Pierre* ayant les clefs du contenant, il avait aussi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il est évident, selon *Tomasius*, que les clefs données à *Simon Barjone* surnommé *Pierre*, étaient un passe-par-tout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmosphère, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guère de serruriers, selon *Mursius*, qui puisse faire une clef pour ces portes-là. Mais les railleries ne sont pas des raisons.

Les clefs en Palestine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; JESUS dit à *Barjone :* « Ce que tu auras lié sur la » terre, sera lié dans le ciel. » Les thélogiens du pape en ont conclu que les papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du serment de fidélité fait à leurs rois, & de disposer à leur gré de tous les royaumes. C'est conclure magnifiquement. Les communes, dans les états-généraux de France en 1302, disent, dans leur requête au roi, que « *Boniface VIII* » était un *B****** qui croyait que DIEU liait » & emprisonnait au ciel, ce que ce *Boniface* » liait sur terre. » Un fameux luthérien d'Allemagne (c'était *Mélancthon*) ne pouvait souffrir que JESUS eût dit à *Simon Barjone*, *Cepha* ou *Cephas*, « Tu es Pierre, & sur cette pierre » je bâtirai mon assemblée, mon église. » Il ne pouvait concevoir que DIEU eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du pape fût fondée

ſur un quolibet. Cette penſée n'eſt permiſe qu'à un proteſtant.

Pierre a paſſé pour avoir été évêque de Rome ; mais on ſait aſſez qu'en ce temps-là, & long-temps après, il n'y eut aucun évêché particulier. La ſociété chrétienne ne prit une forme que vers le milieu du ſecond ſiècle. Il ſe peut que *Pierre* eût fait le voyage de Rome ; il ſe peut même qu'il fût mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'uſage ; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre ſous ſon nom, dans laquelle il dit qu'il eſt à Babylone : des canoniſtes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainſi ſuppoſé qu'il eût daté de Rome, on aurait pu conclure que la lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-temps de pareilles conſéquences, & c'eſt ainſi que le monde a été gouverné.

Il y avait un ſaint homme à qui on avait fait payer bien chèrement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une ſimonie ; on lui demandait s'il croyait que *Simon Pierre* eût été au pays ? il répondit : Je ne vois pas que *Pierre* y ait été, mais je ſuis ſûr de *Simon*.

Quant à la perſonne de *St Pierre*, il faut avouer que *Paul* n'eſt pas le ſeul qui ait été ſcandaliſé de ſa conduite ; on lui a ſouvent réſiſté en face, à lui & à ſes ſucceſſeurs. *St Paul* lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'eſt-à-dire, du porc, du boudin, du lièvre, des anguilles, de l'ixion, & du griffon ; *Pierre* ſe défendait en diſant qu'il avait vu le ciel ouvert vers la ſixième heure, & une grande nappe qui deſcendait des

quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupèdes & d'oiseaux, & que la voix d'un ange avait crié : « Tuez & mangez. » C'eſt apparemment cette même voix qui a crié à tant de pontifes : « Tuez tout, & mangez la ſubſtance du peuple, » dit *Volſton ;* mais ce reproche eſt beaucoup trop fort.

Caſaubon ne peut approuver la manière dont *Pierre* traita *Anania* & *Saphira* ſa femme. De quel droit, dit *Caſaubon*, un juif eſclave des Romains ordonnait-il, ou ſouffrait-il que tous ceux qui croiraient en JESUS vendiſſent leurs héritages & en apportaſſent le prix à ſes pieds ? Si quelque anabaptiſte à Londres fefait apporter à ſes pieds tout l'argent de ſes frères, ne ſerait-il pas arrêté comme un ſéducteur ſéditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pus d'envoyer à Tyburn ? N'eſt-il pas horrible de faire mourir *Anania*, parce qu'ayant vendu ſon fonds & en ayant donné l'argent à *Pierre*, il avait retenu pour lui & pour ſa femme quelques écus pour ſubvenir à leurs néceſſités ſans le dire ? A peine *Anania* eſt-il mort, que ſa femme arrive. *Pierre* au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir ſon mari d'apopléxie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piége. Il lui demande ſi ſon mari a donné tout ſon argent aux ſaints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt ſur le champ. Cela eſt dur.

Corringius demande pourquoi *Pierre*, qui tuait ainſi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui



avaient fait mourir JESUS-CHRIST, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois? O *Pierre!* dit *Corringius*, vous faites mourir deux chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu!

Nous avons eu du temps de *Henri IV* & de *Louis XIII*, un avocat-général du parlement de Provence, homme de qualité, nommé d'*Oraison de Torame*, qui dans un livre de *l'église militante* dédié à *Henri IV*, a fait un chapitre entier des arrêts rendus par *St Pierre* en matière criminelle. Il dit que l'arrêt prononcé par *Pierre* contre *Anania* & *Saphira* fut exécuté par DIEU même, *aux termes & cas de la juridiction spirituelle.* Tout son livre est dans ce goût. *Corringius*, comme on voit, ne pense pas comme notre avocat provençal. Apparemment que *Corringius* n'était pas en pays d'inquisition, quand il fesait ses questions hardies.

Erasme, à propos de *Pierre*, remarquait une chose fort singulière; c'est que le chef de la religion chrétienne commença son apostolat par renier JESUS-CHRIST; & que le premier pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en soit, *Pierre* nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces fondateurs d'ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les successeurs sont devenus grands seigneurs.

Le pape successeur de *Pierre* a tantôt gagné, tantôt perdu, mais il lui reste encore environ cinquante millions d'hommes sur la terre,

soumis en plusieurs points à ses lois, outre ses sujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cents lieues de chez soi ; attendre pour penser que cet homme ait paru penser ; n'oser juger en dernier ressort un procès entre quelques-uns de ses concitoyens, que par des commissaires nommés par cet étranger ; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenus de son propre roi, sans payer une somme considérable à ce maître étranger ; violer les lois de son pays qui défendent d'épouser sa nièce, & l'épouser légitimement en donnant à ce maître étranger une somme encore plus considérable ; n'oser cultiver son champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le ciel de son autorité privée ; c'est-là en partie ce que c'est que d'admettre un pape ; ce sont-là les libertés de l'Eglise gallicane, si nous en croyons *du Marsais*.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vu de nos jours un souverain demander au pape la permission de faire juger par son tribunal royal des moines accusés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permission, & n'oser les juger !

On sait assez qu'autrefois les droits des papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-dessus des dieux de l'antiquité ; car ces dieux passaient seulement pour disposer des empires ; & les papes en disposaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infaillibilité du pape, quand on fait réflexion :



Que quarante schismes ont profané la chaire de *St Pierre*, & que vingt-sept l'ont ensanglantée;

Qu'*Etienne VII*, fils d'un prêtre, déterra le corps de *Formose* son prédécesseur, & fit trancher la tête à ce cadavre;

Que *Sergius III* convaincu d'assassinats, eut un fils de *Marozie*, lequel hérita de la papauté;

Que *Jean X*, amant de *Théodora*, fut étranglé dans son lit;

Que *Jean XI*, fils de *Sergius III*, ne fut connu que par sa crapule;

Que *Jean XII* fut assassiné chez sa maîtresse;

Que *Benoît IX* acheta & revendit le pontificat;

Que *Grégoire VII* fut l'auteur de cinq cents ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs;

Qu'enfin parmi tant de papes, ambitieux, sanguinaires & débauchés, il y eut un *Alexandre VI*, dont le nom n'est prononcé qu'avec la même horreur que ceux des *Néron* & des *Caligula*.

C'est une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractère, qu'elle ait subsisté avec tant de crimes; mais si les califes avaient eu une conduite encore plus affreuse, ils auraient donc été encore plus divins. C'est ainsi que raisonne *Dermius*; on lui a répondu. Mais la meilleure réponse est dans la puissance mitigée que les évêques de Rome exercent aujourd'hui avec sagesse; dans la longue possession où les empereurs les laissent jouir, parce qu'ils ne peuvent les en dépouiller; dans le système

d'un équilibre général, qui est l'esprit de toutes les cours.

On a prétendu depuis peu qu'il n'y avait que deux peuples qui pussent envahir l'Italie & écraser Rome. Ce sont les Turcs & les Russes; mais ils sont nécessairement ennemis, & de plus......

Je ne fais point prévoir les malheurs de si loin.

PIERRE LE GRAND, ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

SECTION PREMIÈRE.

« LE czar *Pierre* n'avait pas le vrai génie, » celui qui crée & fait tout de rien. Quel- » ques-unes des choses qu'il fit étaient bien, » la plupart étaient déplacées. Il a vu que son » peuple était barbare, il n'a point vu qu'il » n'était pas mûr pour la police; il l'a voulu » civiliser quand il ne fallait que l'aguerrir. » Il a d'abord voulu faire des Allemands, des » Anglais, quand il fallait commencer par faire » des Russes; il a empêché ses sujets de ja- » mais devenir ce qu'ils pourraient être, en » leur persuadant qu'ils étaient ce qu'ils ne » sont pas. C'est ainsi qu'un précepteur fran- » çais forme son élève pour briller un moment » dans son enfance, & puis n'être jamais » rien. L'empire de Russie voudra subjuguer » l'Europe, & sera subjugué lui-même. Les » Tartares ses sujets ou ses voisins deviendront



» ses maîtres & les nôtres ; cette révolution
» me paraît infaillible ; tous les rois de
» l'Europe travaillent de concert à l'accélé-
» rer. » (1)

(1) Pour juger un prince il faut se transporter au temps où il a vécu. Si *Rousseau*, en disant que *Pierre I* n'a pas eu *le vrai génie*, a voulu dire que ce prince n'a point créé les principes de la législation & de l'administration publique, principes absolument ignorés alors en Europe, un tel reproche ne nuit point à sa gloire. Le czar vit que ses soldats étaient sans discipline, & il leur donna celle des nations de l'Europe les plus belliqueuses. Ses peuples ignoraient la marine, & en peu d'années il créa une flotte formidable. Il adopta pour le commerce les principes des peuples qui alors passaient pour les plus éclairés de l'Europe. Il sentit que les Russes ne différaient des autres Européens que par trois choses : La première était l'excessif pouvoir de la superstition sur les esprits, & l'influence des prêtres sur le gouvernement & sur les sujets. Le czar attaqua la superstition dans sa source, en détruisant les moines par le moyen le plus doux, celui de ne permettre les vœux qu'à un âge où tout homme qui a la fantaisie de les faire est à coup sûr un citoyen inutile.

Il soumit les prêtres à la loi; & ne leur laissa qu'une autorité subordonnée à la sienne pour les objets de l'ordre civil, que l'ignorance de nos ancêtres a soumis au pouvoir ecclésiastique.

La seconde cause qui s'opposait à la civilisation de la Russie, était l'esclavage presque général des paysans, soit artisans, soit cultivateurs. *Pierre* n'osa directement détruire la servitude; mais il en prépara la destruction, en formant une armée qui le rendait indépendant des seigneurs de terre, & le mettait en état de ne les plus craindre, & en créant dans sa nouvelle capitale, au moyen des étrangers appelés dans son empire, un peuple commerçant, industrieux & jouissant de la liberté civile.

La troisième cause de la barbarie des Russes, était l'ignorance. Il sentit qu'il ne pouvait rendre sa nation puissante qu'en l'éclairant, & ce fut le principal objet de ses travaux ; c'est en cela sur-tout qu'il a montré un

Ces paroles sont tirées d'une brochure intitulée le Contrat social ou insocial du peu sociable *Jean-Jacques Rousseau*. Il n'est pas étonnant qu'ayant fait des miracles à Venise, il ait fait des prophéties sur Moscou ; mais comme il sait bien que le bon temps des miracles & des prophéties est passé, il doit croire que sa prédiction contre la Russie n'est pas aussi infaillible qu'elle lui a paru dans son premier accès. Il est doux d'annoncer la chute des grands empires, cela nous console de notre petitesse. Ce sera un beau gain pour la philo-

véritable génie : on ne peut assez s'étonner de voir *Rousseau* lui reprocher de ne s'être pas borné à aguerrir sa nation ; & il faut avouer que le Russe, qui en 1700 devina l'influence des lumières sur l'état politique des empires, & sut apercevoir que le grand bien qu'on puisse faire aux hommes, est de substituer des idées justes aux préjugés qui les gouvernent, a eu plus de génie que le Genevois, qui en 1750 a voulu nous prouver les grands avantages de l'ignorance.

Lorsque *Pierre* monta sur le trône, la Russie était à peu près au même état que la France, l'Allemagne & l'Angleterre au onzième siècle. Les Russes ont fait en quatre-vingts ans, que les vues de *Pierre* ont été suivies, plus de progrès que nous n'en avons fait en quatre siècles; n'est-ce pas une preuve que ces vues n'étaient pas celles d'un homme ordinaire ?

Quant à la prophétie sur les conquêtes futures des Tartares, *Rousseau* aurait dû observer que les barbares n'ont jamais battu les peuples civilisés que lorsque ceux-ci ont négligé la tactique, & que les peuples nomades sont toujours trop peu nombreux pour être redoutables à de grandes nations qui ont des armées. Il est différent de détrôner un despote pour se mettre à sa place, de lui imposer un tribut après l'avoir vaincu, ou de subjuguer un peuple. Les Romains conquirent la Gaule, l'Espagne ; les chefs des Goths & les Francs ne firent que chasser les Romains & leur succéder.



fophie, quand nous verrons inceſſamment les Tartares Nogais, qui peuvent, je crois, mettre juſqu'à douze mille hommes en campagne, venir ſubjuguer la Ruſſie, l'Allemagne, l'Italie & la France. Mais je me flatte que l'empereur de la Chine ne le ſouffrira pas; il a déjà accédé à la paix perpétuelle; & comme il n'a plus de jéſuites chez lui, il ne troublera point l'Europe. *Jean-Jacques* qui a, comme on croit, le vrai génie, trouve que *Pierre le grand* ne l'avait pas.

Un ſeigneur ruſſe, homme de beaucoup d'eſprit, qui s'amuſe quelquefois à lire des brochures, ſe ſouvint en liſant celle-ci, de quelques vers de *Molière*, & les cita fort à propos.

> **Il ſemble à trois gredins, dans leur petit cerveau,**
> **Que pour être imprimés, & reliés en veau,**
> **Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes,**
> **Qu'avec leur plume ils font le deſtin des couronnes.**

Les Ruſſes, dit *Jean-Jacques*, ne feront jamais policés. J'en ai vu du moins de très-polis, & qui avaient l'eſprit juſte, fin, agréable, cultivé, & même conſéquent, ce que *Jean-Jacques* trouvera fort extraordinaire.

Comme il eſt très-galant, il ne manquera pas de dire qu'ils ſe ſont formés à la cour de l'impératrice *Catherine*, que ſon exemple a influé ſur eux, mais que cela n'empêche pas qu'il n'ait raiſon, & que bientôt cet empire ſera détruit.

Ce petit bon homme nous aſſure dans un de ſes modeſtes ouvrages, qu'on doit lui dreſſer

une ſtatue. Ce ne ſera probablement ni à Moſcou, ni à Pétersbourg qu'on s'empreſſera de ſculpter *Jean-Jacques*.

Je voudrais en général, que lorſqu'on juge les nations du haut de ſon grenier, on fût plus honnête & plus circonſpect. Tout pauvre diable peut dire ce qu'il lui plaît des Athéniens, des Romains, & des anciens Perſes. Il peut ſe tromper impunément ſur les tribunats, ſur les comices, ſur la dictature. Il peut gouverner en idée deux ou trois mille lieues de pays, tandis qu'il eſt incapable de gouverner ſa ſervante. Il peut dans un roman recevoir un baiſer âcre de ſa *Julie*, & conſeiller à un prince d'épouſer la fille d'un bourreau. Il y a des ſottiſes ſans conſéquence ; il y en a d'autres qui peuvent avoir des ſuites fâcheuſes.

Les fous de cour étaient fort ſenſés ; ils n'inſultaient par leurs bouffonneries que les faibles, & reſpectaient les puiſſans ; les fous de village ſont aujourd'hui plus hardis.

On répondra que *Diogène* & l'*Arétin* ont été tolérés ; d'accord : mais une mouche ayant vu un jour une hirondelle qui, en volant, emportait des toiles d'araignées, en voulut faire autant ; elle y fut priſe.

SECTION II.

NE peut-on pas dire de ces légiſlateurs qui gouvernent l'univers à deux ſous la feuille, & qui de leurs galetas donnent des ordres à tous les rois, ce qu'*Homère* dit de *Calcas* ?

Os ede ta eonta, ta te eſſomena, pro t'eouta.
Il connaît le paſſé, le préſent, l'avenir.

C'eſt dommage que l'auteur du petit paragraphe que nous venons de citer n'ait connu aucun des trois temps dont parle *Homère*.

Pierre le grand, dit-il, *n'avait pas le génie qui fait tout de rien*. Vraiment, *Jean-Jacques*, je le crois ſans peine, car on prétend que DIEU ſeul a cette prérogative.

Il n'a pas vu que ſon peuple n'était pas mûr pour la police ; en ce cas le czar eſt admirable de l'avoir fait mûrir. Il me ſemble que c'eſt *Jean-Jacques* qui n'a pas vu qu'il fallait ſe ſervir d'abord des Allemands & des Anglais pour faire des Ruſſes.

Il a empêché ſes ſujets de jamais devenir ce qu'ils pourraient être, &c.

Cependant ces mêmes Ruſſes ſont devenus les vainqueurs des Turcs & des Tartares, les conquérans & les légiſlateurs de la Crimée & de vingt peuples différens ; leur ſouveraine a donné des lois à des nations dont le nom même était ignoré en Europe.

Quant à la prophétie de *Jean-Jacques*, il ſe peut qu'il ait exalté ſon ame juſqu'à lire dans l'avenir ; il a tout ce qu'il faut pour être prophète : mais pour le paſſé & pour le préſent, on avouera qu'il n'y entend rien. Je doute que l'antiquité ait rien de comparable à la hardieſſe d'envoyer quatre eſcadres du fond de la mer Baltique dans les mers de la Grèce, de dominer à la fois ſur la mer Egée & ſur le Pont-Euxin, de porter la terreur dans la Colchide & aux Dardanelles, de ſubjuguer la Tauride, & de forcer le viſir *Azem* a s'enfuir

des bords du Danube juſqu'aux portes d'Andrinople.

Si *Jean-Jacques* compte pour rien tant de grandes actions qui étonnent la terre attentive, il doit du moins avouer qu'il y a quelque généroſité dans un comte d'*Orlof*, qui après avoir pris un vaiſſeau qui portait toute la famille & tous les tréſors d'un bacha, lui renvoya ſa famille & ſes tréſors.

Si les Ruſſes n'étaient pas mûrs pour la police du temps de *Pierre le grand*, convenons qu'ils ſont mûrs aujourd'hui pour la grandeur d'ame, & que *Jean-Jacques* n'eſt pas tout-à-fait mûr pour la vérité & pour le raiſonnement.

A l'égard de l'avenir, nous le ſaurons quand nous aurons des *Ezéchiels*, des *Iſaïes*, des *Habacucs*, des *Michées*. Mais le temps en eſt paſſé; &, ſi on oſe le dire, il eſt à craindre qu'il ne revienne plus.

J'avoue que ces *menſonges imprimés* ſur le temps préſent, m'étonnent toujours. Si on ſe donne ces libertés dans un ſiècle où mille volumes, mille gazettes, mille journaux peuvent continuellement vous démentir, quelle foi pourrons-nous avoir en ces hiſtoriens des anciens temps qui recueillaient tous les bruits vagues, qui ne conſultaient aucunes archives, qui mettaient par écrit ce qu'ils avaient entendu dire à leurs grand'mères dans leur enfance, bien sûrs qu'aucun critique ne relèverait leurs fautes.

Nous eûmes long-temps neuf Muſes, la ſaine critique eſt la dixième qui eſt venue



bien tard. Elle n'exiſtait point du temps de *Cecrops*, du premier *Bacchus*, de *Sanchoniathon*, de *Thaut*, de *Brama*, &c. &c. on écrivait alors impunément tout ce qu'on voulait. Il faut être aujourd'hui un peu plus aviſé.

PLAGIAT.

On dit qu'originairement ce mot vient du latin *plaga*, & qu'il ſignifiait la condamnation au fouet de ceux qui avaient vendu des hommes libres pour des eſclaves. Celà n'a rien de commun avec le plagiat des auteurs, leſquels ne vendent point d'hommes, ſoit eſclaves, ſoit libres. Ils ſe vendent ſeulement eux-mêmes quelquefois pour un peu d'argent.

Quand un auteur vend les penſées d'un autre pour les ſiennes, ce larcin s'appelle *plagiat*. On pourrait appeler *plagiaires* tous les compilateurs, tous les feſeurs de dictionnaires, qui ne font que répéter à tort & à travers, les opinions, les erreurs, les impoſtures, les vérités déjà imprimées dans des dictionnaires précédens; mais ce ſont du moins des plagiaires de bonne foi; ils ne s'arrogent point le mérite de l'invention. Ils ne prétendent pas même à celui d'avoir déterré chez les anciens les matériaux qu'ils ont aſſemblés; ils n'ont fait que copier les laborieux compilateurs du ſeizième ſiècle. Ils vous vendent en *in-quarto* ce que vous aviez déjà en *in-folio*. Appelez-les, ſi vous voulez, *libraires*, & non pas auteurs. Rangez-les plutôt dans la claſſe des fripiers que dans celle des plagiaires.

Le

Le véritable plagiat eſt de donner pour vôtres les ouvrages d'autrui, de coudre dans vos rapſodies de longs paſſages d'un bon livre avec quelques petits changemens. Mais le lecteur éclairé voyant ce morceau de drap d'or ſur un habit de bure, reconnaît bientôt le voleur mal-adroit.

Ramſai qui après avoir été presbytérien dans ſon village d'Ecoſſe, enſuite anglican à Londres, puis quakre, & qui perſuada enfin au célébre *Fénélon*, archevêque de Cambrai, qu'il était catholique, & même qu'il avait beaucoup de penchant pour l'amour pur; *Ramſai*, dis-je, fit les Voyages de *Cyrus*, parce que ſon maître avait fait voyager *Télémaque*. Il n'y a juſque-là que de l'imitation. Dans ces voyages il copie les phraſes, les raiſonnemens d'un ancien auteur anglais qui introduit un jeune ſolitaire diſſéquant ſa chèvre morte, & remontant à DIEU par ſa chèvre. Cela reſſemble fort à un plagiat. Mais en conduiſant *Cyrus* en Egypte, il ſe ſert, pour décrire ce pays ſingulier, des mêmes expreſſions employées par *Boſſuet*; il le copie mot pour mot ſans le citer. Voilà un plagiat dans toutes les formes. Un de mes amis le lui reprochait un jour; *Ramſai* lui répondit qu'on pouvait ſe rencontrer, & qu'il n'était pas étonnant qu'il penſât comme *Fénélon*, & qu'il s'exprimât comme *Boſſuet*. Ceſa s'appelle *être fier comme un écoſſais*.

Le plus ſingulier de tous les plagiats eſt peut-être celui du père *Barre*, auteur d'une grande hiſtoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer l'Hiſtoire de *Charles XII*,

& il en prit plus de deux cents pages qu'il inséra dans son ouvrage. Il fait dire à un duc de Lorraine précisément ce que *Charles XII* a dit.

Il attribue à l'empereur *Arnould* ce qui est arrivé au monarque suédois.

Il dit de l'empereur *Rodolphe* ce qu'on avait dit du roi *Stanislas*.

Valdemar roi de Danemarck fait & dit précisément les mêmes choses que *Charles* à Bender, &c. &c. &c.

Le plaisant de l'affaire est qu'un journaliste voyant cette prodigieuse ressemblance entre ces deux ouvrages, ne manqua pas d'imputer le plagiat à l'auteur de l'Histoire de *Charles XII*, qui avait pourtant écrit vingt ans avant le père *Barre*.

C'est sur-tout en poésie qu'on se permet souvent le plagiat, & c'est assurément de tous les larcins le moins dangereux pour la société.

PLATON.

SECTION PREMIÈRE.

Du Timée de Platon, & de quelques autres choses.

Les pères de l'Eglise des quatre premiers siècles furent tous grecs & platoniciens ; vous ne trouvez pas un romain qui ait écrit pour le christianisme, & qui ait eu la plus légère teinture de philosophie. J'observerai ici en

paſſant, qu'il eſt aſſez étrange que cette Egliſe de Rome, qui ne contribua en rien à ce grand établiſſement, en ait ſeule recueilli tout l'avantage. Il en a été de cette révolution comme de toutes celles qui ſont nées des guerres civiles. Les premiers qui troublent un Etat, travaillent toujours ſans le ſavoir pour d'autres que pour eux.

L'école d'Alexandrie fondée par un nommé *Marc*, auquel ſuccédèrent *Athénagoras*, *Clément*, *Origène*, fut le centre de la philoſophie chrétienne. *Platon* était regardé par tous les Grecs d'Alexandrie comme le maître de la ſageſſe, comme l'interprète de la Divinité. Si les premiers chrétiens n'avaient pas embraſſé les dogmes de *Platon*, ils n'auraient jamais eu aucun philoſophe, aucun homme d'eſprit dans leur parti. Je mets à part l'inſpiration & la grâce qui ſont au-deſſus de toute philoſophie, & je ne parle que du train ordinaire des choſes humaines.

Ce fut, dit-on, dans le Timée de *Platon* principalement, que les pères grecs s'inſtruiſirent. Ce Timée paſſe pour l'ouvrage le plus ſublime de toute la philoſophie ancienne. C'eſt preſque le ſeul que *Dacier* n'ait point traduit; & je penſe que la raiſon en eſt qu'il ne l'entendait point, & qu'il craignit de montrer à des lecteurs clair-voyans le viſage de cette divinité grecque qu'on n'adore que parce qu'elle eſt voilée.

Platon, dans ce beau dialogue, commence par introduire un prêtre égyptien qui apprend à *Solon* l'ancienne hiſtoire de la ville d'Athènes,

qui était fidellement conſervée depuis neuf mille ans dans les archives de l'Egypte.

Athènes, dit le prêtre, était alors la plus belle ville de la Grèce, & la plus renommée dans le monde pour les arts de la guerre & de la paix ; elle réſiſta ſeule aux guerriers de cette fameuſe île Atlantide, qui vinrent ſur des vaiſſeaux innombrables ſubjuguer une grande partie de l'Europe & de l'Aſie. Athènes eut la gloire d'affranchir tant de peuples vaincus, & de préſerver l'Egypte de la ſervitude qui nous menaçait. Mais après cette illuſtre victoire & ce ſervice rendu au genre-humain, un tremblement de terre épouvantable engloutit en vingt-quatre heures & le territoire d'Athènes & toute la grande île Atlantide. Cette île n'eſt aujourd'hui qu'une vaſte mer que les débris de cet ancien monde, & le limon mêlé à ſes eaux, rendent innavigable.

Voilà ce que ce prêtre conte à *Solon* ; voilà comment *Platon* débute pour nous expliquer enſuite la formation de l'ame, les opérations du verbe, & ſa trinité. Il n'eſt pas phyſiquement impoſſible qu'il y eût eu une île Atlantide qui n'exiſtait plus depuis neuf mille ans, & qui périt par un tremblement de terre, comme il eſt arrivé à Herculaneum, & à tant d'autres villes. Mais notre prêtre, en ajoutant que la mer qui baigne le mont Atlas eſt inacceſſible aux vaiſſeaux, rend l'hiſtoire un peu ſuſpecte.

Il ſe peut faire, après tout, que depuis *Solon*, c'eſt-à-dire, depuis trois mille ans, les flots aient nettoyé le limon de l'ancienne île Atlantide, & rendu la mer navigable : mais

enfin, il eſt toujours ſurprenant qu'on débute par cette île pour parler du verbe.

Peut-être en feſant ce conte de prêtre ou de vieille, *Platon* n'a-t-il voulu inſinuer autre choſe que les viciſſitudes qui ont changé tant de fois la face du globe. Peut-être a-t-il voulu dire ſeulement ce que *Pythagore* & *Timée de Locres* avaient dit ſi long-temps avant lui, & ce que nos yeux nous diſent tous les jours, que tout périt & ſe renouvelle dans la nature. L'hiſtoire de *Deucalion* & de *Pyrrha*, la chute de *Phaëton* ſont des fables; mais des inondations & des embraſemens ſont des vérités.

Platon part de ſon île imaginaire pour dire des choſes que les meilleurs philoſophes de nos jours ne déſavoueraient pas. *Ce qui eſt produit a néceſſairement une cauſe, un auteur. Il eſt difficile de trouver l'auteur de ce monde; & quand on l'a trouvé, il eſt dangereux de le dire au peuple.*

Rien n'eſt plus vrai encore aujourd'hui; qu'un ſage en paſſant par Notre-Dame de Lorette s'aviſe de dire à un ſage ſon ami, que Notre-Dame de Lorette, avec ſon petit viſage noir, ne gouverne pas l'univers entier: ſi une bonne femme entend ces paroles, & ſi elle les redit à d'autres bonnes femmes de la marche d'Ancone, le ſage ſera lapidé comme *Orphée*. Voilà préciſément le cas où croyaient être les premiers chrétiens qui ne diſaient pas du bien de *Cybèle* & de *Diane*. Cela ſeul devait les attacher à *Platon*. Les choſes inintelligibles qu'il débite enſuite, ne durent pas les dégoûter de lui.

Je ne reprocherai point à *Platon* d'avoir dit

dans son Timée, *que le monde est un animal*; car il entend sans doute que les élémens en mouvement animent le monde ; & il n'entend pas par *animal* un chien & un homme qui marchent, qui sentent, qui mangent, qui dorment, & qui engendrent. Il faut toujours expliquer un auteur dans le sens le plus favorable ; & ce n'est que lorsqu'on accuse les gens d'hérésie, ou quand on dénonce leurs livres, qu'il est de droit d'en interpréter malignement toutes les paroles, & de les empoisonner : ce n'est pas ainsi que j'en userai avec *Platon*.

Il y a d'abord chez lui une espèce de trinité qui est l'ame de la matière ; voici ses paroles : *De la substance indivisible, toujours semblable à elle-même, & de la substance divisible, il composa une troisième substance, qui tient de la même & de l'autre.*

Ensuite viennent des nombres à la pythagoricienne, qui rendent la chose encore plus inintelligible, & par conséquent plus respectable. Quelle provision pour des gens qui commençaient une guerre de plume !

Ami lecteur, un peu de patience, s'il vous plaît, & un peu d'attention. *Quand* DIEU *eut formé l'ame du monde de ces trois substances, cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrémités de l'être, se répandant par-tout au dehors, & se repliant sur elle-même ; elle forma ainsi dans tous les temps une origine divine de la sagesse éternelle.*

Et quelques lignes après :

Ainsi la nature de cet animal immense qu'on nomme le monde, est éternelle.

Platon, à l'exemple de ses prédécesseurs, introduit donc l'Etre suprême artisan du monde, formant ce monde avant les temps; de sorte que DIEU ne pouvait être sans le monde, ni le monde sans DIEU, comme le soleil ne peut exister sans répandre la lumière dans l'espace, ni cette lumière voler dans l'espace, sans le soleil.

Je passe sous silence beaucoup d'idées à la grecque, ou plutôt à l'orientale, comme par exemple, qu'il y a quatre sortes d'animaux, les dieux célestes, les oiseaux de l'air, les poissons, & les animaux terrestres dont nous avons l'honneur d'être.

Je me hâte de venir à une seconde trinité. *L'être engendré, l'être qui engendre, & l'être qui ressemble à l'engendré & à l'engendreur.* Cette trinité est assez formelle; & les pères ont pu y trouver leur compte.

Cette trinité est suivie d'une théorie un peu singulière des quatre élémens. La terre est fondée sur un triangle équilatère, l'eau sur un triangle rectangle, l'air sur un scalène, & le feu sur un isocèle. Après quoi il prouve démonstrativement qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers, & que cependant il n'y a qu'un monde qui est rond.

J'avoue qu'il n'y a point de philosophe aux petites-maisons qui ait jamais si puissamment raisonné. Vous vous attendez, ami lecteur, à m'entendre parler de cette autre fameuse trinité de *Platon*, que ses commentateurs ont tant vantée; c'est l'être éternel, formateur éternel du monde; son verbe, ou son intel-

ligence, ou son idée; & le bon qui en résulte. Je vous assure que je l'ai bien cherchée dans ce Timée, je ne l'y ai jamais trouvée; elle peut y être *totidem litteris*, mais elle n'y est pas *totidem verbis*, ou je suis fort trompé.

Après avoir lu tout *Platon* à mon grand regret, j'ai aperçu quelque ombre de la trinité dont on lui fait honneur. C'est dans le livre sixième de sa République chimérique, lorsqu'il dit: *Parlons du fils, production merveilleuse du bon, & sa parfaite image.* Mais malheureusement il se trouve que cette parfaite image de DIEU c'est le soleil. On en conclut que c'était le soleil intelligible, lequel avec le verbe & le père composait la trinité platonique.

Il y a dans l'Epinomis de *Platon* des galimatias fort curieux; en voici un que je traduis aussi raisonnablement que je le puis pour la commodité du lecteur:

Sachez qu'il y a huit vertus dans le ciel, je les ai observées, ce qui est facile à tout le monde. Le soleil est une de ces vertus, la lune une autre, la troisième est l'assemblage des étoiles; & les cinq planètes font avec ces trois vertus le nombre de huit. Gardez-vous de penser que ces vertus, ou ceux qui sont dans elles & qui les animent, soit qu'ils marchent d'eux-mêmes, soit qu'ils soient portés dans des véhicules; gardez-vous, dis-je, de croire que les uns soient des dieux, & que les autres ne le soient pas; que les uns soient adorables, & qu'il y en ait d'autres qu'on ne doive ni adorer, ni invoquer. Ils sont tous frères, chacun a son partage, nous leur devons à tous les mêmes

honneurs,

honneurs, ils rempliſſent tout l'emploi que le verbe leur aſſigna quand il forma l'univers viſible.

Voilà déjà le verbe trouvé ; il faut maintenant trouver les trois perſonnes. Elles ſont dans la ſeconde lettre de *Platon* à *Denis*. Ces lettres ne ſont pas aſſurément ſuppoſées. Le ſtyle eſt le même que celui de ſes dialogues. Il dit ſouvent à *Denis* & à *Dion* des choſes aſſez difficiles à comprendre, & qu'on croirait écrites en chiffre ; mais auſſi il en dit de fort claires, & qui ſe ſont trouvées vraies longtemps après lui. Par exemple, voici comme il s'exprime dans ſa ſeptième lettre à *Dion* :

J'ai été convaincu que tous les Etats ſont aſſez mal gouvernés ; il n'y a guère ni bonne inſtitution, ni bonne adminiſtration. On y vit, pour ainſi dire, au jour la journée, & tout va au gré de la fortune plutôt qu'au gré de la ſageſſe.

Après cette courte digreſſion ſur les affaires temporelles, revenons aux ſpirituelles, à la trinité. *Platon* dit à *Denis* :

Le roi de l'univers eſt environné de ſes ouvrages, tout eſt l'effet de ſa grâce. Les plus belles des choſes ont en lui leur cauſe première ; les ſecondes en perfection ont en lui une ſeconde cauſe ; & il eſt encore la troiſième cauſe des ouvrages du troiſième degré.

On pourrait ne pas reconnaître dans cette lettre la trinité telle que nous l'admettons ; mais c'était beaucoup d'avoir dans un auteur grec un garant des dogmes de l'Egliſe naiſſante. Toute l'Egliſe grecque fut donc platonicienne, comme toute l'Egliſe latine fut péri-

patéticienne depuis le commencement du treizième ſiècle. Ainſi deux grecs qu'on n'a jamais entendus ont été nos maîtres à penſer, juſqu'au temps où les hommes ſe ſont mis au bout de deux mille ans à penſer par eux-mêmes.

SECTION II.

Queſtions ſur Platon, & ſur quelques autres bagatelles.

PLATON en diſant aux Grecs ce que tant de philoſophes des autres nations avaient dit avant lui, en aſſurant qu'il y a une intelligence ſuprême qui arrangea l'univers, penſait-il que cette intelligence ſuprême réſidait en un ſeul lieu, comme un roi de l'Orient dans ſon ſérail ? ou bien croyait-il que cette puiſſante intelligence ſe répand par-tout comme la lumière, ou comme un être encore plus fin, plus prompt, plus actif, plus pénétrant que la lumière ? le dieu de *Platon*, en un mot, eſt-il dans la matière ? en eſt-il ſéparé ? O vous qui avez lu *Platon* attentivement, c'eſt-à-dire, ſept ou huit ſonges-creux cachés dans quelques galetas de l'Europe ! ſi jamais ces queſtions viennent juſqu'à vous, je vous ſupplie d'y répondre.

L'île barbare des Caſſitérides, où les hommes vivaient dans les bois du temps de *Platon*, a produit enfin des philoſophes qui ſont autant au-deſſus de lui, que *Platon* était au-deſſus de ceux de ſes contemporains qui ne raiſonnaient pas.

Parmi ces philosophes *Clarke* est peut-être le plus profond ensemble & le plus clair, le plus méthodique & le plus fort de tous ceux qui ont parlé de l'être suprême.

Lorsqu'il eut donné au public son excellent livre, il se trouva un jeune gentilhomme de la province de Glocester, qui lui fit avec candeur des objections aussi fortes que ses démonstrations. On peut les voir à la fin du premier volume de *Clarke*; ce n'était pas sur l'existence nécessaire de l'être suprême qu'il disputait, c'était sur son infinité & sur son immensité.

Il ne paraît pas en effet que *Clarke* ait prouvé qu'il y ait un être qui pénètre intimement tout ce qui existe, & que cet être dont on ne peut concevoir les propriétés, ait la propriété de s'étendre au-delà de toute borne imaginable.

Le grand *Newton* a démontré qu'il y a du vide dans la nature; mais quel philosophe pourra me démontrer que DIEU est dans ce vide, qu'il touche à ce vide, qu'il remplit ce vide? Comment étant aussi bornés que nous le sommes, pouvons-nous connaître ces profondeurs? Ne nous suffit-il pas qu'il nous soit prouvé qu'il existe un maître suprême? Il ne nous est pas donné de savoir ce qu'il est, ni comment il est.

Il semble que *Locke* & *Clarke* aient eu les clefs du monde intelligible. *Locke* a ouvert tous les appartemens où l'on peut entrer; mais *Clarke* n'a-t-il pas voulu pénétrer un peu trop au-delà de l'édifice?

Comment un philosophe tel que *Samuel*



Clarke, après un si admirable ouvrage sur l'existence de DIEU, en a-t-il pu faire ensuite un si pitoyable sur des choses de fait ?

Comment *Benoît Spinosa*, qui avait autant de profondeur dans l'esprit que *Samuel Clarke*, après s'être élevé à la métaphysique la plus sublime, peut-il ne pas s'apercevoir qu'une intelligence suprême préside à des ouvrages visiblement arrangés avec une suprême intelligence ? (s'il est vrai, après tout, que ce soit-là le systême de *Spinosa*.)

Comment *Newton*, le plus grand des hommes, a-t-il pu commenter l'Apocalypse, ainsi qu'on l'a déjà remarqué ?

Comment *Loke*, après avoir si bien développé l'entendement humain, a-t-il pu dégrader son entendement dans un autre ouvrage ?

Je crois voir des aigles qui s'étant élancés dans la nue, vont se reposer sur un fumier.

POËTES.

Un jeune homme au sortir du collége délibère s'il se fera avocat, médecin, théologien, ou poëte ; s'il prendra soin de notre fortune, de notre santé, de notre ame, ou de nos plaisirs. Nous avons déjà parlé des avocats & des médecins ; nous parlerons de la fortune prodigieuse que fait quelquefois un théologien.

Le théologien devenu pape a non-seulement ses valets théologiens, cuisiniers, échansons, portes-coton, médecins, chirurgiens, balayeurs, feseurs d'*Agnus Dei*, confituriers,

prédicateurs, il a aussi son poëte. Je ne sais quel fou était le poëte de *Léon X*, comme *David* fut quelque temps le poëte de *Saül.*

C'est assurément de tous les emplois qu'on peut avoir dans une grande maison, l'emploi le plus inutile. Les rois d'Angleterre qui ont conservé dans leur île beaucoup d'anciens usages, perdus dans le continent, ont, comme on sait, leur poëte en titre d'office. Il est obligé de faire tous les ans une ode à la louange de *Ste Cécile*, qui jouait autrefois si merveilleusement du clavecin ou du psaltérion, qu'un ange descendit du neuvième ciel pour l'écouter de plus près, attendu que l'harmonie du psaltérion n'arrive d'ici-bas au pays des anges qu'en sourdine.

Moïse est le premier poëte que nous connaissions. Il est à croire que long-temps avant lui, les Egyptiens, les Chaldéens, les Syriens, les Indiens, connaissaient la poésie, puisqu'ils avaient de la musique. Mais enfin, son beau cantique qu'il chanta avec sa sœur *Maria* en sortant du fond de la mer Rouge, est le premier monument poëtique en vers hexamètres que nous ayons. Je ne suis pas du sentiment de ces bélitres ignorans & impies, *Newton*, *le Clerc* & d'autres, qui prouvent que tout cela ne fut écrit qu'environ huit cents ans après l'événement, & qui disent avec insolence que *Moïse* ne put écrire en hébreu, puisque la langue hébraïque n'est qu'un dialecte nouveau du phénicien, & que *Moïse* ne pouvait savoir le phénicien. Je n'examine point avec le savant *Huet* comment *Moïse* put chanter, lui qui était bégue & qui ne pouvait parler.

A entendre plusieurs de ces messieurs, *Moïse* serait bien moins ancien qu'*Orphée*, *Musée*, *Homère*, *Hésiode*. On voit au premier coup d'œil combien cette opinion est absurde. Le moyen qu'un grec puisse être aussi ancien qu'un juif?

Je ne répondrai pas non plus à ces autres impertinens qui soupçonnent que *Moïse* n'est qu'un personnage imaginaire, une fabuleuse imitation de la fable de l'ancien *Bacchus*, & qu'on chantait dans les orgies tous les prodiges de *Bacchus* attribués depuis à *Moïse*, avant qu'on sût qu'il y eût des Juifs au monde. Une telle idée se réfute d'elle-même. Le bon sens nous fait voir qu'il est impossible qu'il y ait eu un *Bacchus* avant un *Moïse*.

Nous avons encore un excellent poëte juif, très-réellement antérieur à *Horace*, c'est le roi *David*; & nous savons bien que le *Miserere* est infiniment au-dessus du *Justum ac tenacem propositi virùm*.

Mais ce qui étonne, c'est que des législateurs & des rois aient été nos premiers poëtes. Il se trouve aujourd'hui des gens assez bons pour se faire les poëtes des rois. *Virgile*, à la vérité, n'avait pas la charge de poëte d'*Auguste*, ni *Lucain* celle de poëte de *Néron*; mais j'avoue qu'ils avilirent un peu la profession en donnant du dieu à l'un & à l'autre.

On demande comment la poésie étant si peu nécessaire au monde, elle occupe un si haut rang parmi les beaux arts? On peut faire la même question sur la musique. La poésie est la musique de l'ame, & sur-tout des ames grandes & sensibles.

Un mérite de la poésie dont bien des gens ne se doutent pas, c'est qu'elle dit plus que la prose, & en moins de paroles que la prose.

Qui pourra jamais traduire ce vers latin avec autant de briéveté qu'il est sorti du cerveau du poëte ?

Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor inde est.

Je ne parle pas des autres charmes de la poésie, on les connaît assez; mais j'insisterai sur le grand précepte d'*Horace*, *sapere est & principium & fons*. Point de vraie poésie sans une grande sagesse. Mais comment accorder cette sagesse avec l'enthousiasme ? Comme *César* qui formait un plan de bataille avec prudence, & combattait avec fureur.

Il y a eu des poëtes un peu fous, oui; & c'est parce qu'ils étaient de très-mauvais poëtes. Un homme qui n'a que des dactyles & des spondées, ou des rimes dans la tête, est rarement un homme de bon sens; mais *Virgile* est doué d'une raison supérieure.

Lucrèce était un misérable physicien, & il avait cela de commun avec toute l'antiquité. La physique ne s'apprend pas avec de l'esprit; c'est un art que l'on ne peut exercer qu'avec des instrumens, & les instrumens n'avaient pas encore été inventés. Il faut des lunettes, des microscopes, des machines pneumatiques, des baromètres, &c. pour avoir quelque idée commencée des opérations de la nature.

Descartes n'en savait guère plus que *Lucrèce*, lorsque ces clefs ouvrirent le sanctuaire; & on a fait cent fois plus de chemin depuis *Galilée*,

meilleur phyficien que *Defcartes*, jufqu'à nos jours, que depuis le premier *Hermès* jufqu'à *Lucrèce*, & depuis *Lucrèce* jufqu'à *Galilée*.

Toute la phyfique ancienne eft d'un écolier abfurde. Il n'en eft pas ainfi de la philofophie de l'ame & de ce bon fens qui, aidé du courage de l'efprit, fait pefer avec jufteffe les doutes & les vraifemblances. C'eft-là le grand mérite de *Lucrèce*; fon troifième chant eft un chef-d'œuvre de raifonnement; il differte comme *Cicéron*, il s'exprime quelquefois comme *Virgile*; & il faut avouer que quand notre illuftre *Polignac* réfute ce troifième chant, il ne le réfute qu'en cardinal.

Quand je dis que le poëte *Lucrèce* raifonne en métaphyficien excellent dans ce troifième chant, je ne dis pas qu'il ait raifon; on peut argumenter avec un jugement vigoureux, & fe tromper, fi on n'eft pas inftruit par la révélation. *Lucrèce* n'était point juif, & les Juifs, comme on fait, étaient les feuls hommes fur la terre qui euffent raifon du temps de *Cicéron*, de *Poffidonius*, de *Céfar* & de *Caton*. Enfuite fous *Tibère*, les Juifs n'eurent plus raifon, & il n'y eut que les chrétiens qui eurent le fens commun.

Ainfi il était impoffible que *Lucrèce*, *Cicéron* & *Céfar* ne fuffent pas des imbécilles en comparaifon des Juifs & de nous; mais il faut convenir qu'aux yeux du refte du genre-humain ils étaient de très-grands-hommes.

J'avoue que *Lucrèce* fe tua, *Caton* auffi, *Caffius* & *Brutus* auffi; mais on peut fort bien fe tuer, & avoir raifonné en homme d'efprit pendant fa vie.

Distinguons dans tout auteur l'homme & ses ouvrages. *Racine* écrit comme *Virgile*, mais il devient janséniste par faiblesse, & il meurt de chagrin par une faiblesse non moins grande, parce qu'un autre homme en passant dans une galerie ne l'a pas regardé ; j'en suis fâché, mais le rôle de *Phèdre* n'en est pas moins admirable.

POLICE DES SPECTACLES.

On excommuniait autrefois les rois de France, & depuis *Philippe I* jusqu'à *Louis VIII*, tous l'ont été solennellement, de même que tous les empereurs depuis *Henri IV* jusqu'à *Louis de Bavière* inclusivement. Les rois d'Angleterre ont eu aussi une part très-honnête à ces présens de la cour de Rome. C'était la folie du temps, & cette folie coûta la vie à cinq ou six cents mille hommes. Actuellement on se contente d'excommunier les représentans des monarques : ce n'est pas les ambassadeurs que je veux dire, mais les comédiens, qui sont rois & empereurs trois ou quatre fois par semaine, & qui gouvernent l'univers pour gagner leur vie.

Je ne connais guère que leur profession & celle des sorciers, à qui on fasse aujourd'hui cet honneur. Mais comme il n'y a plus de sorciers depuis environ soixante à quatre-vingts ans, que la bonne philosophie a été connue des hommes, il ne reste plus pour victimes qu'*Alexandre*, *César*, *Athalie*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Brutus*, *Zaïre*, & *Arlequin*.

La grande raifon qu'on en apporte, c'eſt que ces meſſieurs & ces dames repréſentent des paſſions. Mais ſi la peinture du cœur humain mérite une ſi horrible flétriſſure, on devrait donc uſer d'une plus grande rigueur avec les peintres & les ſtatuaires. Il y a beaucoup de tableaux licencieux qu'on vend publiquement, au lieu qu'on ne repréſente pas un ſeul poëme dramatique qui ne ſoit dans la plus exacte bienſéance. La *Vénus* du *Titien* & celle du *Corrège* ſont toutes nues, & ſont dangereuſes en tout temps pour notre jeuneſſe modeſte; mais les comédiens ne récitent les vers admirables de *Cinna* que pendant environ deux heures, & avec l'approbation du magiſtrat, ſous l'autorité royale. Pourquoi donc ces perſonnages vivans ſur le théâtre ſont-ils plus condamnés que ces comédiens muets ſur la toile? *Ut pictura poëſis erit.* Qu'auraient dit les *Sophocles* & les *Euripides*, s'ils avaient pu prévoir qu'un peuple qui n'a ceſſé d'être barbare qu'en les imitant, imprimerait un jour cette tache au théâtre, qui reçut de leur temps une ſi haute gloire?

Eſopus & *Roſcius* n'étaient pas des ſénateurs romains, il eſt vrai; mais le *Flamen* ne les déclarait point infames, & on ne ſe doutait pas que l'art de *Térence* fût un art ſemblable à celui de *Locuſte*. Le grand pape, le grand prince *Léon X*, à qui on doit la renaiſſance de la bonne tragédie & de la bonne comédie en Europe, & qui fit repréſenter tant de pièces de théâtre dans ſon palais avec tant de magnificence, ne devinait pas qu'un jour dans une partie de la Gaule, des deſcendans

des Celtes & des Goths se croiraient en droit de flétrir ce qu'il honorait. Si le cardinal de *Richelieu* eût vécu, lui qui a fait bâtir la salle du palais royal, lui à qui la France doit le théâtre, il n'eût pas souffert plus long-temps que l'on osât couvrir d'ignominie ceux qu'il employait à réciter ses propres ouvrages.

Ce sont les hérétiques, il le faut avouer, qui ont commencé à se déchaîner contre le plus beau de tous les arts. *Léon X* ressuscitait la scène tragique ; il n'en fallait pas davantage aux prétendus réformateurs pour crier à l'œuvre de *Satan*. Aussi la ville de Genève & plusieurs illustres bourgades de Suisse ont été cent cinquante ans sans souffrir chez elles un violon. Les jansénistes qui dansent aujourd'hui sur le tombeau de *St Pâris*, à la grande édification du prochain, défendirent le siècle passé à une princesse de *Conti* qu'ils gouvernaient, de faire apprendre à danser à son fils, attendu que la danse est trop profane. Cependant il fallait avoir bonne grâce, & savoir le menuet ; on ne voulait point de violon, & le directeur eut beaucoup de peine à souffrir, par accommodement, qu'on montrât à danser au prince de *Conti* avec des castagnettes. Quelques catholiques un peu visigoths, de deçà les monts, craignirent donc les reproches des réformateurs, & crièrent aussi haut qu'eux ; ainsi peu à peu s'établit dans notre France la mode de diffamer *César* & *Pompée*, de réfuser certaines cérémonies à certaines personnes gagées par le roi, & travaillant sous les yeux du magistrat. On ne s'avisa point de réclamer contre cet abus ; car qui aurait voulu se brouiller

avec des hommes puiſſans, & des hommes du temps préſent, pour *Phèdre* & pour les héros des ſiècles paſſés ?

On ſe contenta donc de trouver cette rigueur abſurde, & d'admirer toujours à bon compte les chefs-d'œuvres de notre ſcène.

Rome, de qui nous avons appris notre catéchiſme, n'en uſe point comme nous ; elle a ſu toujours tempérer les lois ſelon les temps & ſelon les beſoins ; elle a ſu diſtinguer les bateleurs effrontés, qu'on cenſurait autrefois avec raiſon, d'avec les pièces de théâtre du *Triſſin*, & de pluſieurs évêques & cardinaux qui ont aidé à reſſuſciter la tragédie. Aujourd'hui même on repréſente à Rome publiquement des comédies dans des maiſons religieuſes. Les dames y vont ſans ſcandale ; on ne croit point que des dialogues récités ſur des planches ſoient une infamie diabolique. On a vu juſqu'à la pièce de *George Dandin* exécutée à Rome par des religieuſes en préſence d'une foule d'eccléſiaſtiques & de dames. Les ſages Romains ſe gardent bien ſur-tout d'excommunier ces meſſieurs qui chantent le deſſus dans les opéra italiens ; car en vérité c'eſt bien aſſez d'être châtré dans ce monde, ſans être encore damné dans l'autre.

Dans le bon temps de *Louis XIV* il y avait toujours aux ſpectacles qu'il donnait, un banc qu'on nommait *le banc des évêques*. J'ai été témoin que dans la minorité de *Louis XV*, le cardinal de *Fleuri*, alors évêque de Fréjus, fut très-preſſé de faire revivre cette coutume. D'autres temps, d'autres mœurs ; nous ſommes apparemment bien plus ſages que dans les temps

où l'Europe entière venait admirer nos fêtes, où *Richelieu* fit revivre la scène en France, où *Léon X* fit renaître en Italie le siècle d'*Auguste*. Mais un temps viendra où nos neveux, en voyant l'impertinent ouvrage du père *le Brun* contre l'art des *Sophocles*, & les œuvres de nos grands-hommes, imprimés dans le même temps, s'écrieront : Est-il possible que les Français aient pu ainsi se contredire, & que la plus absurde barbarie ait levé si orgueilleusement la tête contre les plus belles productions de l'esprit humain ?

St Thomas d'Aquin, dont les mœurs valaient bien celles de *Calvin* & du père *Quesnel* ; *St Thomas*, qui n'avait jamais vu de bonne comédie, & qui ne connaissait que de malheureux histrions, devine pourtant que le théâtre peut être utile. Il eut assez de bon sens & assez de justice pour sentir le mérite de cet art, tout informe qu'il était ; il le permit, il l'approuva. *St Charles Borromée* examinait lui-même les pièces qu'on jouait à Milan ; il les munissait de son approbation & de son seing.

Qui seront après cela les visigoths qui voudront traiter d'empoisonneurs *Rodrigue* & *Chimène* ? Plût au ciel que ces barbares ennemis du plus beau des arts eussent la piété de *Polyeucte*, la clémence d'*Auguste*, la vertu de *Burrhus*, & qu'ils finissent comme le mari d'*Alzire* !

POLITIQUE.

La politique de l'homme conſiſte d'abord à tâcher d'égaler les animaux à qui la nature a donné la nourriture, le vêtement & le couvert.

Ces commencemens ſont longs & difficiles.

Comment ſe procurer le bien-être & ſe mettre à l'abri du mal ? C'eſt-là tout l'homme.

Ce mal eſt par-tout. Les quatre élémens conſpirent à le former. La ſtérilité d'un quart du globe, les maladies, la multitude d'animaux ennemis, tout nous oblige de travailler ſans ceſſe à écarter le mal.

Nul homme ne peut ſeul ſe garantir du mal, & ſe procurer le bien ; il faut des ſecours. La ſociété eſt donc auſſi ancienne que le monde.

Cette ſociété eſt tantôt trop nombreuſe, tantôt trop rare. Les révolutions de ce globe ont détruit ſouvent des races entières d'hommes & d'autres animaux dans pluſieurs pays, & les ont multipliées dans d'autres.

Pour multiplier une eſpèce, il faut un climat & un terrain tolérables ; & avec ces avantages on peut encore être réduit à marcher tout nu, à ſouffrir la faim, à manquer de tout, à périr de miſère.

Les hommes ne ſont pas comme les caſtors, les abeilles, les vers-à-ſoie ; ils n'ont pas un inſtinct ſûr qui leur procure le néceſſaire.

Sur cent mâles il s'en trouve à peine un qui ait du génie ; ſur cinq cents femelles à peine une.

Ce n'eſt qu'avec du génie qu'on invente les

arts qui procurent à la longue un peu de ce bien-être, unique objet de toute politique.

Pour essayer ces arts il faut des secours, des mains qui vous aident, des entendemens assez ouverts pour vous comprendre & assez dociles pour vous obéir. Avant de trouver & d'assembler tout cela, des milliers de siècles s'écoulent dans l'ignorance & dans la barbarie; des milliers de tentatives avortent. Enfin, un art est ébauché, & il faut encore des milliers de siècles pour le perfectionner.

Politique du dehors.

QUAND la métallurgie est trouvée par une nation, il est indubitable qu'elle battra ses voisins, & en fera des esclaves.

Vous avez des flèches & des sabres, & vous êtes nés dans un climat qui vous a rendus robustes. Nous sommes faibles, nous n'avons que des massues & des pierres, vous nous tuez; & si vous nous laissez la vie c'est pour labourer vos champs, pour bâtir vos maisons; nous vous chantons quelques airs grossiers quand vous vous ennuyez, si nous avons de la voix, ou nous soufflons dans quelques tuyau pour obtenir de vous des vêtemens & du pain. Nos femmes & nos filles sont elles jolies, vous les prenez pour vous. Monseigneur votre fils profite de cette politique établie; il ajoute de nouvelles découvertes à cet art naissant. Ses serviteurs coupent les testicules à mes enfans; ils les honore de la garde de ses épouses & de ses maîtresses. Telle a été & telle est encore la politique, le grand art de faire servir les

hommes à son bien-être dans la plus grande partie de l'Asie.

Quelques peuplades ayant ainsi asservi plusieurs autres peuplades, les victorieuses se battent avec le fer pour le partage des dépouilles. Chaque petite nation nourrit & soudoie des soldats. Pour encourager ces soldats & pour les contenir, chacune a ses dieux, ses oracles, ses prédictions; chacune nourrit & soudoie des devins & des sacrificateurs bouchers. Ces devins commencent par deviner en faveur des chefs de nation, ensuite ils devinent pour eux-mêmes & partagent le gouvernement. Le plus fort & le plus habile subjugue à la fin les autres après des siècles de carnage qui font frémir, & de friponneries qui font rire. C'est-là le complément de la politique.

Pendant que ces scènes de brigandages & de fraudes se passent dans une partie du globe, d'autres peuplades retirées dans les cavernes des montagnes, ou dans des cantons entourés de marais inaccessibles, ou dans quelques petites contrées habitables au milieu des déserts de sable, ou des presqu'îles, ou des îles, se défendent contre les tyrans du continent. Tous les hommes enfin ayant à peu près les mêmes armes, le sang coule d'un bout du monde à l'autre.

On ne peut pas toujours tuer, on fait la paix avec son voisin, jusqu'à ce qu'on se croie assez fort pour recommencer la guerre. Ceux qui savent écrire rédigent ces traités de paix. Les chefs de chaque peuple, pour mieux tromper leurs ennemis, attestent les Dieux qu'ils se

son:

ſont faits ; on invente les ſermens ; l'un vous promet au nom de *Sammonocodom*, l'autre au nom de *Jupiter*, de vivre toujours avec vous en bonne harmonie, & à la première occaſion ils vous égorgent au nom de *Jupiter* & de *Sammonocodom*.

Dans les temps les plus raffinés, le lion d'*Eſope* fait un traité avec trois animaux ſes voiſins. Il s'agit de partager une proie en quatre parts égales. Le lion pour de bonnes raiſons qu'il déduira en temps & lieu, prend d'abord trois parts pour lui ſeul, & menace d'étrangler quiconque oſera toucher à la quatrième. C'eſt-là le ſublime de la politique.

Politique du dedans.

Il s'agit d'avoir dans votre pays le plus de pouvoir, le plus d'honneurs & le plus de plaiſirs que vous pourrez. Pour y parvenir il faut beaucoup d'argent.

Cela eſt très-difficile dans une démocratie ; chaque citoyen eſt votre rival. Une démocratie ne peut ſubſiſter que dans un petit coin de terre. Vous aurez beau être riche par votre commerce ſecret, ou par celui de votre grand-père, votre fortune vous fera des jaloux & très-peu de créatures. Si dans quelque démocratie une maiſon riche gouverne, ce ne ſera pas pour long-temps.

Dans une ariſtocratie on peut plus aiſément ſe procurer honneurs, plaiſirs, pouvoir & argent ; mais il y faut une grande diſcrétion. Si on abuſe trop, les révolutions ſont à craindre.

Ainſi dans la démocratie tous les citoyens

ſont égaux. Ce gouvernement eſt aujourd'hui rare & chétif, quoique naturel & ſage.

Dans l'ariſtocratie l'inégalité, la ſupériorité ſe fait ſentir; mais moins elle eſt arrogante, plus elle aſſure ſon bien-être.

Reſte la monarchie; c'eſt-là que tous les hommes ſont faits pour un ſeul. Il accumule tous les honneurs dont il veut ſe décorer, goûte tous les plaiſirs dont il veut jouir, exerce un pouvoir abſolu; & tout cela, pourvu qu'il ait beaucoup d'argent. S'il en manque il ſera malheureux au dedans comme au dehors; il perdra bientôt pouvoir, plaiſirs, honneurs, & peut-être la vie.

Tant que cet homme a de l'argent, non-ſeulement il jouit, mais ſes parens, ſes principaux ſerviteurs jouiſſent auſſi; & une foule de mercenaires travaillent toute l'année pour eux dans la vaine eſpérance de goûter un jour dans leurs chaumières le repos que leur ſultan & leus bachas ſemblent goûter dans leurs ſérails. Mais voici à peu près ce qui arrive.

Un gros & gras cultivateur poſſédait autrefois un vaſte terrain de champs, prés, vignes, vergers, forêts. Cent manœuvres cultivaient pour lui, il dînait avec ſa famille, buvait & s'endormait. Ses principaux domeſtiques, qui le volaient, dînaient après lui & mangeaient preſque tout. Les manœuvres venaient & faiſaient très-maigre chère. Ils murmurèrent, ils ſe plaignirent, ils perdirent patience; enfin, mangèrent le dîner du maître & le chaſsèrent de ſa maiſon. Le maître dit que ces coquins-là étaient des enfans rebelles qui battaient leur père. Les manœuvres dirent qu'ils avaient

ſuivi la loi ſacrée de la nature que l'autre avait violée. On s'en rapporta enfin à un devin du voiſinage qui paſſait pour un homme inſpiré. Ce ſaint homme prend la métairie pour lui, & fait mourir de faim les domeſtiques & l'ancien maître, juſqu'à ce qu'il ſoit chaſſé à ſon tour. C'eſt la politique du dedans.

C'eſt ce qu'on a vu plus d'une fois ; & quelques effets de cette politique ſubſiſtent encore dans toute leur force. Il faut eſpérer que dans dix ou douze mille ſiècles, quand les hommes ſeront plus éclairés, les grands poſſeſſeurs des terres, devenus plus politiques, traiteront mieux leurs manœuvres, & ne ſe laiſſeront pas ſubjuguer par des devins & des ſorciers.

POLYPES.

En qualité de douteur il y a long-temps que j'ai rempli ma vocation. J'ai douté, quand on m'a voulu perſuader que les gloſſopètres que j'ai vues ſe former dans ma campagne, étaient originairement des langues de chiens marins ; que la chaux employée à ma grange n'était compoſée que de coquillages ; que les coraux étaient le produit des excrémens de certains petits poiſſons ; que la mer par ſes courans a formé le mont Cenis & le mont Taurus, & que *Niobé* fut autrefois changée en marbre.

Ce n'eſt pas que je n'aime l'extraordinaire, le merveilleux autant qu'aucun voyageur, & qu'aucun homme à ſyſtème ; mais pour croire

fermement; je veux voir par mes yeux, toucher par mes mains, & à plusieurs reprises. Ce n'est pas même assez; je veux encore être aidé par les yeux & par les mains des autres.

Deux de mes compagnons, qui font comme moi des questions sur l'Encyclopédie, se sont long-temps amusés à considérer avec moi en tout sens plusieurs de ces petites tiges qui croissent dans des bourbiers à côté des lentilles d'eau. Ces herbes légères, qu'on appelle *polypes d'eau douce*, ont plusieurs racines, & de là vient qu'on leur a donné le nom de *polypes*. Ces petites plantes parasites ne furent que des plantes jusqu'au commencement du siècle où nous sommes. *Leuwenhoeck* s'avisa de les faire monter au rang d'animal. Nous ne savons pas s'ils y ont beaucoup gagné.

Nous pensons que pour être réputé animal, il faut être doué de la sensation. Que l'on commence donc par nous faire voir que ces polypes d'eau douce ont du sentiment, afin que nous leur donnions parmi nous droit de bourgeoisie.

Nous n'avons pas osé accorder cette dignité à la sensitive, quoiqu'elle parût y avoir les plus grandes prétentions. Pourquoi la donnerions-nous à une espèce de petit jonc ? est-ce parce qu'il revient de bouture ? Mais cette propriété est commune à tous les arbres qui croissent au bord de l'eau, aux saules, aux peupliers, aux trembles, &c. C'est cela même qui démontre que le polype est un végétal. Il est si léger qu'il change de place au moindre mouvement de la goutte d'eau qui le porte. De-là on a conclu qu'il marchait. On pouvait

ſuppoſer de même que les petites îles flottantes des marais de St Omer ſont des animaux, car elles changent ſouvent de place.

On a dit, ſes racines ſont des pieds, ſa tige eſt ſon corps, ſes branches ſont ſes bras; le tuyau qui compoſe ſa tige eſt percé en haut, c'eſt ſa bouche. Il y a dans ce tuyau une légère moëlle blanche, dont quelques animalcules preſqu'imperceptibles ſont très-avides; ils entrent dans le creux de ce petit jonc en le faiſant courber, & mangent cette pâte légère; c'eſt le polype qui prend ces animaux avec ſon muſeau & qui s'en nourrit, quoiqu'il n'y ait pas la moindre apparence de tête, de bouche, d'eſtomac.

Nous avons examiné ce jeu de la nature avec toute l'attention dont nous ſommes capables. Il nous a paru que cette production appelée *polype* reſſemblait à un animal beaucoup moins qu'une carotte ou une aſperge. En vain nous avons oppoſé à nos yeux tous les raiſonnemens que nous avions lus autrefois; le témoignage de nos yeux l'a emporté.

Il eſt triſte de perdre une illuſion. Nous ſavons combien il ſerait doux d'avoir un animal qui ſe reproduirait de lui-même & par bouture, & qui ayant toutes les apparences d'une plante, joindrait le règne animal au végétal.

Il ſerait bien plus naturel de donner le rang d'animal à la plante nouvellement découverte dans l'Amérique anglaiſe, à laquelle on a donné le plaiſant nom de *Vénus gobbe mouche*. C'eſt une eſpèce de ſenſitive épineuſe dont les feuilles ſe replient. Les mouches ſont pri-



ſes dans ces feuilles & y périſſent plus ſurement que dans une toile d'araignée. Si quelqu'un de nos phyſiciens veut appeler animal cette plante, il ne tient qu'à lui ; il aura des partiſans.

Mais ſi vous voulez quelque choſe de plus extraordinaire, quelque choſe de plus digne de l'obſervation des philoſophes, regardez le colimaçon qui marche un mois, deux mois entiers, après qu'on lui a coupé la tête, & auquel enſuite une tête revient garnie de tous les organes que poſſédait la première. Cette vérité, dont tous les enfans peuvent être témoins, vaut bien l'illuſion des polypes d'eau douce. Que devient ſon ſenſorium, ſa mémoire, ſon magaſin d'idées, ſon ame quand on lui a coupé la tête ? comment tout cela revient il ? une ame qui renaît eſt un phénomène bien curieux ! non cela n'eſt pas plus étrange qu'une ame produite, une ame qui dort & qui ſe réveille, une ame détruite. (1)

(1) *Phèdre* a dit : *Periculoſum eſt credere & non credere.* M. de *Voltaire* porte ici le doute trop loin. Il eſt difficile de ne pas regarder le polype comme un véritable animal, après avoir lu avec attention les belles expériences de M. *Tremblei.* Au reſte M. de *Voltaire* ne nie point les faits, mais ſeulement que les polypes ſoient des animaux ; & il croit que leur analogie plus forte avec les plantes doit les faire réléguer dans le règne végétal. Voilà ce qu'auraient dû obſerver ceux qui lui ont reproché cette opinion avec tant d'humeur, & qui avaient eux-mêmes beſoin d'indulgence pour des opinions bien moins excuſables. Voyez les *Singularités de la nature*, ch. III. vol. de phyſique.

POLYTHÉISME.

LA pluralité des Dieux eſt le grand reproche dont on accable aujourd'hui les Romains & les Grecs ; mais qu'on me montre dans toutes leurs hiſtoires un ſeul fait, & dans tous leurs livres un ſeul mot, dont on puiſſe inférer qu'ils avaient pluſieurs Dieux ſuprêmes ; & ſi on ne trouve ni ce fait ni ce mot, ſi au contraire tout eſt plein de monumens & de paſſages qui atteſtent un DIEU ſouverain, ſupérieur à tous les autres Dieux, avouons que nous avons jugé les anciens auſſi témérairement que nous jugeons ſouvent nos contemporains.

On lit en mille endroits que *Zeus*, *Jupiter*, eſt le maître des Dieux & des hommes. *Jovis omnia plena*. Et *St Paul* rend aux anciens ce témoignage : *In ipſo vivimus, movemur & ſumus, ut quidam veſtrorum poëtarum dixit.* Nous avons en DIEU la vie, le mouvement & l'être, comme l'a dit un de vos poëtes. Après cet aveu, oſerons-nous accuſer nos maîtres de n'avoir pas reconnu un DIEU ſuprême ?

Il ne s'agit pas ici d'examiner s'il y avait eu autrefois un *Jupiter* roi de Crète, ſi on en avait fait un Dieu ; ſi les Egyptiens avaient douze grands Dieux, ou huit, du nombre deſquels était celui que les Latins ont nommé *Jupiter*. Le nœud de la queſtion eſt uniquement ici de ſavoir ſi les Grecs & les Romains reconnaiſſaient un être céleſte, maître des autres êtres céleſtes. Ils le diſent ſans ceſſe, il faut donc les croire.

Voyez l'admirable lettre du philosophe *Maxime* de Madaure à *St Augustin. Il y a un* DIEU *sans commencement, père commun de tout, & qui n'a jamais rien engendré de semblable à lui ; quel homme est assez stupide & assez grossier pour en douter ?* Ce païen du quatrième siècle dépose ainsi pour toute l'antiquité.

Si je voulais lever le voile des mystères d'Egypte, je trouverais le *Knef*, qui a tout produit, & qui préside à toutes les autres divinités ; je trouverais *Mithra* chez les Perses, *Brama* chez les Indiens ; & peut-être je ferais voir que toute nation policée admettait un Etre suprême avec des divinités dépendantes. Je ne parle pas des Chinois, dont le gouvernement, le plus respectable de tous, n'a jamais reconnu qu'un DIEU unique depuis plus de quatre mille ans. Mais tenons-nous-en aux Grecs & aux Romains, qui sont ici l'objet de mes recherches : ils eurent mille superstitions ; qui en doute ? ils adoptèrent des fables ridicules ; on le sait bien ; & j'ajoute qu'ils s'en moquaient eux-mêmes ; mais le fond de leur mythologie était très-raisonnable.

Premièrement, que les Grecs aient placé dans le ciel des héros pour prix de leurs vertus, c'est l'acte de religion le plus sage & le plus utile. Quelle plus belle récompense pouvait-on leur donner ? & quelle plus belle espérance pouvait-on proposer ? est-ce à nous de le trouver mauvais, à nous qui, éclairés par la vérité, avons saintement consacré cet usage que les anciens imaginèrent ? Nous avons cent fois plus de bienheureux, à l'honneur de qui nous avons élevé des temples, que les Grecs & les Romains

n'ont

n'ont eu de héros & de demi-dieux : la différence est qu'ils accordaient l'apothéose aux actions les plus éclatantes, & nous aux vertus les plus modestes. Mais leurs héros divinisés ne partageaient point le trône de *Zeus*, du *Demiourgos*, du maître éternel ; ils étaient admis dans sa cour, ils jouissaient de ses faveurs. Qu'y a-t-il à cela de déraisonnable ? n'est-ce pas une ombre faible de notre hiérarchie céleste ? Rien n'est d'une morale plus salutaire, & la chose n'est pas physiquement impossible par elle-même ; il n'y a pas là de quoi se moquer des nations de qui nous tenons notre alphabet.

Le second objet de nos reproches est la multitude des Dieux admis au gouvernement du monde ; c'est *Neptune* qui préside à la mer, *Junon* à l'air, *Eole* aux vents, *Pluton* ou *Vesta* à la terre, *Mars* aux armées. Mettons à quartier les généalogies de tous ces Dieux, aussi fausses que celles qu'on imprime tous les jours des hommes ; passons condamnation sur toutes leurs aventures dignes des Mille & une nuits, aventures qui jamais ne firent le fond de la religion grecque & romaine : en bonne foi, où sera la bêtise d'avoir adopté des êtres du second ordre, lesquels ont quelque pouvoir sur nous autres qui sommes peut-être du cent millième ordre ? Y a-t-il là une mauvaise philosophie, une mauvaise physique ? n'avons-nous pas neuf chœurs d'esprits célestes plus anciens que l'homme ? ces neuf chœurs n'ont-ils pas chacun un nom différent ? les Juifs n'ont-ils pas pris la plupart de ces noms chez les Persans ? plusieurs anges n'ont-ils pas leurs fonctions assignées ? Il y avait un ange exter-





minateur qui combattait pour les Juifs ; l'ange des voyageurs qui conduisait *Tobie*. *Michaël* était l'ange particulier des Hébreux ; selon *Daniel* il combat l'ange des Perses, il parle à l'ange des Grecs.. Un ange d'un ordre inferieur rend compte à *Michaël*, dans le livre de *Zacharie*, de l'état où il avait trouvé la terre. Chaque nation avait son ange. La version des Septante dit, dans le Deutéronome, que le Seigneur fit le partage des nations suivant le nombre des anges. *St Paul*, dans les Actes des apôtres, parle à l'ange de la Macédoine. Ces esprits célestes sont souvent appelés *Dieux* dans l'Ecriture, *Eloïm*. Car chez tous les peuples le mot qui répond à celui de *Theos*, *Deus*, *Dieu*, ne signifie pas toujours le maître absolu du ciel & de la terre ; il signifie souvent être céleste, être supérieur à l'homme, mais dépendant du souverain de la nature : il est même donné quelquefois à des princes, à des juges.

Puis donc qu'il est vrai, puisqu'il est réel pour nous qu'il y a des substances célestes chargées du soin des hommes & des empires, les peuples qui ont admis cette vérité sans révélation, sont bien plus dignes d'estime que de mépris.

Ce n'est donc pas dans le polythéisme qu'est le ridicule ; c'est dans l'abus qu'on en fit, c'est dans les fables populaires, c'est dans la multitude de divinités impertinentes que chacun se forgeait à son gré.

La déesse des tetons, *Dea Rumilia* ; la déesse de l'action du mariage, *Dea Pertunda* ; le Dieu de la chaise percée, *Deus Stercutius* ;

le Dieu pet, *Deus crepitus*, ne font pas assurément bien vénérables. Ces puérilités, l'amusement des vieilles & des enfans de Rome, servent seulement à prouver que le mot *Deus* avait des acceptions bien différentes. Il est sûr que *Deus Crepitus*, le Dieu Pet, ne donnait pas la même idée que *Deus divûm & hominum sator*, la source des Dieux & des hommes. Les pontifes romains n'admettaient point ces petits magots dont les bonnes femmes remplissaient leurs cabinets. La religion romaine était au fond très-sérieuse, très-sévère. Les sermens étaient inviolables. On ne pouvait commencer la guerre sans que le collége des Féciales l'eût déclarée juste. Une vestale, convaincue d'avoir violé son vœu de virginité, était condamnée à mort. Tout cela nous annonce un peuple austère plutôt qu'un peuple ridicule.

Je me borne ici à prouver que le sénat ne raisonnait point en imbécille, en adoptant le polythéisme. L'on demande comment ce sénat, dont deux ou trois députés nous ont donné des fers & des lois, pouvait souffrir tant d'extravagances dans le peuple, & autoriser tant de fables chez les pontifes ? Il ne serait pas difficile de répondre à cette question. Les sages de tout temps se sont servi des fous. On laisse volontiers au peuple ses lupercales, ses saturnales, pourvu qu'il obéisse ; on ne met point à la broche les poulets sacrés qui ont promis la victoire aux armées. Ne soyons jamais surpris que les gouvernemens les plus éclairés aient permis les coutumes, les fables les plus insensées. Ces coutumes, ces fables existaient avant que le gouvernement se fût formé ; on

ne veut point abattre une ville immenſe & irrégulière pour la rebâtir au cordeau.

Comment ſe peut-il faire, dit-on, qu'on ait vu d'un côté tant de philoſophie, tant de ſcience, & de l'autre tant de fanatiſme ? C'eſt que la ſcience, la philoſophie, n'étaient nées qu'un peu avant *Cicéron*, & que le fanatiſme occupait la place depuis des ſiècles. La politique dit alors à la philoſophie & au fanatiſme : Vivons tous trois enſemble comme nous pourrons.

POPE.

C'EST, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, & ce qui eſt encore beaucoup, le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les ſifflemens aigres de la trompette anglaiſe aux ſons doux de la flûte. On peut le traduire, parce qu'il eſt extrêmement clair, & que ſes ſujets pour la plupart ſont généraux & du reſſort de toutes les nations. On connaîtra bientôt en France ſon Eſſai ſur la critique, par la traduction en vers qu'en a faite M. l'abbé du *Renel*.

Voici un morceau de ſon poëme de la Boucle de cheveux, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire ; car, encore une fois, je ne ſais rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot.

Umbriel à l'inſtant, vieux gnome rechigné,
Va, d'une aile peſante, & d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La déeſſe aux vapeurs a choiſi ſon ſéjour :

Les triſtes aquilons y ſifflent à l'entour ;
Et le ſouffle mal-ſain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre & la migraine.
Sur un riche ſopha, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs, & du vent ;
La quinteuſe déeſſe inceſſamment repoſe,
Le cœur gros de chagrin ſans en ſavoir la cauſe,
N'ayant jamais penſé, l'eſprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.
La médiſante Envie eſt aſſiſe auprès d'elle,
Vieux ſpectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant ſon prochain,
Et chanſonnant les gens, l'évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs, négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle eſt couchée ;
C'eſt l'Affectation, qui graſſeye en parlant,
Écoute ſans entendre, & lorgne en regardant ;
Qui rougit ſans pudeur, & rit de tout ſans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle eſt la proie ;
Et pleine de ſanté, ſous le rouge & le fard,
Se plaint avec molleſſe, & ſe pâme avec art.

L'Eſſai ſur l'homme de *Pope* me paraît le plus beau poëme didactique, le plus utile, le plus ſublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il eſt vrai que le fond s'en trouve tout entier dans les Caractériſtiques du lord *Shaftesbury* ; & je ne ſais pourquoi M. Pope en fait uniquement honneur à M. de *Bolingbroke*, ſans dire un mot du célébre *Shaftesbury* élève de *Locke*.

Comme tout ce qui tient à la métaphyſique a été penſé de tous les temps & chez tous les peuples qui cultivent leur eſprit, ce ſyſtème

tient beaucoup de celui de *Leibnitz*, qui prétend que de tous les mondes possibles DIEU a dû choisir le meilleur, & que dans ce meilleur, il fallait bien que les irrégularités de notre globe & les sottises de ses habitans tinssent leur place. Il ressemble encore à cette idée de *Platon*, que dans la chaîne infinie des êtres, notre terre, notre corps, notre ame sont au nombre des chaînons nécessaires. Mais ni *Leibnitz* ni *Pope* n'admettent les changemens que *Platon* imagine être arrivés à ces chaînons, à nos ames & à nos corps. *Platon* parlait en poëte dans sa prose peu intelligible; & *Pope* parle en philosophe dans ses admirables vers. Il dit que tout a été dès le commencement comme il a dû être, & comme il est.

J'ai été flatté, je l'avoue, de voir qu'il s'est rencontré avec moi dans une chose que j'avais dite il y a plusieurs années.

Vous vous étonnez que DIEU *ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux. Que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, & plus malheureux !* Quand un Français & un Anglais pensent de même, il faut bien qu'ils aient raison.

Le fils du célébre *Racine* a fait imprimer une lettre de *Pope*, à lui adressée, dans laquelle *Pope* se rétracte. Cette lettre est écrite dans le goût & dans le style de M. de *Fénélon*; elle lui fut remise, dit-il, par *Ramsai* l'éditeur du Télémaque; *Ramsai* l'imitateur du Télémaque, comme *Boyer* l'était de *Corneille*; *Ramsai* l'écossais, qui voulait être de l'académie française; *Ramsai*, qui regrettait de n'être pas docteur de sorbonne. Ce que je sais, ainsi

que tous les gens de lettres d'Angleterre, c'eſt que *Pope*, avec qui j'ai beaucoup vécu, pouvait à peine lire le français, qu'il ne parlait pas un mot de notre langue, qu'il n'a jamais écrit une lettre en français, qu'il en était incapable, & que s'il a écrit cette lettre au fils de notre *Racine*, il faut que DIEU ſur la fin de ſa vie lui ait donné ſubitement le don des langues, pour le récompenſer d'avoir fait un auſſi admirable ouvrage que ſon Eſſai ſur l'homme. (1)

POPULATION.

SECTION PREMIÈRE.

IL n'y eut que fort peu de chenilles dans mon canton l'année paſſée. Nous les tuâmes preſque toutes. DIEU nous en a donné plus que de feuilles cette année.

N'en eſt-il pas ainſi à peu près des autres animaux, & ſur-tout de l'eſpèce humaine ? La famine, la peſte & la guerre, les deux ſœurs venues de l'Arabie & de l'Amérique,

(1) Depuis l'impreſſion de ce jugement ſur *Pope*, l'Eſſai ſur l'homme a été traduit par l'abbé du *Renel* & par M. de *Fontanes*. Il en exiſte auſſi une traduction manuſcrite de M. l'abbé *Delille*. Ce poëme doit perdre de ſa réputation à meſure que la philoſophie fera des progrès ; il ſe borne à dire que l'homme n'eſt qu'une partie de l'ordre général du monde, & qu'ainſi nous ne devons pas nous plaindre de notre état. Ce n'eſt, comme le ſyſtème de *Leibnitz*, que le fataliſme un peu déguiſé, & mis à la portée du grand nombre.

détruisent les hommes dans un canton ; on est tout étonné de le trouver peuplé cent ans après.

J'avoue que c'est un devoir sacré de peupler ce monde, & que tous les animaux sont forcés par le plaisir à remplir cette vue du grand *Demiourgos*.

Pourquoi ces peuplades sur la terre ? & à quoi bon former tant d'êtres destinés à se dévorer tous, & l'animal homme qui semble né pour égorger son semblable d'un bout de la terre à l'autre ? On m'assure que je saurai un jour ce secret ; je le souhaite en qualité de curieux.

Il est clair que nous devons peupler tant que nous pouvons : car que ferions-nous de notre matière séminale ? ou la surabondance nous rendrait malades ; ou son émission nous rendrait coupables. Et l'alternative est triste.

Les sages Arabes, voleurs du désert, dans les traités qu'ils font avec tous les voyageurs, stipulent toujours qu'on leur donnera des filles. Quand ils conquirent l'Espagne, ils imposèrent un tribut de filles. Le pays de *Médée* paye les Turcs en filles. Les flibustiers firent venir des filles de Paris dans la petite île dont ils s'étaient emparés : & on conte que *Romulus*, dans un beau spectacle qu'il donna aux Sabins, leur vola trois cents filles.

Je ne conçois pas pourquoi les Juifs, que d'ailleurs je révère, tuèrent tout dans Jéricho jusqu'aux filles, & pourquoi ils disent dans leurs pseaumes qu'il sera doux d'écraser *les enfans à la mamelle*, sans en excepter nommément les filles.

Tous les autres peuples, ſoit Tartares, ſoit Cannibales, ſoit Teutons ou Welches, ont eu toujours les filles en grande recommandation.

Avec cet heureux inſtinct, il ſemble que la terre devrait être couverte d'animaux de notre eſpèce. Nous avons vu que le père *Petau* en comptait près de ſept cents milliars en deux cents quatre-vingts ans, après l'aventure du déluge. Et ce n'eſt pourtant pas à la ſuite des Mille & une nuits qu'il a fait imprimer ce beau dénombrement.

Je compte aujourd'hui ſur notre globule environ neuf cents millions de mes confrères, tant mâles que femelles. *Vallace* leur en accorde mille millions. Je me trompe ou lui; & peut-être nous trompons-nous tous deux : mais c'eſt peu de choſe qu'un dixième, & dans toute l'arithmétique des hiſtoriens on ſe trompe bien davantage.

Je ſuis un peu ſurpris que notre arithméticien *Vallace*, qui pouſſe le nombre de nos concitoyens juſqu'à un milliar, prétende dans la même page, que l'an 966 de la création, nos pères étaient au nombre de 1610 millions.

Premièrement, je voudrais qu'on m'établît bien nettement l'époque de la création; & comme nous avons dans notre occident près de quatre-vingts ſyſtèmes ſur cet événement, il eſt difficile de rencontrer juſte.

En ſecond lieu, les Egyptiens, les Chaldéens, les Perſans, les Indiens, les Chinois, ayant tous des calculs encore plus différens, il eſt encore plus mal-aiſé de s'accorder avec eux.

Troiſièmement, pourquoi en neuf cents



soixante-six années, le monde aurait-il été plus peuplé qu'il ne l'est de nos jours?

Pour sauver cette absurdité, on nous dit qu'il n'en allait pas autrefois comme de notre temps; que l'espèce était bien plus vigoureuse; qu'on digérait mieux; que par conséquent on était bien plus prolifique, & qu'on vivait plus long-temps. Que n'ajoutait-on que le soleil était plus chaud & la lune plus belle?

On nous allègue que du temps de *César*, quoique les hommes commençassent fort à dégénérer, cependant le monde était alors une fourmilière de nos bipèdes, mais qu'à présent c'est un désert. *Montesquieu* qui a toujours exagéré & qui a tout sacrifié à la démangeaison de montrer de l'esprit, ose croire ou veut faire accroire dans ses Lettres persannes, que le monde était trente fois plus peuplé du temps de *César* qu'aujourd'hui.

Vallace avoue que ce calcul fait au hasard est beaucoup trop fort: mais savez-vous quelle raison il en donne? c'est qu'avant *César*, le monde avait eu plus d'habitans qu'aux jours les plus brillans de la république romaine. Il remonte au temps de *Sémiramis*; & il exagère encore plus que *Montesquieu*, s'il est possible.

Ensuite se prévalant du goût qu'on a toujours attribué au St Esprit pour l'hyperbole, il ne manque pas d'apporter en preuve les onze cents soixante mille hommes d'élite qui marchaient si fièrement sous les étendards du grand roi *Josaphat* ou *Jeozaphat*, roi de la province de Juda. Serrez, serrez M. *Vallace*; le St Esprit ne peut se tromper; mais ses ayans cause & ses copistes ont mal calculé & mal

chiffré. Toute votre Ecosse ne pourrait pas fournir onze cents soixante mille ames pour assister à vos prêches ; & le royaume de Juda n'était pas la vingtième partie de l'Ecosse. Voyez encore une fois ce que dit *St Jérôme* de cette pauvre Terre-sainte dans laquelle il demeura si long-temps. Avez-vous bien calculé ce qu'il aurait fallu d'argent au grand roi *Jeozaphat*, pour payer, nourrir, habiller, armer onze cents soixante mille soldats d'élite !

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

M. *Vallace* revient de *Josaphat* à *César*, & conclut que depuis ce dictateur de courte durée, la terre s'est dépeuplée visiblement. Voyez, dit-il, les Suisses ; ils étaient, au rapport de *César*, au nombre de trois cents soixante-huit mille, quand ils quittèrent sagement leur pays pour aller chercher fortune à l'exemple des Cimbres.

Je ne veux que cet exemple pour faire rentrer en eux-mêmes les partisans un peu outrés du talent d'engendrer, dont ils gratifient les anciens aux dépens des modernes. Le canton de Berne, par un dénombrement exact, possède seul le nombre des habitans qui désertèrent l'Helvétie entière du temps de *César*, L'espèce humaine est donc plus que doublée dans l'Helvétie depuis cette aventure.

Je crois de même l'Allemagne, la France, l'Angleterre, bien plus peuplées qu'elles ne l'étaient alors. Ma raison est la prodigieuse extirpation des forêts & le nombre des grandes villes bâties & accrues depuis huit cents ans,



& le nombre des arts augmenté en proportion. Voilà, je pense, une réponse précise à toutes les déclamations vagues qu'on répète tous les jours dans des livres, où l'on néglige la vérité en faveur des saillies, & qui deviennent très-inutiles à force d'esprit.

L'ami des hommes suppose que du temps de *César* on comptait cinquante-deux millions d'hommes en Espagne; *Strabon* dit qu'elle a toujours été mal peuplée, parce que le milieu des terres manque d'eau. *Strabon* paraît avoir raison, & l'ami des hommes paraît se tromper.

Mais on nous effraie en nous demandant ce que sont devenues ces multitudes prodigieuses de Huns, d'Alains, d'Ostrogoths, de Visigoths, de Vandales, de Lombards, qui se répandirent comme des torrens sur l'Europe au cinquième siècle.

Je me défie de ces multitudes; j'ose soupçonner qu'il suffisait de trente ou quarante mille bêtes féroces tout au plus, pour venir jeter l'épouvante dans l'empire romain, gouverné par une *Pulchérie*, par des eunuques & par des moines. C'était assez que dix mille barbares eussent passé le Danube, pour que dans chaque paroisse on dît au prône qu'il y en avait plus que de sauterelles dans les plaies d'Egypte; que c'était un fléau de DIEU; qu'il fallait faire pénitence & donner son argent aux convens. La peur saisissait tous les habitans, ils fuyaient en foule. Voyez seulement quel effroi un loup jeta dans le Gévaudan en 1766.

Mandrin, suivi de cinquante gueux, met une ville entière à contribution. Dès qu'il est entré par une porte, on dit à l'autre, qu'il

vient avec quatre mille combattans & du canon.

Si *Attila* fut jamais à la tête de cinquante mille assassins affamés, ramassés de province en province, on lui en donnait cinq cents mille.

Les millions d'hommes qui suivaient les *Xerxès*, les *Cyrus*, les *Thomiris*, les trente ou trente-quatre millions d'Egyptiens, & la Thèbe aux cents portes, *& quidquid Græcia mendax audet in historia*, ressemblent assez aux cinq cents mille hommes d'*Attila*. Cette compagnie de voyageurs aurait été difficile à nourrir sur la route.

Ces Huns venaient de la Sibérie, soit; de là je conclus qu'ils venaient en très-petit nombre. La Sibérie n'était certainement pas plus fertile que de nos jours. Je doute que sous le règne de *Thomiris* il y eût une ville telle que Tobolsk, & que ces déserts affreux pussent nourrir un grand nombre d'habitans.

Les Indes, la Chine, la Perse, l'Asie mineure, étaient très-peuplées; je le crois sans peine: & peut-être ne le sont-elles pas moins de nos jours, malgré la rage destructive des invasions & des guerres. Par-tout où la nature a mis des pâturages, le taureau se marie à la génisse, le belier à la brebis, & l'homme à la femme.

Les déserts de Barca, de l'Arabie, d'Oreb, de Sinaï, de Jérusalem, de Cobi, &c. ne furent jamais peuplés, ne le sont point & ne le seront jamais, à moins qu'il n'arrive quelque révolution qui change en bonne terre labourable ces horribles plaines de sable & de cailloux.

Le terrain de la France est assez bon, & il

eſt ſuffiſamment couvert de conſommateurs, puiſqu'en tout genre il y a plus de poſtulans que de places; puiſqu'il y a deux cents mille fainéans qui gueuſent d'un bout du pays à l'autre, & qui ſoutiennent leur déteſtable vie aux dépens des riches; enfin, puiſque la France nourrit près de quatre-vingts mille moines, dont aucun n'a fait ſervir ſes mains à produire un épi de froment.

SECTION II.

Réfutation d'un article de l'Encyclopédie.

Vous liſez dans le grand Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Population*, ces paroles, dans leſquelles il n'y a pas un mot de vrai.

La France s'eſt accrue de pluſieurs grandes provinces très-peuplées; & cependant ſes habitans ſont moins nombreux d'un cinquième qu'ils ne l'étaient avant ces réunions: & ſes belles provinces que la nature ſemble avoir deſtinées à fournir des ſubſiſtances à toute l'Europe, ſont incultes. (1)

1°. Comment des provinces très-peuplées

(1) Cette opinion s'eſt établie d'après d'anciens dénombremens vraiſemblablement très-exagérés. Jamais la France n'a été mieux cultivée, & par conſéquent plus peuplée que depuis la paix de 1763; mais on doit dire en même temps, qu'elle n'eſt peut-être pas encore parvenue à la moitié de la population & de la richeſſe que ſon ſol peut lui promettre, & deſquelles l'exécution du plan dont on a vu quelques eſſais en 1776, l'aurait fait approcher dans l'eſpace de trois ou quatre générations.

étant incorporées à un royaume, ce royaume serait-il moins peuplé d'un cinquième? a-t-il été ravagé par la peste? S'il a perdu ce cinquième, le roi doit avoir perdu un cinquième de ses revenus. Cependant le revenu annuel de la couronne est porté à près de trois cents quarante millions de livres année commune, à quarante-neuf livres & demie le marc. Cette somme retourne aux citoyens par le payement des rentes & des dépenses, & ne peut encore y suffire.

2°. Comment l'auteur peut-il avancer que la France a perdu le cinquième de ses habitans en hommes & en femmes, depuis l'acquisition de Strasbourg; quand il est prouvé, par les recherches de trois intendans, que la population est augmentée depuis vingt ans dans leurs généralités?

Les guerres, qui sont le plus horrible fléau du genre-humain, laissent en vie l'espèce femelle qui le répare. De-là vient que les bons pays sont toujours à peu près également peuplés.

Les émigrations de familles entières sont plus funestes. La révocation de l'édit de Nantes, & les dragonades ont fait à la France une plaie cruelle: mais cette blessure est refermée; & le Languedoc, qui est la province dont il est le plus sorti de réformés, est aujourd'hui la province de France la plus peuplée, après l'Ile de France & la Normandie.

3°. Comment peut-on dire que les belles provinces de France sont incultes? en vérité c'est se croire damné en paradis. Il suffit d'avoir des yeux pour être persuadé du contraire.

Mais ſans entrer ici dans un long détail ; conſidérons Lyon, qui contient environ cent trente mille habitans, c'eſt-à-dire autant que Rome ; & non pas deux cents mille, comme dit l'abbé de *Caveirac* dans ſon Apologie de la dragonade & de la ſaint Barthelemi. (*a*) Il n'y a point de ville où l'on faſſe meilleure chère. D'où vient cette affluence de nourritures excellentes, ſi ce n'eſt des campagnes voiſines. Ces campagnes ſont donc très-bien cultivées ; elles ſont donc riches. J'en dirai autant de toutes les villes de France. L'étranger eſt étonné de l'abondance qu'il y trouve, & d'être ſervi en vaiſſelle d'argent dans plus d'une maiſon.

Il y a des terrains indomptables, comme les landes de Bordeaux, la partie de la Champagne nommée *pouilleuſe*. Ce n'eſt pas aſſurément la mauvaiſe adminiſtration qui a frappé de ſtérilité ces malheureux pays ; ils n'étaient pas meilleurs du temps des druides.

C'eſt un grand plaiſir de ſe plaindre & de cenſurer ; je l'avoue. Il eſt doux après avoir mangé d'un mouton de Préſalé, d'un veau de Rivière, d'un caneton de Rouen, d'un pluvier de Dauphiné, d'une gélinotte ou d'un coq de bruyère de Franche-Comté, après avoir bu du

(*a*) *Caveirac* a copié cette exagération de *Pluche* ſans lui en faire honneur. *Pluche*, dans ſa Concorde (ou diſcorde) de la géographie, pag. 152, donne libéralement un million d'habitans à Paris, deux cents mille à Lyon, deux cents mille à Lille, qui n'en a pas la moitié ; cent mille à Nantes, à Marſeille, à Toulouſe. Il vous débite ces menſonges imprimés avec la même confiance qu'il parle du lac Sirbon & qu'il démontre le déluge. Et on nourrit l'eſprit de la jeuneſſe de ces extravagances !

vin de Chambertin, de Silleri, d'Aï, de Frontignan ; il eſt doux, dis-je, de plaindre dans une digeſtion un peu laborieuſe le ſort des campagnes qui ont fourni très-chèrement toutes ces délicateſſes. Voyagez, Meſſieurs, & vous verrez ſi vous ſerez ailleurs mieux nourris, mieux abreuvés, mieux logés, mieux habillés, & mieux voiturés.

Je crois l'Angleterre, l'Allemagne proteſtante, la Hollande, plus peuplées à proportion. La raiſon en eſt évidente ; il n'y a point dans ces pays-là des moines qui jurent à DIEU d'être inutiles aux hommes. Les prêtres n'ayant que très-peu de choſes à faire, s'occupent à étudier & à propager. Ils font des enfans robuſtes, & leur donnent une meilleure éducation que n'en ont les enfans des marquis français & italiens.

Rome, au contraire, ferait déſerte ſans les cardinaux, les ambaſſadeurs & les voyageurs. Elle ne ſerait, comme le temple de *Jupiter-Ammon*, qu'un monument illuſtre. On comptait, du temps des premiers céſars, des millions d'hommes dans ce territoire ſtérile, que les eſclaves & le fumier rendaient fécond. C'était une exception à cette loi générale, que la population eſt d'ordinaire en raiſon de la bonté du ſol.

La victoire avait fertiliſé & peuplé cette terre ingrate. Une eſpèce de gouvernement la plus étrange, la plus contradictoire qui ait jamais étonné les hommes, a rendu au territoire de *Romulus* ſa première nature. Tout le pays eſt dépeuplé d'Orviète à Terracine. Rome, réduite à ſes citoyens, ne ſerait pas à Londres comme

mille. A quoi ajoutant probablement cinq cer
mille feux pour les eccléſiaſtiques & pour l
perſonnes non compriſes dans le dénombremen
on trouverait aiſément les huit millions de fe
& au-delà.

L'auteur réduit chaque feu à trois perſonne
mais par le calcul que j'ai fait dans toutes l
terres où j'ai été, & dans celle que j'habite
je compte quatre perſonnes & demie par fe

Ainſi, ſuppoſé que l'état de 1328 ſoit juſ
il faudra néceſſairement conclure que la Franc
telle qu'elle eſt aujourd'hui, contenait, a
temps de *Philippe de Valois*, trente-ſix mi-
lions d'habitans.

Or, dans le dernier dénombrement fait e
1753, ſur un relevé des tailles & autres im-
poſitions, on ne trouve aujourd'hui que tr
millions cinq cents cinquante mille quatre ce
quatre-vingt-neuf feux; ce qui, à qua
& demi par feu, ne donnerait que quinze m-
lions neuf cents ſoixante & dix-ſept mille de
cents habitans, à quoi il faudra ajouter h
cents mille ames au moins que l'on ſuppo
être dans Paris, dont le dénombrement a é
fait ſuivant la capitation, & non pas ſuiva
le nombre des feux.

De quelque manière qu'on s'y prenne, ſo
qu'on porte avec l'auteur de la nouvelle
toire de France les feux à trois, à quatr
cinq perſonnes, il eſt clair que le nom
des habitans eſt diminué de plus de la mo
depuis *Philippe de Valois*.

Il y a aujourd'hui environ quatre cents a
que le dénombrement de *Philippe de Valois*
fait; ainſi dans quatre cents ans, toutes cho

égales, le nombre des Français ferait réduit au quart, & dans huit cents ans au huitième ; ainfi dans huit cents ans la France n'aura qu'environ quatre millions d'habitans; & en fuivant cette progreffion, dans neuf mille deux cents ans il ne reftera qu'une feule perfonne mâle ou femelle avec fraction. Les autres nations ne feront fans doute pas mieux traitées que nous, & il faut efpérer qu'alors viendra la fin du monde.

Tout ce qne je puis dire pour confoler le genre-humain, c'eft que dans deux terres que je dois bien connaître, inféodées du temps de *Charles V*, j'ai trouvé la moité plus de feux qu'il n'en eft marqué dans l'acte d'inféodation, & cependant il s'eft fait une émigration confidérable dans ces terres à la révocation de l'édit de Nantes.

Le genre-humain ne diminue ni n'augmente, comme on le croit ; il eft très-probable qu'on fe méprenait beaucoup du temps de *Philippe de Valois*, quand on comptait deux millions cinq cents mille feux dans fes domaines.

Au refte j'ai toujours penfé que la France renferme de nos jours environ vingt millions d'habitans, & je les ai comptés à cinq par feu, l'un portant l'autre. Je me trouve d'accord dans ce calcul avec l'auteur de la Dixme attribuée au maréchal de *Vauban*, & fur-tout avec le détail des provinces donné par les intendans à la fin du dernier fiècle. Si je me trompe, ce n'eft que d'environ quatre millions, & c'eft une bagatelle pour les auteurs.

Hubner, dans fa géographie, ne donne à l'Europe que trente millions d'habitans ; il peut

mille. A quoi ajoutant probablement cinq cen[...]
mille feux pour les eccléſiaſtiques & pour [...]
perſonnes non compriſes dans le dénombremen[...]
on trouverait aiſément les huit millions de fe[...]
& au-delà.

L'auteur réduit chaque feu à trois perſonne[...] mais par le calcul que j'ai fait dans toutes [...] terres où j'ai été, & dans celle que j'habit[...] je compte quatre perſonnes & demie par fe[...]

Ainſi, ſuppoſé que l'état de 1328 ſoit juſte, il faudra néceſſairement conclure que la France telle qu'elle eſt aujourd'hui, contenait, [...] temps de *Philippe de Valois*, trente-ſix m[...]lions d'habitans.

Or, dans le dernier dénombrement fait [...] 1753, ſur un relevé des tailles & autres im[...]poſitions, on ne trouve aujourd'hui que tr[...] millions cinq cents cinquante mille quatre ce[...] quatre-vingt-neuf feux; ce qui, à qua[...] & demi par feu, ne donnerait que quinze m[...]lions neuf cents ſoixante & dix-ſept mille de[...] cents habitans, à quoi il faudra ajouter [...] cents mille ames au moins que l'on ſupp[...] être dans Paris, dont le dénombrement a [...] fait ſuivant la capitation, & non pas ſuiva[...] le nombre des feux.

De quelque manière qu'on s'y prenne, [...] qu'on porte avec l'auteur de la nouvelle [...]toire de France les feux à trois, à quatr[...] cinq perſonnes, il eſt clair que le nom[...] des habitans eſt diminué de plus de la moi[...] depuis *Philippe de Valois*.

Il y a aujourd'hui environ quatre cents [...] que le dénombrement de *Philippe de Valois* [...] fait; ainſi dans quatre cents ans, toutes ch[...]

égales, le nombre des Français ferait réduit au quart, & dans huit cents ans au huitième; ainfi dans huit cents ans la France n'aura qu'environ quatre millions d'habitans; & en fuivant cette progreffion, dans neuf mille deux cents ans il ne reftera qu'une feule perfonne mâle ou femelle avec fraction. Les autres nations ne feront fans doute pas mieux traitées que nous, & il faut efpérer qu'alors viendra la fin du monde.

Tout ce que je puis dire pour confoler le genre-humain, c'eft que dans deux terres que je dois bien connaître, inféodées du temps de *Charles V*, j'ai trouvé la moité plus de feux qu'il n'en eft marqué dans l'acte d'inféodation, & cependant il s'eft fait une émigration confidérable dans ces terres à la révocation de l'édit de Nantes.

Le genre-humain ne diminue ni n'augmente, comme on le croit; il eft très-probable qu'on fe méprenait beaucoup du temps de *Philippe de Valois*, quand on comptait deux millions cinq cents mille feux dans fes domaines.

Au refte j'ai toujours penfé que la France renferme de nos jours environ vingt millions d'habitans, & je les ai comptés à cinq par feu, l'un portant l'autre. Je me trouve d'accord dans ce calcul avec l'auteur de la Dixme attribuée au maréchal de *Vauban*, & fur-tout avec le détail des provinces donné par les intendans à la fin du dernier fiècle. Si je me trompe, ce n'eft que d'environ quatre millions, & c'eft une bagatelle pour les auteurs.

Hubner, dans fa géographie, ne donne à l'Europe que trente millions d'habitans; il peut

s'être trompé aisément d'environ cent millions. Un calculateur, d'ailleurs exact, assure que la Chine ne possède que soixante & douze millions d'habitans; mais par le dernier denombrement rapporté par le père du *Halde*, on compte ces soixante & douze millions, sans y comprendre les vieillards, les femmes, les jeunes gens au-dessous de vingt ans : ce qui doit aller à plus du double.

Il faut avouer que d'ordinaire nous peuplons & dépeuplons la terre un peu au hasard; tout le monde se conduit ainsi : nous ne sommes guère faits pour avoir une notion exacte des choses; l'à peu près est notre guide, & souvent ce guide égare beaucoup.

C'est encore bien pis quand on veut avoir un calcul juste. Nous allons voir des farces, & nous y rions; mais rit-on moins dans son cabinet, quand on voit de graves auteurs supputer exactement combien il y avait d'hommes sur la terre 285 ans après le déluge universel? Il se trouve, selon le frère *Petau* jésuite, que la famille de *Noé* avait produit un milliar deux cents vingt-quatre millions sept cents dix-sept mille habitans en trois cents ans. Le bon prêtre *Petau* ne savait pas ce que c'est que de faire des enfans & de les élever; comme il y va!

Selon *Cumberland*, la famille ne provigna que jusqu'à trois milliars trois cents trente millions, en trois cents quarante ans; & selon *Whiston*, environ trois cents ans après le déluge, il n'y avait que soixante-cinq mille cinq cents trente-six habitans.

Il est difficile d'accorder ces comptes, & de

les allouer. Voilà les excès où l'on tombe quand on veut concilier ce qui eſt inconciliable, & expliquer ce qui eſt inexplicable. Cette malheureuſe entrepriſe a dérangé des cerveaux qui d'ailleurs auraient eu des lumières utiles aux hommes.

Les auteurs de l'Hiſtoire univerſelle d'Angleterre diſent « qu'on eſt généralement d'ac» cord qu'il y a à préſent environ quatre mille » millions d'habitans ſur la terre. » Vous remarquerez que ces meſſieurs, dans ce nombre de citoyens & de citoyennes, ne comptent pas l'Amérique qui comprend près de la moitié du globe : ils ajoutent que le genre-humain en quatre cents ans augmente toujours du double, ce qui eſt bien contraire au relevé fait ſous *Philippe de Valois*, qui fait diminuer la nation de moitié en quatre cents ans.

Pour moi, ſi au lieu de faire un roman ordinaire, je voulais me réjouir à ſupputer combien j'ai de frères ſur ce malheureux petit globe, voici comme je m'y prendrais. Je verrais d'abord à peu près combien ce globule contient de lieues carrées, habitées ſur la ſurface; je dirais : La ſurface du globe eſt de vingt-ſept millions de lieues carrées; ôtons-en d'abord les deux tiers au moins pour les mers, rivières, lacs, déſerts, montagnes, & tout ce qui eſt inhabité; ce calcul eſt très-modéré, & nous donne neuf millions de lieues carrées à faire valoir.

La France & l'Allemagne comptent ſix cents perſonnes par lieue carrée, l'Eſpagne cent ſoixante, la Ruſſie quinze, la Tartarie dix, la Chine environ mille; prenez un nombre

moyen comme cent, vous aurez neuf cents millions de vos frères, soit basanés, soit nègres, soit rouges, soit jaunes, soit barbus, soit imberbes. Il n'est pas à croire que la terre ait en effet un si grand nombre d'habitans; & si l'on continue à faire des eunuques, à multiplier les moines, & à faire des guerres pour les plus petits intérêts, jugez si vous aurez les quatre mille millions que les auteurs anglais de l'Histoire universelle vous donnent si libéralement; & puis, qu'importe qu'il y ait beaucoup ou peu d'hommes sur la terre? l'essentiel est que cette pauvre espèce soit la moins malheureuse qu'il est possible.

SECTION IV.

De la population de l'Amérique.

LA découverte de l'Amérique, cet objet de tant d'avarice, de tant d'ambition, est devenue aussi un objet de la philosophie. Un nombre prodigieux d'écrivains s'est efforcé de prouver que les Américains étaient une colonie de l'ancien monde. Quelques métaphysiciens modestes ont dit que le même pouvoir qui a fait croître l'herbe dans les campagnes de l'Amérique y a pu mettre aussi des hommes; mais ce système nu & simple n'a pas été écouté.

Quand le grand *Colombo* soupçonna l'existence de ce nouvel univers, on lui soutint que la chose était impossible; on prit *Colombo* pour un visionnaire. Quand il en eut fait la découverte, on dit que ce nouveau monde était connu long-temps auparavant.

On a prétendu que *Martin Beheim*, natif de Nuremberg, était parti de Flandre, vers l'an 1460, pour chercher ce monde inconnu, & qu'il poussa jusqu'au détroit de Magellan, dont il laissa des cartes incognito; mais comme *Martin Beheim* n'avait pas peuplé l'Amérique, & qu'il fallait absolument qu'un des arrière-petits-fils de *Noé* eût pris cette peine, on chercha dans l'antiquité tout ce qui pouvait avoir rapport à quelque long voyage, & on l'appliqua à la découverte de cette quatrième partie de notre globe. On fit aller les vaisseaux de *Salomon* au Mexique, & c'est de-là qu'on tira l'or d'Ophir pour ce prince qui était obligé d'en emprunter du roi *Hiram*. On trouva l'Amérique dans *Platon*. On en fit honneur aux Carthaginois, & on cita sur cette anecdote un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé.

Hornius prétendit trouver quelque conformité entre la langue des Hébreux & celle des Caraïbes. Le père *Lafiteau* jésuite n'a pas manqué de suivre une si belle ouverture. Les Mexicains dans leurs grandes afflictions déchiraient leurs vêtemens; quelques peuples de l'Asie en usaient autrefois ainsi, donc ils sont les ancêtres des Mexicains. On pouvait ajouter qu'on danse beaucoup en Languedoc, que les Hurons dansent aussi dans leurs réjouissances, & qu'ainsi les Languedociens viennent des Hurons, ou les Hurons des Languedociens.

Les auteurs d'une terrible histoire universelle prétendent que tous les Américains sont une colonie de Tartares. Ils assurent que c'est l'opinion la plus généralement reçue parmi les savans; mais ils ne disent pas que ce soit parm .es

ſavans qui penſent. Selon eux, quelque deſcendant de *Noé* n'eut rien de plus preſſé que d'aller s'établir dans le délicieux pays de Kamshatka, au nord de la Sibérie. Sa famille n'ayant rien à faire, alla viſiter le Canada, ſoit en équipant des flottes, ſoit en marchant par plaiſir au milieu des glaces, ſoit par quelque langue de terre qui ne s'eſt pas retrouvée juſqu'à nos jours. On ſe mit enſuite à faire des enfans dans le Canada, & bientôt ce beau pays ne pouvant plus nourrir la multitude prodigieuſe de ſes habitans, ils allèrent peupler le Mexique, le Pérou, le Chili; & leurs arrière-petites-filles accouchèrent de géans vers le détroit de Magellan.

Comme on trouve des animaux féroces dans quelques pays chauds de l'Amérique, ces auteurs ſuppoſent que les *Chriſtophes Colombs* de Kamshatka les avaient amenés en Canada pour leur divertiſſement, & avaient eu la précaution de prendre tous les individus de ces eſpèces qui ne ſe trouvent plus dans notre continent.

Mais les Kamshatkatiens n'ont pas ſeuls ſervi à peupler le nouveau monde; ils ont été charitablement aidés par les Tartares-Mantchoux, par les Huns, par les Chinois, par les Japonais.

Les Tartares-Mantchoux ſont inconteſtablement les ancêtres des Péruviens, car *Mango-Capak* eſt le premier inca du Pérou. *Mango* reſſemble à *Manco*, *Manco* à *Mancu*, *Mancu* à *Mantchu*, & de-là à *Mantchou* il n'y a pas loin. Rien n'eſt mieux démontré.

Pour les Huns, ils ont bâti en Hongrie une ville qu'on appelait *Cunadi;* or, en changeant

çu en *ca*, on trouve *Canadi*, d'où le Canada a manifeſtement tiré ſon nom.

Une plante reſſemblante au ginſeng des Chinois croît en Canada ; donc les Chinois l'y ont portée, avant même qu'ils fuſſent maîtres de la partie de la Tartarie chinoiſe où croît leur ginſeng : & d'ailleurs les Chinois ſont de ſi grands navigateurs qu'ils ont envoyé autrefois des flottes en Amérique, ſans jamais conſerver avec leurs colonies la moindre correſpondance.

A l'égard des Japonais, comme ils ſont les plus voiſins de l'Amérique, dont ils ne ſont guère éloignés que de douze cents lieues, ils y ont ſans doute été autrefois ; mais ils ont depuis négligé ce voyage.

Voilà pourtant ce qu'on oſe écrire de nos jours. Que répondre à ces ſyſtèmes & à tant d'autres ? rien.

POSSÉDÉS.

De tous ceux qui ſe vantent d'avoir des liaiſons avec le diable, il n'y a que les poſſédés à qui on n'a jamais rien de bon à répliquer. Qu'un homme vous diſe : Je ſuis poſſédé, il faut l'en croire ſur ſa parole. Ceux-là ne ſont point obligés de faire des choſes bien extraordinaires ; & quand ils les font, ce n'eſt que pour ſurabondance de droit. Que répondre à un homme qui roule les yeux, qui tord la bouche, & qui dit qu'il a le diable au corps ? Chacun ſent ce qu'il ſent. Il y a eu autrefois tout plein de poſſédés, il peut donc s'en rencontrer encore. S'ils s'aviſent de battre le

monde, on le leur rend bien, & alors ils deviennent fort modérés. Mais pour un pauvre possédé qui se contente de quelques convulsions, & qui ne fait de mal à personne, on n'est pas en droit de lui en faire. Si vous disputez contre lui, vous aurez infailliblement le dessous; il vous dira: Le diable est entré hier chez moi sous une telle forme; j'ai depuis ce temps-là une colique surnaturelle, que tous les apothicaires du monde ne peuvent soulager. Il n'y a certainement d'autre parti à prendre avec cet homme que celui de l'exorciser, ou de l'abandonner au diable.

C'est grand dommage qu'il n'y ait plus aujourd'hui ni possédés, ni magiciens, ni astrologues, ni génies. On ne peut concevoir de quelle ressource étaient il y a cent ans tous ces mystères. Toute la noblesse vivait alors dans ses châteaux. Les soirs d'hiver sont longs, on serait mort d'ennui sans ces nobles amusemens. Il n'y avait guère de château où il ne revînt une fée à certains jours marqués, comme la fée *Merlusine* au château de Lusignan. Le grand-veneur, homme sec & noir, chassait avec une meute de chiens noirs dans la forêt de Fontainebleau. Le diable tordait le cou au maréchal *Fabert*. Chaque village avait son sorcier ou sa sorcière; chaque prince avait son astrologue; toutes les dames se fesaient dire leur bonne aventure; les possédés couraient les champs; c'était à qui avait vu le diable, ou à qui le verrait: tout cela était un sujet de conversations inépuisables, qui tenait les esprits en haleine. A présent on joue insipidement aux cartes, & on a perdu à être détrompé.

POSTE.

Autrefois si vous aviez un ami à Constantinople & un autre à Moscou, vous auriez été obligé d'attendre leur retour pour apprendre de leurs nouvelles. Aujourd'hui, sans qu'ils sortent de leur chambre, ni vous de la vôtre, vous conversez familièrement avec eux par le moyen d'une feuille de papier. Vous pouvez même leur envoyer par la poste un sachet de l'apothicaire *Arnoud* contre l'apoplexie, & il est reçu plus infailliblement qu'il ne les guérit.

Si l'un de vos amis a besoin de faire toucher de l'argent à Pétersbourg & l'autre à Smyrne, la poste fait votre affaire.

Votre maîtresse est-elle à Bordeaux, & vous devant Prague avec votre régiment, elle vous assure régulièrement de sa tendresse ; vous savez par elle toutes les nouvelles de la ville, excepté les infidélités qu'elle vous fait.

Enfin, la poste est le lien de toutes les affaires, de toutes les négociations ; les absens deviennent par elle présens ; elle est la consolation de la vie.

La France, où cette belle invention fut renouvelée dans nos temps barbares, a rendu ce service à toute l'Europe. Aussi n'a-t-elle jamais corrompu ce bienfait ; & jamais le ministère qui a eu le département des postes n'a ouvert les lettres d'aucun particulier, excepté quand il a eu besoin de savoir ce qu'elles contenaient. Il n'en est pas ainsi, dit-on, en d'autres pays. On a prétendu qu'en Allemagne vos lettres, en passant par cinq ou six domi-

nations différentes, étaient lues cinq ou six fois, & qu'à la fin le cachet était si rompu, qu'on était obligé d'en remettre un autre.

M. *Craigs*, secrétaire d'Etat en Angleterre, ne voulut jamais qu'on ouvrît les lettres dans ses bureaux; il disait que c'était violer la foi publique, qu'il n'est pas permis de s'emparer d'un secret qui ne nous est pas confié, qu'il est souvent plus criminel de prendre à un homme ses pensées que son argent, que cette trahison est d'autant plus malhonnête qu'on peut la faire sans risque, & sans en pouvoir être convaincu.

Pour dérouter l'empressement des curieux, on imagina d'abord d'écrire une partie de ses dépêches en chiffres; mais la partie en caractères ordinaires servait quelquefois à faire découvrir l'autre. Cet inconvénient fit perfectionner l'art des chiffres qu'on appelle *sténographie*.

On opposa à ces énigmes l'art de les déchiffrer; mais cet art fut très-fautif & très-vain. On ne réussit qu'à faire accroire à des gens peu instruits qu'on avait déchiffré leurs lettres, & on n'eut que le plaisir de leur donner des inquiétudes. Telle est la loi des probabilités que dans un chiffre bien fait il y a deux cents, trois cents, quatre cents à parier contre un, que dans chaque numéro vous ne devinerez pas la syllabe dont il est représentatif.

Le nombre des hasards augmente avec la combinaison de ces numéros; & le déchiffrement devient totalement impossible quand le chiffre est fait avec un peu d'art.

Ceux qui se vantent de déchiffrer une lettre

ſans être inſtruits des affaires qu'on y traite, & ſans avoir des ſecours préliminaires, ſont de plus grands charlatans que ceux qui ſe vanteraient d'entendre une langue qu'ils n'ont point appriſe.

Quant à ceux qui vous envoient familièrement par la poſte une tragédie en grand papier & en gros caractère, avec des feuilles blanches pour y mettre vos obſervations, ou qui vous régalent d'un premier tome de métaphyſique en attendant le ſecond, on peut leur dire qu'ils n'ont pas toute la diſcrétion requiſe, & qu'il y a même des pays où ils riſqueraient de faire connaître au miniſtère qu'ils ſont de mauvais poëtes & de mauvais métaphyſiciens.

POURQUOI. (LES)

POURQUOI ne fait-on preſque jamais la dixième partie du bien qu'on pourrait faire ?

Il eſt clair que ſi une nation, qui habite entre les Alpes, les Pyrenées & la mer, avait employé à l'amélioration & à l'embelliſſement du pays la dixième partie de l'argent qu'elle a perdu dans la guerre de 1741, & la moitié des hommes tués inutilement en Allemagne, l'Etat aurait été plus floriſſant. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? pourquoi préférer une guerre que l'Europe regardait comme injuſte, aux travaux heureux de la paix, qui auraient produit l'agréable & l'utile ?

Pourquoi *Louis XIV*, qui avait tant de goût pour les grands monumens, pour les fondations, pour les beaux-arts, perdit-il huit cents

millions de notre monnaie d'aujourd'hui à voir ſes cuiraſſiers & ſa maiſon paſſer le Rhin à la nage, à ne point prendre Amſterdam, à ſoulever contre lui preſque toute l'Europe? que n'aurait-il point fait avec ſes huit cents millions?

Pourquoi, lorſqu'il réforma la juriſprudence, ne fut-elle réformée qu'à moitié? tant d'anciens uſages fondés ſur les décrétales & ſur le droit canon, devaient-ils ſubſiſter encore? Etait-il néceſſaire que dans tant de cauſes qu'on appelle *eccléſiaſtiques*, & qui au fond ſont civiles, on appelât à ſon évêque, de ſon évêque au métropolitain, du métropolitain au primat, du primat à Rome *ad apoſtolos*, comme ſi les apôtres avaient été autrefois les juges des Gaules en dernier reſſort?

Pourquoi, lorſque *Louis XIV* fut outragé par le pape *Alexandre VII*, *Chigi*, s'amuſa-t-il à faire venir un légat en France pour lui faire de frivoles excuſes, & à dreſſer dans Rome une pyramide dont les inſcriptions ne regardaient que les archers du guet de Rome? pyramide qu'il fit démolir bientôt après. Ne valait-il pas mieux abolir pour jamais la ſimonie, par laquelle tout évêque des Gaules & tout abbé paye à la chambre apoſtolique italienne la moitié de ſon revenu?

Pourquoi le même monarque, bien plus outragé par *Innocent XI*, *Odeſcalchi*, qui prenait contre lui le parti du prince d'Orange, ſe contenta-t-il de faire ſoutenir quatre propoſitions dans ſes univerſités, & ſe refuſa-t-il aux vœux de toute la magiſtrature qui ſollicitait une rupture éternelle avec la cour romaine?

Pourquoi, en fesant des lois, oublia-t-on de ranger toutes les provinces du royaume sous une loi uniforme ; & laissa-t-on subsister cent quarante coutumes, cent quarante-quatre mesures différentes ?

Pourquoi les provinces de ce royaume furent-elles toujours réputées étrangères l'une à l'autre ; de sorte que les marchandises de Normandie, transportées par terre en Bretagne, payent des droits comme si elles venaient d'Angleterre ?

Pourquoi n'était-il pas permis de vendre en Picardie le blé recueilli en Champagne, sans une permission expresse, comme on obtient à Rome pour trois jules la permission de lire des livres défendus ?

Pourquoi laissait-on si long-temps la France souillée de l'opprobre de la vénalité ? Il semblait réservé à *Louis XV* d'abolir cet usage, d'acheter le droit de juger les hommes, comme on achète une maison de campagne, & de faire payer des épices à un plaideur comme on fait payer des billets de comédie à la porte ?

Pourquoi instituer dans un royaume les charges & dignités (1) de

Conseillers du roi..... Inspecteurs des boissons,
Inspecteurs des boucheries,

(1) Le contrôleur-général *Potchartrain*, depuis chancelier, est un des ministres qui ont le plus employé ce moyen d'obtenir des secours momentanés ; c'est lui qui disait : La providence veille sur ce royaume ; *à peine le roi a-t-il créé une charge, que Dieu crée sur le champ un sot pour l'acheter.*

Greffiers des inventaires,
Contrôleurs des amendes,
Inspecteurs des cochons,
Perequateurs des tailles,
Mouleurs de bois à brûler,
Aides à mouleurs,
Empileurs de bois,
Déchargeurs de bois neuf,
Contrôleurs des bois de charpente,
Marqueurs de bois de charpente,
Mesureurs de charbon,
Cribleurs de grains,
Inspecteurs des veaux,
Contrôleurs de volaille,
Jaugeurs de tonneaux,
Essayeurs d'eaux-de-vie,
Essayeurs de bière,
Rouleurs de tonneaux,
Débardeurs de foin,
Planchéïeurs débacleurs,
Auneurs de toiles,
Inspecteurs des perruques?

Ces offices, qui font sans doute la prospérité & la splendeur d'un empire, formaient des communautés nombreuses qui avaient chacune leurs syndics. Tout cela fut supprimé en 1719, mais pour faire place à d'autres de pareille espèce dans la suite des temps.

Ne vaudrait-il pas mieux retrancher tout le faste & tout le luxe de la grandeur, que de les soutenir misérablement par des moyens si bas & si honteux?

Pourquoi un royaume réduit souvent aux extrémités & à quelque avilissement, s'est-il pourtant soutenu, quelques efforts que l'on ait faits pour l'écraser ? c'est que la nation est active & industrieuse. Elle ressemble aux abeilles ; on leur prend leur cire & leur miel, & le moment d'après elles travaillent à en faire d'autres.

Pourquoi dans la moitié de l'Europe les filles prient-elles DIEU en latin qu'elles n'entendent pas ?

Pourquoi presque tous les papes & tous les évêques, au seizième siècle, ayant publiquement tant de bâtards, s'obstinèrent-ils à proscrire le mariage des prêtres, tandis que l'Eglise grecque a continué d'ordonner que ses curés eussent des femmes ?

Pourquoi dans l'antiquité n'y eut-il jamais de querelle théologique, & ne distingua-t-on jamais aucun peuple par un nom de sectes ? Les Egyptiens n'étaient point appelés *Isiaques*, *Osiriaques*; les peuples de Syrie n'avaient point le nom de *Cybéliens*. Les Crétois avaient une dévotion particulière à *Jupiter*, & ne s'intitulèrent jamais *Jupitériens*. Les anciens Latins étaient fort attachés à *Saturne ;* il n'y eut pas un village du Latium qu'on appelât *Saturnien :* au contraire, les disciples du Dieu de vérité prenant le titre de leur maître, & s'appelant *oints* comme lui, déclarèrent, dès qu'ils le purent, une guerre éternelle à tous les peuples qui n'étaient pas oints, & se firent pendant plus de quatorze cents ans la guerre entr'eux, en prenant le nom d'*ariens*, de *manichéens*, de *donatistes*, de *hussites*, de *papistes*, de *lu-*

thériens, de *calvinistes*. Et même en dernier lieu, les jansénistes & les molinistes n'ont point eu de mortification plus cuisante que de n'avoir pu s'égorger en bataille rangée. D'où vient cela ?

Pourquoi un marchand libraire vous vend-il publiquement le *Cours d'athéisme* du grand poëte *Lucrèce*, imprimé à l'usage du dauphin fils unique de *Louis XIV*, par les ordres & sous les yeux du sage duc de *Montausier*, & de l'éloquent *Bossuet* évêque de Meaux, & du savant *Huet* évêque d'Avranches ? C'est là que vous trouvez ces sublimes impiétés, ces vers admirables contre la Providence & contre l'immortalité de l'ame, qui passent de bouche en bouche à tous les siècles à venir.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Rien ne vient du néant, rien ne s'anéantit.

Tangere enim & tangi nisi corpus nulla potest res.
Le corps seul peut toucher & gouverner le corps.

Nec bene pro meritis capitur nec tangitur irâ. (Deus)
Rien ne peut flatter Dieu, rien ne peut l'irriter.

Tantùm religio potuit suadere malorum.
C'est la religion qui produit tous les maux.

Desipere est mortale æterno jungere & unà
Consentire putare & fungi munera posse.

Il faut être insensé pour oser joindre ensemble
Ce qui dure à jamais & ce qui doit périr.

Nil igitur mors est, ad nos, nil pertinet hilum.
Cesser d'être n'est rien ; tout meurt avec le corps.

Ergo mortalem esse animam fateare necesse est.
Non, il n'est point d'enfer, & notre ame est mortelle.

Inde acherusia fit stultorum denique vita.
Les vieux fous sont en proie aux superstitions.

& cent autres vers qui font le charme de toutes les nations ; productions immortelles d'un esprit qui se crut mortel.

Non-seulement on vous vend ces vers latins dans la rue St Jacques & sur le quai des Augustins ; mais vous achetez hardiment les traductions faites dans les patois dérivés de la langue latine ; traductions ornées de notes savantes qui éclaircissent la doctrine du matérialisme, qui rassemblent toutes les preuves contre la Divinité, & qui l'anéantiraient si elle pouvait être détruite. Vous trouvez ce livre relié en maroquin dans la belle bibliothèque d'un grand prince dévot, d'un cardinal, d'un chancelier, d'un archevêque, d'un président à mortier ; mais on condamna les dix-huit premiers livres de l'histoire du sage de *Thou* dès qu'ils parurent. Un pauvre philosophe welche ose-t-il imprimer, en son propre & privé nom, que si les hommes étaient nés sans doigts ils n'auraient jamais pu travailler en tapisserie, aussitôt un autre welche, revêtu pour son argent d'un office de robe, requiert qu'on brûle le livre & l'auteur.

Pourquoi les spectacles sont-ils anathématisés par certaines gens qui se disent du premier ordre de l'Etat, tandis que les spectacles sont nécessaires à tous les ordres de l'Etat,

tandis qu'ils sont payés par le souverain de l'Etat, qu'ils contribuent à la gloire de l'Etat & que les lois de l'Etat les maintiennent avec autant de splendeur que de régularité ?

Pourquoi abandonne-t-on au mépris, à l'avilissement, à l'oppression, à la rapine, le grand nombre de ces hommes laborieux & innocens qui cultivent la terre tous les jours de l'année pour vous en faire manger tous les fruits & qu'au contraire on respecte, on ménage, on courtise l'homme inutile & souvent très-méchant qui ne vit que de leur travail, & qui n'est riche que de leur misère ?

Pourquoi pendant tant de siècles, parmi tant d'hommes qui font croître le blé dont nous sommes nourris, ne s'en trouva-t-il aucun qui découvrît cette erreur ridicule, laquelle enseigne que le blé doit pourrir pour germer, & mourir pour renaître ; erreur qui a produit tant d'assertions impertinentes, tant de fausses comparaisons, tant d'opinions ridicules ?

Pourquoi les fruits de la terre étant si nécessaires pour la conservation des hommes & des animaux, voit-on cependant tant d'années & tant de contrées où ces fruits manquent absolument ?

Pourquoi la terre est-elle couverte de poisons dans la moitié de l'Afrique & de l'Amérique ?

Pourquoi n'est-il aucun territoire où il n'y ait beaucoup plus d'insectes que d'hommes ?

Pourquoi un peu de secrétion blanchâtre & puante forme-t-elle un être qui aura des durs, des désirs & des pensées ; & pourq-

ces êtres-là se perſécuteront-ils toujours les uns les autres ?

Pourquoi exiſte-t-il tant de mal, tout étant formé par un Dieu que tous les théiſtes ſe ſont accordés à nommer *bon ?*

Pourquoi nous plaignant ſans ceſſe de nos maux, nous occupons-nous toujours à les redoubler ?

Pourquoi étant ſi miſérables a-t-on imaginé que n'être plus eſt un grand mal, lorſqu'il eſt clair que ce n'était pas un mal de n'être point avant ſa naiſſance ?

Pourquoi pleut-il tous les jours dans la mer, tandis que tant de déſerts demandent de la pluie, & ſont toujours arides ?

Pourquoi & comment a-t-on des rêves dans le ſommeil, ſi on n'a point d'ame ; & comment ces rêves ſont-ils ſi incohérens, ſi extravagans, ſi on en a une ?

Pourquoi les aſtres circulent-ils d'Occident en Orient plutôt qu'au contraire ?

Pourquoi exiſtons-nous ? pourquoi y a-t-il quelque choſe ?

PRÉJUGÉS.

LE préjugé eſt une opinion ſans jugement. Ainſi dans toute la terre on inſpire aux enfans toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puiſſent juger.

Il y a des préjugés univerſels, néceſſaires, & qui ſont la vertu même. Par tout pays on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur ; à reſpecter, à aimer

leur père & leur mère ; à regarder le larcin comme un crime, le mensonge intéressé comme un vice, avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés ; ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'est pas simple préjugé ; c'est quelque chose de bien plus fort. Une mère n'aime pas son fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer ; elle le chérit heureusement malgré elle. Ce n'est point par préjugé que vous courez au secours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, où à être dévoré par une bête.

Mais c'est par préjugé que vous respecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le respectez avant de savoir s'il mérite vos respects : vous croissez en âge & en connaissances ; vous vous apercevez que cet homme est un charlatan pétri d'orgueil, d'intérêt & d'artifice ; vous méprisez ce que vous révériez, & le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance ; on vous a dit que les Titans firent la guerre aux dieux, & que *Vénus* fut amoureuse d'*Adonis* ; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités ; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuses.

Examinons en peu de mots les différentes sortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous serons peut-être comme ceux

ceux qui, du temps du ſyſtème de *Law*, s'aperçurent qu'ils avaient calculé des richeſſes imaginaires.

Préjugés des ſens.

N'EST-CE pas une choſe plaiſante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime;* il eſt bien ſûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais, vous êtes laide:* mais vous voyez un miroir uni, il eſt demontré que vous vous trompez, c'eſt une ſurface très-raboteuſe. Vous voyez le ſoleil d'environ deux pieds de diamètre; il eſt démontré qu'il eſt un million de fois plus gros que la terre.

Il ſemble que DIEU ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux; mais étudiez l'optique, & vous verrez que DIEU ne vous a pas trompé, & qu'il eſt impoſſible que les objets vous paraiſſent autrement que vous les voyez dans l'état préſent des choſes.

Préjugés phyſiques.

LE ſoleil ſe lève, la lune auſſi, la terre eſt immobile; ce ſont-là des préjugés phyſiques naturels. Mais que les écreviſſes ſoient bonnes pour le ſang, parce qu'étant cuites elles ſont rouges comme lui; que les anguilles guériſſent la paralyſie, parce qu'elles frétillent; que la lune influe ſur nos maladies, parce qu'un jour on obſerva qu'un malade avait eu un redou-

blement de fièvre pendant le décours de la lune ; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent sans raisonner, & qui étant trompés trompèrent les autres.

Préjugés historiques.

La plupart des histoires ont été crues sans examen, & cette créance est un préjugé. *Fabius Pictor* raconte que plusieurs siècles avant lui, une vestale de la ville d'Albe allant puiser de l'eau dans sa cruche fut violée, qu'elle accoucha de *Romulus* & de *Rémus*, qui furent nourris par une louve, &c. Le peuple romain crut cette fable ; il n'examina point si dans ce temps-là il y avait des vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un roi sortît de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve allaitât deux enfans au lieu de les manger : le préjugé s'établit.

Un moine écrit que *Clovis* étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire chrétien s'il en réchappait ; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un dieu étranger dans une telle occasion ? n'est-ce pas alors que la religion dans laquelle on est né agit plus puissamment ? Quel est le chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la Ste Vierge qu'à *Mahomet* ? On ajoute qu'un pigeon apporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre *Clovis*, & qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire ; le préjugé crut toutes les historiettes de

ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent bien que l'usurpateur *Clovis* & l'usurpateur *Rolon* ou *Rol* se firent chrétiens, pour gouverner plus surement des chrétiens, comme les usurpateurs turcs se firent musulmans pour gouverner plus surement les musulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que *Cérès* préside aux blés, ou que *Visnou* & *Xaca* se sont faits hommes plusieurs fois, ou que *Sammonocodom* est venu couper une forêt, ou qu'*Odin* vous attend dans sa salle vers le Jutland, ou que *Mahomet* ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel; enfin si votre précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés? vos voisins & sur-tout vos voisines crient à l'impie, & vous effraient; votre derviche craignant de voir diminuer son revenu, vous accuse auprès du cadi, & ce cadi vous fait empaler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des sots, & qu'il croit que les sots obéissent mieux que les autres: & cela durera jusqu'a ce que vos voisins & le derviche & le cadi commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien, & que la persécution est abominable.

Fin du dixième Volume.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la table.



